

Cahiers du Centre
Hector-De Saint-Denys-Garneau

I

François-Xavier Garneau

POÈMES

2

Éditions Nota bene

POÈMES

CAHIERS DU CENTRE
HECTOR-DE SAINT-DENYS-GARNEAU
NUMÉRO 1

Publication du Centre d'études Hector-De Saint-Denys-Garneau
du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ),
site de l'Université Laval

FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU

POÈMES

Édition intégrale préparée
sous la direction de François Dumont

Postface de Robert Melançon

ÉDITIONS NOTA BENE

Les Éditions Nota bene remercient le Conseil des Arts du Canada,
le ministère du Patrimoine canadien
ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC)
pour leur soutien financier.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Programme d'aide au développement
de l'industrie de l'édition (PADIF) pour nos activités d'édition.

Le Centre Hector-De Saint-Denys-Garneau et les Éditions Nota bene remercient
le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises
pour sa contribution à la préparation et à l'édition de cet ouvrage.

© Éditions Nota bene, 2008
ISBN : 978-2-89518-271-9



François-Xavier Garneau
Dessin d'Albert Ferland
Bibliothèque nationale du Québec

PRÉSENTATION

François Dumont

Voici la toute première édition en recueil des poèmes de François-Xavier Garneau (1809-1866). Au XIX^e siècle, les poèmes de Garneau étaient connus par les journaux – la plupart ont paru dans *Le Canadien* entre 1831 et 1841 – et par le *Répertoire national* de James Huston, publié en quatre volumes à partir de 1848, où le compilateur leur avait accordé une place de choix. Mais avec la parution de *L'histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, dont les quatre tomes paraissent entre 1845 et 1852, François-Xavier Garneau devient la figure par excellence de l'historien national et c'est d'abord à ce titre qu'il apparaît désormais comme le plus grand intellectuel canadien-français du XIX^e siècle. Ses poèmes sont très peu considérés par la suite dans les anthologies et dans les histoires littéraires ; ils ne sont intégralement réédités qu'en 1987 dans la série exhaustive *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867* dirigée par Jeanne d'Arc Lortie et parue en douze volumes chez Fides. Les poèmes de Garneau n'ont donc jamais été donnés à lire comme une œuvre poétique autonome.

L'ombre jetée par la monumentale *Histoire* de Garneau n'est pas la seule raison de l'oubli relatif de ses poèmes. Ceux-ci, en effet, s'accordaient mal avec les critères de modernité que la critique appliqua lors de la relecture de la poésie québécoise dans le cadre de la vaste entreprise d'inventaire inaugurée durant les années 1960. Garneau, comme poète, n'était pas tant un précurseur qu'un homme de son temps, préoccupé par l'avenir de sa nation, mais aussi ouvert aux idées et aux œuvres américaines et européennes, et particulièrement sensible, comme on le verra, au sort de la Pologne, en lutte contre l'oppression russe. Il faut donc lire Garneau en allant vers son temps, plutôt qu'en le tirant à nous.

La manière de Garneau est dépayssante pour un lecteur contemporain. Sa hauteur de vues et son ton déclamatoire n'ont cependant rien à voir avec l'emphase ampoulée qui sert habituellement de repoussoir à la valorisation de « modernes » comme son fils Alfred Garneau ou Eudore Évanturel. François-Xavier Garneau n'est pas un intimiste et pourtant sa parole est intensément personnelle. Il n'est pas un parnassien avant la lettre, mais la structure de ses vers et de ses poèmes est toujours travaillée de façon intéressante. On peut donc le lire indépendamment de sa situation historique, mais jusqu'à un certain point seulement, car la poésie, chez lui, nous ramène constamment à l'histoire et plus particulièrement au destin de la petite nation dont il se fera le gardien de la mémoire.

Une fois le travail historiographique commencé, Garneau se détournera de la poésie. Ses poèmes ont le caractère d'un apprentissage – de l'écriture de la poésie, puis du métier d'historien dont les poèmes posent les assises. Pour cette raison, il nous a semblé que la meilleure façon de regrouper les poèmes était d'adopter l'ordre chronologique (d'autant que nous n'avons trouvé nulle part d'indications au sujet d'un éventuel projet de regroupement de ses poèmes par l'auteur). Signalons que, outre la monumentale *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* dont il n'existe pas actuellement d'édition intégrale courante (seul le premier livre, présenté par Gilles Marcotte, est actuellement disponible chez BQ), Garneau est aussi l'auteur de notes de voyage (*Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*) dont Paul Wyczynski a préparé en 1968 une réédition savante aux Presses de l'Université d'Ottawa mais qui n'ont pas été republiées depuis. Souhaitons que le présent ouvrage soit bientôt suivi par la réédition complète des œuvres de ce remarquable écrivain¹.

La distance historique pose certains problèmes pour la plupart des lecteurs contemporains. Sans faire du présent ouvrage une édition critique à proprement parler, nous avons ajouté en fin de volume quelques explications, au sujet des événements évoqués dans les poèmes de Garneau et à propos des circonstances d'écriture et de publication. Les modifications apportées aux textes se limitent à la correction des coquilles et des fautes et

1. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'une édition critique de l'ensemble des œuvres de François-Xavier Garneau est en préparation. Elle sera réalisée par Yolande Gris  et Paul Wyczynski, de l'Université d'Ottawa.

PRÉSENTATION

à la modernisation de l'orthographe de certains termes. Ce travail a été réalisé par Andrée-Anne Giguère, Marie-Christine Lalande et Vincent Charles Lambert. Pour le rassemblement des textes, Karine Bernard et Guy Champagne ont apporté leur collaboration. Les partitions des airs sur lesquels Garneau a composé certains de ses poèmes ont été trouvées par Vincent Charles Lambert dans *Chansons politiques du Québec*, de Maurice Carrier et Monique Vachon (Leméac, 1979) ; elles ont été transcrites par Yannick Lapointe. La postface de Robert Melançon trouve son origine dans un article qu'il avait fait paraître dans la revue *Études françaises* en 1995.

Le présent ouvrage est le premier titre de la collection des « Cahiers du Centre Hector-De Saint-Denys-Garneau ». L'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* se trouve ainsi à parrainer d'une certaine façon l'œuvre de son arrière-grand-père, que l'on peut considérer comme le premier véritable écrivain du Québec.

POÈMES

LE VOLTIGEUR

Sombre et pensif, debout sur la frontière,
Un voltigeur allait finir son quart ;
L'astre du jour achevait sa carrière,
Un rais au loin argentait le rempart.
Hélas, dit-il, quelle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne.
Mon poste, non : je ne te laisse pas.

Un bruit soudain vient frapper son oreille :
Qui vive... point. Mais j'entends le tambour.
Au corps-de-garde est-ce que l'on sommeille ?
L'aigle, déjà, plane aux bois d'alentour.
Hélas, dit-il, qu'elle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne.
Mon poste, non : je ne te laisse pas.

C'est l'ennemi, je vois une victoire !
Feu, mon fusil : ce coup est bien porté ;
Un Canadien défend le territoire,
Comme il saurait venger la Liberté.
Hélas, dit-il, qu'elle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne.
Mon poste, non : je ne te laisse pas.

Quoi ! l'on voudrait assiéger ma guérite ?
Mais quel cordon ! ma foi qu'ils sont nombreux !
Un voltigeur, déjà prendre la fuite ?
Il faut encor, que j'en tue un ou deux.
Hélas, dit-il, qu'elle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne.
Mon poste, non : je ne te laisse pas.

POÈMES

Un plomb l'atteint, il pâlit, il chancelle ;
Mais son coup part, puis il tombe à genoux.
Le sol est teint de son sang qui ruisselle.
Pour son pays, de mourir qu'il est doux,
Hélas, dit-il, qu'elle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne.
Mon poste, non : je ne te laisse pas.

Ses compagnons, courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang.
Le jour, déjà, désertait sa paupière,
Mais il semblait, dire encor en mourant :
Hélas ! c'est fait, quelle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas,
Mon père était du pays de la vigne.
Mon poste, non : je ne te laisse pas.

LE VOLTIGEUR DE RETOUR*

AIR : « *La Suisse au bord du lac* »

Brave soldat, j'ai suivi la victoire,
Aux ennemis, je marchais le premier,
De mon pays, je désirais la gloire,
Pour moi soldat, couronne de laurier.
 Dans l'espérance,
 D'un nouveau jour,
 J'ai fait vaillance,
 Sans en voir le retour.

À nos drapeaux, donnés à la vaillance,
Je tins toujours, jusqu'au jour du congé,
Mais de retour... quelle était la jactance,
Des ennemis de notre liberté.
 Ô ! mon courage,
 Du très grand jour,
 Prends pour adage,
 « Le moment du retour. »

Depuis ce temps languissant de victoire,
À mes enfants j'apprends la liberté,
D'un Voltigeur, c'est là la seule histoire,
Qu'à ses neveux, il donne avec fierté.
 Ô ! ma patrie,
 D'un nouveau jour,
 Quand de ma vie,
 Verrai-je le retour !

* Voir en annexe la partition musicale.

POÈMES

Pour nos enfants, quelle sublime page !
Pour nos neveux, quel exemple d'honneur !
Du sol dira, qu'ils ont vengé l'outrage,
Et démontré, par leur noble valeur,
 Qu'un temps de guerre,
 Est nouveau jour,
 Pour l'Angleterre,
 Le moment du retour.

CHANT DU VIEILLARD SUR L'ÉTRANGER*

AIR : « *Dis-moi, Soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?* »

Près de ses fils, sur le sol de l'enfance,
Certain vieillard, annonçait le danger ;
D'un ton plaintif, éteint par la souffrance,
Disait souvent, en voyant l'étranger :
« Veillez mes fils, au bien de la patrie,
Comme dépôt, ne l'abandonnez pas,
Avec l'honneur, et la paix de la vie,
Vous le savez, ça va du même pas. »

J'ai déjà vu, du seuil du toit champêtre,
De vils intrus, vouloir donner la loi ;
Avec mépris, je les ai vus paraître,
À leur aspect, j'éprouvais de l'effroi :
Je ne pouvais, à leur morgue me faire,
En mon pays, je ne les voulais pas ;
Aussi parfois, je ne pouvais me taire,
Vous le savez, ça va du même pas.

Il fut un temps, qu'ils inspiraient la crainte,
Il fut un jour, qu'ils montraient du pouvoir ;
Mais tout cela ; c'était et ruse et feinte.
Pour vous fermer, le chemin du devoir :
Mes fils, en eux, vainement on se fie,
C'est un avis, je vous le dis tout bas,
Comme étrangers, certes on s'en défie,
Vous le savez, ça va du même pas.

* Voir en annexe la partition musicale.

POÈMES

Des fils du sol, ils combattent la cause,
Sans toutefois vous procurer le tort,
« *Peuple conquis* » voilà, dit-on, la clause,
Qui désormais, empire votre sort :
Malgré l'horreur, qu'un tel destin inspire,
Veillez, mes fils, veillez jusqu'au trépas,
De leurs efforts, osez toujours vous rire,
Vous le savez, ça va du même pas.

DITHYRAMBE
SUR LA MISSION DE MR. VIGER
ENVOYÉ DES CANADIENS EN ANGLETERRE

Heureux celui qui sut, dès sa plus tendre enfance,
Rêvant un sublime avenir,
Franchir dans son essor, des airs la plaine immense ;
À la foudre enlever sa céleste puissance,
Et le sceptre aux tyrans que le fer sut bannir.
Combien de fois, embrasant mon délire,
Son nom sacré frappa les accents de ma lyre !
Mais que ces chants, pour nous, viennent régner encor ;

L'aigle qui crie...
De sa patrie
A couronné l'effort.

Adieu ! rivage, emblème de sa gloire ;
Un autre appelle à mes tendres regrets,
Un jour nouveau veut une autre victoire,
Mais le laurier riant ne craint plus le cyprès.

Au vent la voile se déploie ;
J'entends l'adieu des matelots ;
Le navire fendant les flots,
Sourit à leur bruyante joie.
Va, vogue vers les bords lointains,
L'Océan, en battant des mains,
T'applaudit ; en vain la tempête
Voudra déployer son horreur ;
Viger, méprise sa fureur,
La foudre respecte ta tête.
Mais toujours la folle frayeur,
Dans mon insomnie inquiète,
Sait par mille tableaux faire glacer mon cœur.

Allez, regrets trompeurs, de plaisir je tressaille ;
Fuyez, sombres pensers ! que ma crainte s'en aille ;
 Un songe heureux a chassé mon ennui.
L'Éternel, sur un char rayonnant de lumière,
 À mes yeux traça sa carrière ;
 Et la vieillesse est devant lui.
Adieu ! plus de peur mensongère,
Viger, à toi sourit la Liberté ;
 Un torrent de félicité
 Roule sur la rive étrangère,
Pour abreuver ta soif de la vertu sévère
Qui réserve ton nom à l'immortalité.
 Toi qui, par ta mâle éloquence,
Toujours imperturbable, étonnas le tyran ;
 Tel que le cèdre antique du Liban,
 Ton front, en bravant sa puissance,
Rendait l'effort de l'orage impuissant.

Combien de fois plus grand, sur le bord de l'abîme,
 En menaçant, tu foudroyas le crime :
Les cachots entrouverts résonnaient à ta voix.
Et Corbeil, ce héros, trop digne de nos larmes,
 A tressailli plus d'une fois
 En aiguisant tes tutélaires armes.
 Ah ! que ne puis-je de mes pleurs
 Lui racheter tant de douleurs !
 Mais il faut refondre sa chaîne
 Dans le creuset d'une éternelle haine.
Eh quoi ! qui d'entre nous, par un vénal espoir,
Sous le joug irait mettre oubliant son devoir,
Son col jadis hautain et fier dans la chaumière ?
Qu'est grand le paysan debout sur son vieux seuil !
Petit le courtisan, le front dans la poussière,
 Pour du tyran flatter l'orgueil.
De l'avenir attends ta récompense.
 J'ai vu le salon déserté,
Teint du sang d'un tyran tombé sous la vengeance
De TELL, qui, de son dard, vengea la liberté.

Eh ! toi qu'on a vu, plein d'une ardeur généreuse,
 Terrible aux ennemis faire vaincre nos lois ;
 Le triomphe, portant ta palme glorieuse,
 Allait la déposer dans sa crainte pieuse
 Sur les autels sacrés de nos anciens exploits.
 Papineau, que ton nom dicté par la constance
 Reçoive le tribut de ma reconnaissance ;
 Toi, qui, sur son tombeau tout mouillé de tes pleurs
 À Corbeil rêvais... mais, Ô ! quel récit d'horreurs...
 J'ai vu ses noirs cachots, j'ai vu fermer ses chaînes,
 Barbares instruments de tyranniques haines ;
 Je l'ai vu, quel fantôme... il était innocent...
 Sauve-le, Canadien... espérances trop vaines !
 Pourrions-nous être encore les jouets d'un tyran ?

Cependant, l'airain des combats
 Échauffait, au lointain, les gardes canadiennes ;
 Et pour son roi chacun méprisait le trépas,
 Tandis qu'écrasé sous les chaînes
 Corbeil pour sa patrie expirait dans nos bras.

Quelle éloquente voix vient frapper mon oreille !
 La salle retentit, et le pays s'éveille.
 Plus de vaine timidité !
 Bédard se lève, et sa voix énergique
 A renversé de son char despotique
 Le tyran effrayé du délire civique.
 Mille applaudissements soudain couvrant sa voix,
 De la bouche patriotique
 Sortirent alors plusieurs fois.
 Tel, le torrent rapide enfanté par l'orage,
 Tombant avec grand bruit dans le creux d'un vallon
 Sous le tonnerre enflammé du nuage,
 Perd son bruyant langage absorbé sur le mont.

Ah ! Si la Liberté, fille de la nature,
 Que Brutus éleva jusqu'au sommet du ciel,
 N'était qu'une vaine imposture,
 Son trône d'or serait-il éternel ?
 Non, ce n'est point une chimère ;
 L'homme a trouvé dans lui, gravé ce divin don,
 Et toute la nature entière
 A, dans son immense carrière,
 Mis le feu qui nourrit ce sentiment profond.
 Liberté, grand flambeau du monde,
 Éclaire sur nos bords neigeux
 D'un de tes rayons lumineux
 Ce point chéri de ta sphère profonde.

Déjà, battant des mains, debout sur notre bord
 J'applaudis aux efforts sublimes
 Que font les célèbres victimes
 De l'altier colosse du nord.
 En vain, dans son orgueil, le monarque superbe
 Voudrait tout enchaîner à son char oppresseur
 Bientôt tombé comme un brin d'herbe
 La fange cache sa hauteur.
 Eh ! qu'est donc devenu l'Hospodar redoutable ?
 Oui, mânes de Corbeil, vous eûtes un vengeur.
 Et mon enfance a vu le sort inexorable

 Dedans la fange enfouir sa hauteur.
 Adieu ! va, vogue au loin, le bras de l'espérance,
 Viger, embrasse aujourd'hui l'océan.
 Et la foudre des dieux, comme aux temps de Priam,
 N'a plus d'augurale puissance.
 Sur le chêne frappé par elle en la forêt ;
 Et le Navigateur habile
 Debout près du timon voit tout d'un œil tranquille,
 Et trompe les autans d'un seul coup de sifflet.
 Mais d'Albion, déjà, le front chauve et grisâtre
 Paraît dans le lointain obscur ;
 Windsor lève bientôt sa tour vieille et bleuâtre ;
 Brunswick que ma lyre idolâtre
 Le regarde de loin fendre les flots d'azur.

Ô toi ! mon roi, sois-nous propice ;
 Le malheur des tyrans est dans leur injustice.
 Peut-être, un doux penser fait retourner tes yeux
 Au toit hospitalier que t'offrirent ces lieux,
 Et qui fixe aujourd'hui les regards de nos pères.
 Mais sa voix a parlé, sur nos rives prospères
 Nos enfants vont goûter ses soins officieux.
 Qu'ils sont heureux les rois qui font de leur puissance
 Un instrument propice au bonheur des humains !
 Le peuple pleure encore le grand Henri de France !
 À son tombeau le fer échappe de leurs mains.
 Que servirait une patrie,
 Sans une douce liberté ?
 J'adore la rive chérie
 Où coule la félicité.

En vain, le rude chaume, abritant ma demeure
 Me fait regretter quelquefois
 Des palais somptueux. Quand la liberté meure
 Sous le joug désolant de leurs iniques lois,
 Superbe, je me ris des trônes et des rois.
 Et des immenses cieux la vaste architecture
 En détruisant mon orgueil mensonger,
 Me dit : sous l'habit de berger,
 Seul tu domines la nature.

Eh Quoi n'a-t-on pas vu des rois pleins d'arrogance
 Au tombeau de Werner confondre leur orgueil ?
 Le pâtre brisa leur puissance
 Et menace encore au cercueil.
 Viger, soutiens cette fierté fidèle
 Aux Libertés qui méprisent les fers ;
 Voit-on le chêne en nos hivers
 Pencher sous ces frimas son front fier et rebelle ?
 Pauvres, dans nos toits méprisés,
 La Liberté fait notre égide,
 Chez nous il n'est point de perfide,
 Tous nos tombeaux de pleurs sont par nous arrosés.

POÈMES

Fidèles à nos lois, pourquoi donc nous contraindre ?
Orphelins adoptifs, qui donc ferions-nous craindre ?
Châteauguay répondra... tous sont désabusés.

Salut ! grand Canada, salut ! belle patrie,
Disait tout bas Viger en retouchant nos bords ;
Et soudain ma lyre attendrie
Lui répétait sur de nouveaux accords :
Ta voix fidèle à la cause sacrée
A donc fait triompher, enfin, la vérité ;
Albion, la sagesse est par toi révéree.
Nul langage trompeur dont la malignité
Pointe à travers le voile, obscur par le mensonge,
N'a pu surprendre en toi, la sainte honnêteté ;
Devant toi leurs clameurs ont passé comme un songe.
Heureux celui qui sait, d'un regard scrutateur
Percer le nuage
Dont semble enveloppé le sinueux langage :
L'Éternel de son doigt a tracé son bonheur.

Ô vertu ! Déesse civique,
Chez nous conserve ton flambeau :
Phare, de la jeune Amérique,
La Liberté n'y perd plus son vaisseau.
Eh ! Viger, que ton nom funeste à l'esclavage,
Qui fit pâlir nos fiers tyrans,
Soit à jamais le mot pour briser leur ouvrage,
Et rappeler nos vœux reconnaissants.

Ainsi, près d'un flambeau dans la nuit du silence,
Je nourrissais mon cœur de ces illusions ;
Simulacres dont la présence
Sert à nourrir l'effervescence
De nos plus douces passions.
En vain, je repris mes chansons,
Le sommeil vint — ma paupière attendrie
Sous de faibles convulsions
Voyait dans l'avenir s'agrandir ma patrie.

LA LIBERTÉ PROPHÉTISANT SUR L'AVENIR DE LA POLOGNE

On nous disait : Son règne recommence,
La Liberté partout renverse les tyrans,
Comme l'éclair, l'on voit briller sa lance,
Qui dans leurs chars poursuit les Monarques errants.
Le guerrier de Varsovie, sur son coursier fidèle,
Pour la Patrie a ressaisi son dard ;
Et, déjà, le clairon résonne en la tourelle
Où sommeillaient les satrapes du Czar.

Dans ses transports, le barde sur sa lyre
Avait pour la Pologne entamé de doux chants ;
De Kosciusko l'ombre semblait sourire
Aux refrains que son nom prêtait à ses accents.
Hélas ! d'un jour si beau qu'il fut vain le présage ;
Tous succombaient sous le glaive oppresseur ;
Et les flots sont couverts des débris du naufrage
Dont s'échappait à peine un voyageur.

Ô Liberté ! ne serais-tu qu'un songe,
Et par toi notre espoir se verrait-il trompé ?
Seuls les tyrans règnent par le mensonge,
Monstre dans une nuit toujours enveloppé.
Mais non ; de l'Éternel tu partages l'essence,
Je vois aux cieux briller ton trône d'or.
Peuples, écoutez tous ; vous, rois, faites silence,
J'entends sa voix vers nous descendre encor.

« Il règne encor, ce nom qui, dans Byzance,
Fit trembler autrefois l'orgueilleux Musulman :
Il règne encor, et, comme un flot immense,
Il refoule au désert les peuples du Balcan.
En vain, les rois ont dit : que périsse sa gloire ;
Que de la terre on l'efface à jamais :
La Pologne, déjà volant à la victoire,
À ses tyrans fait payer leurs forfaits. »

Elle a parlé : soudain, la foudre gronde,
Le ciel est obscurci de nuages épais ;
L'éclair rapide enveloppe le monde ;
Et de frayeur les rois tremblent dans leurs palais.
Partout, les fers brillants hérissent la carrière,
Des Polonais se déploient les rangs ;
Le Cosaque orgueilleux, lancé de sa frontière,
Rêvait en vain à des lauriers sanglants.

« À la victoire ! » a redit la trompette ;
Sur les hordes du Nord s'élancent nos guerriers ;
La Liberté combattait à leur tête,
Un sang impur couvrait le flanc de ses coursiers.
Les cohortes du Czar, que saisit l'épouvante,
De leurs débris parsèment nos sillons ;
Et lui-même en son char, sur la plaine fuyante,
A, loin de lui, laissé ses légions.

Dans son orgueil, il se disait naguère,
Nous avons renversé le géant des combats ;
Et contre nous, sortis de la poussière,
Des peuples oseraient envoyer le trépas.
Dans leur audace folle un destin les entraîne ;
Pour leur bonheur, rendons-les plus soumis.
Du forçat révolté l'on resserre la chaîne ;
Courbons ainsi ces sujets ennemis.

Mais, comme un rêve oublié, dès l'aurore,
Son règne n'a laissé qu'un vague souvenir :
La Liberté, dont l'astre vient d'éclore,
Des peuples a béni le riant avenir.
Il brille enfin, ce jour qu'attendait notre gloire,
Qu'à la Pologne on promet si longtemps —
Il brille, et sur nos fronts, marqués par la victoire,
Il a compté des lauriers éclatants.

POÈMES

Du Polonais recommencent les fêtes ;
La joie et la gaieté rentrent dans les hameaux,
Et les cités ont soulevé leurs têtes ;
Le hautbois retentit partout sur les coteaux.
Près de lui le guerrier a déposé ses armes ;
De la patrie il chante les exploits :
« L'esclave n'a jamais connu que les alarmes ;
Ce bras, dit-il, a fait trembler des rois. »

Jour de triomphe ! à nos chants héroïques
Prête un refrain sacré qui charme l'avenir ;
La Liberté rend les âmes stoïques,
Nos fils en garderont un noble souvenir.
« Des rois avaient, jadis, osé de la patrie
Se partager, diront-ils, les lambeaux ;
Mais nos aïeux ont su punir leur perfidie —
Pour tant d'exploits honorons leurs tombeaux ».

ÉLÉGIE

Le murmure des flots qui blanchissent ces bords,
 Et la brise du soir cadencant ses accords.
 La douteuse clarté de l'astre du silence
 Effleurant les coteaux, les bois, la mer immense ;
 Tout réveille dans moi de pieux souvenirs,
 Et mon âme en planant enivre ses désirs,
 L'amant ou l'exilé, le bonheur, la misère,
 Chacun a ses échos dans ce lieu solitaire.
 Heureux celui qu'embrase un délire joyeux !
 Naguère, je goûtais ce nectar précieux ;
 Mais, errant aujourd'hui sur la terre étrangère
 Sans parents, sans patrie, oublié des humains,
 À l'écho de douleur j'adresse mes refrains ;
 La mort seule entend ma prière.
 Ô toi qui de l'amour but le philtre enchanteur,
 Ou qu'abreuve à longs traits la coupe du malheur,
 Poursuis les concerts de ta lyre.
 La nature propice, en ces lieux les inspire :
 Et les zéphyrs te répondront en chœur.
 Hélas ! dans quel climat le ciel te fit-il naître ?
 Quel destin malheureux, quel orage, peut-être,
 Contre toi souleva les flots ?
 D'un joug pesant fuis-tu l'ignominie ;
 Ou de ton fatal génie
 Suis-tu l'astre entraîné par des sentiers nouveaux ?
 Le bonheur file en silence,
 Les jours de l'humble berger,
 Le toit qui vit sa naissance
 Ne le vit pas s'enfuir à l'étranger.
 Content du sort, chéri de sa bergère,
 En vain, roule aux cités le char ambitieux.
 Dormant en paix, sous la douce chaumière
 Il méprise des rois les palais orgueilleux.
 Que n'ai-je, comme lui, dans le hameau paisible
 Su choisir un séjour aux chagrins inconnus !
 Savourant le bonheur d'une épouse sensible
 J'eus partagé l'amour et la vertu.

Mais d'un astre fatal éprouvant l'influence
J'errai contre mon gré bien loin sous d'autres cieux.
Je disais : je verrai le soleil de la France
Et le tombeau de mes aïeux.
Je laissai donc ces bords, où profonds et sublimes
Roulent du Saint-Laurent, les flots majestueux.
J'entends encor gronder dans les sombres abîmes
Du fier Montmorency les rochers écumeux.
Mes yeux suivaient de loin, ces murailles superbes
Qui portent jusqu'au ciel leur créneaux foudroyants.
Et les rayons du soir glissaient, comme des gerbes,
Sur les toits éblouissants.
Ô toi, fière cité, reine de ma patrie,
Combien dut ce moment me coûter de douleur !
À ces pensers... ma paupière attendrie
Pour toi verse encor un pleur.
J'ai vu de l'océan les vagues agitées
Que pressaient d'Aquilon les ailes irritées.
Puis j'ai vu de Paris les palais somptueux
Et le dôme superbe élançé jusqu'aux cieux.
Sur la colonne triomphale
J'ai vu de vieux guerriers relire leurs exploits.
J'ai vu le lieu funèbre où repose des rois
La cendre sépulcrale.
Mais rien du Canada n'éteint le souvenir.
J'y trouvais le passé, j'y voyais l'avenir.
En vain, Londres à mes yeux déployait sa richesse,
Son faste, sa splendeur, d'un factice bonheur
La perfide ivresse,
Mon âme n'y trouvait qu'un charme empoisonneur
Où sont ces jours quand sous l'ombre d'un chêne,
Je fredonnais un rustique refrain ?
L'amour guidait mes doigts, et la timide Hélène
En rougissant sentait gonfler son sein.
Mais comme un doux rayon au milieu d'un orage,
Frappe l'œil du voyageur,
Ce tendre souvenir perce, en vain, le nuage
Qui pèse encor sur mon cœur.

Hélas ! j'ai tout quitté, parents, amis, chaumière ;
 Chaumière où j'ai reçu la vie et la lumière.
 Ô toi, cher protecteur de mon humble berceau,
 De ma voix, de mon nom nourrirais-tu l'écho ?
 Ingrat, j'ai déserté le seuil de mon enfance,
 Seul un furtif adieu fut ma reconnaissance.
 D'une mère éplorée, oubliant les regrets,
 Je la quittais, peut-être pour jamais.
 Non... je vous reverrai lieux qui m'avez vu naître ;
 Champs, bocages, riants vallons ;
 J'y répèterai mes chansons ;
 De tristes souvenirs de la flûte champêtre
 Attendriront les sons.
 Ah ! combien il est doux après un long orage,
 De rentrer dans le port, de baiser le rivage
 Que l'autan furieux semblait nous disputer.
 Un bonheur toujours pur devient froid à goûter.
 Déjà, je vois au loin, venir sur la colline
 Mon père aux cheveux blancs, que la vieillesse incline,
 Ses cheveux que Zéphyr agite mollement,
 Couvrent son front joyeux de leurs boucles d'argent.
 De ses pas l'âge, en vain, ralentit la vitesse,
 Il me voit, il m'atteint, à son sein il me presse.
 Une mère, une sœur, des frères, des amis !
 Je revois donc enfin, des objets tant chéris...
 Mais que dis-je ?... Peut-être, un funèbre silence
 Règne au toit paternel, témoin de mon enfance ;
 Qu'un père, qu'une mère, enviés par les Dieux,
 Reposent maintenant, dans la splendeur des cieux ;
 Que ses tristes enfants vont pleurer sur sa tombe,
 Quand de l'humide nuit le voile épais retombe.
 Ils disent : notre frère est aussi loin de nous.
 Il quittait pour un rêve un asile si doux !
 Il ne répondit pas à la voix de son père
 Quand la mort à ses yeux déroba la lumière.

Errant en d'autres climats
 Il n'a pas entendu l'airain impitoyable
 Sonner... ni dans le deuil s'avancer le trépas
 Tenant le sablier dans sa main redoutable,
 Et notre seuil frémir sous ses pas.
 Mais pourquoi de mon cœur augmenter la tristesse
 De ces illusions, noirs enfants de la nuit,
 Chassons l'ombre qui me poursuit.
 Lyre répète encor tes accents d'allégresse,
 Déjà l'écho joyeux te sourit.
 Oui, je verrai ces champs où rêvait ma bergère ;
 Du limpide ruisseau j'écouterai la voix.
 Et sous le pin touffu qui vit naître mon père
 Je chanterai mes refrains d'autrefois.
 Aux premiers rayons de l'aurore
 Qui brilleront à l'orient
 Je poursuivrai de l'œil encore
 L'astre des nuits dans l'occident.
 L'airain sonore au clocher du village,
 En répondant à l'hymne du matin,
 Réveillera par son divin langage,
 Des sentiments qui charmeront mon sein.
 Et sous l'ormeau, voisin du toit champêtre.
 Aux pas légers qu'accorderont mes chants,
 Je mêlerai les récits que fait naître
 Le Dieu jaloux du bonheur des amants.
 De la rive où le flot expire
 J'écouterai le vieux pêcheur.
 Sa voix que le silence inspire
 A des airs qui charment le cœur.
 Mes doigts harmonieux animeront ma lyre
 Dont la corne souvent, chantera nos exploits.
 Et quand l'âge viendra refroidir mon délire
 Assis à l'ombre d'un bois
 Mes chants plus doux plairont au folâtre Zéphyr
 Mais quand verrai-je, ô sort, accomplir mon espoir ?
 Ô Canada chéri, vais-je enfin te revoir ?
 Les flots de l'océan soulevés par l'orage
 Vont-ils en se calmant protéger mon passage.

POÈMES

Eh ! que vois-je ? Neptune armé de son trident ;
Il a parlé : les flots s'apaisent à l'instant.

Et déjà la nef vagabonde,
Sur ses ailes d'argent, fend la vague profonde.
Et moi-même bientôt je vais la lyre au bras,
En chantant la patrie, atteindre nos climats.

Ô muse chante, chante encore,
N'interromps pas ces rêves enchanteurs.
Et que demain, la tendre aurore
Te trouve encor pour essuyer ses pleurs.

PAR UN JEUNE CANADIEN MAINTENANT À LONDRES

ODE
SOUVENIRS D'UN POLONAIS

Le jour, au loin, blanchissait l'horizon ;
Le laboureur sortait de sa chaumière,
Et le troupeau bondissant au vallon,
Paissait, déjà, la verdure légère.

Le Sarmate était là ; le front courbé d'ennuis,
Il voyait à regret s'enfuir l'ombre des nuits.
À ses yeux la clarté renouvelait l'outrage,
Qu'imprimait sur son front le joug de l'esclavage.
Ô ma triste patrie où donc est ta splendeur ?
Le barbare, dit-il, ne craint plus ta puissance.
Comme un lion, brisé par la douleur,
Tu meurs sans te venger de sa lâche insolence.

Naguère encor, le guerrier de Wilna
Sur la tête des rois faisait brandir sa lance ;
Les plaines de Madrid, les flots de Moskowa
Diront longtemps son nom et sa vaillance.
Son coursier, hennissant aux portes des palais,
Troublait, impunément, le sommeil des monarques,
Alors le fer sanglant des Parques
Conduisait au Kremlin le brave Polonais.

Mais qu'il fut court ce jour de gloire !
Les frimas ont, dans nos lauriers,
Détruit le prix que la victoire
Donnait à d'illustres guerriers.

Les rois ne tremblent plus à la voix de leur maître
Des débris de son sceptre ils ont armé leurs mains.
Et fiers du trône où le sort les fit naître
Ils foulent sous leurs chars le reste des humains.

Depuis ce jour au barde solitaire
La liberté n'inspire plus d'accents,
Sa lyre s'est brisée, et la corde légère
Ne pousse que des gémissements.

Mais n'entendez-vous pas sous le soc qui résonne
Mugir l'acier qui fit trembler les rois,
Des casques et des fers, des débris de couronne,
Au laboureur pensif rappellent nos exploits.
Ici, dit-il, tombaient ces héros de l'histoire ;
Toujours pour la patrie, ils bravaient les combats.
Plus loin, Poniatowski s'engloutit dans sa gloire,
Et l'Ister aux tyrans déroba son trépas.
Hélas ! de la Pologne il était l'espérance.
En vain, elle rêvait son antique puissance,
Tout, espoir, liberté dorment dans son tombeau,
De la patrie en lui, s'est éteint le flambeau.

Dors en silence ô héros magnanime,
L'histoire en pleurs a célébré ton nom.
Et les neuf Sœurs au céleste vallon
Le célébraient dans leur concert sublime.

Heureux le Polonais qui dans ces jours de deuil,
Avec l'esquif disparut dans l'orage.
Il n'a point vu son front oublier son orgueil
Et se courber sous un dur esclavage.

Sa tombe est là ; dans ces champs immortels
Où résonnait la foudre des batailles.
Des héros ont pleuré sur ses restes mortels ;
Le tambour répondait au chant des funérailles.
Sa tombe est là ; le triste voyageur
Regarde avec respect la pierre qui la couvre ;
Et sous l'herbe penchée et que sa main entrouvre
Il lit un nom... qui fut fidèle à la valeur.

Cependant à Warsaw le coursier des barbares,
En paix, foule les champs où dorment nos aïeux
Et l'air répond aux lugubres fanfares,
Que le Cosaque altier exhale dans ces lieux.

Pleure ô Pologne abandonnée !
L'espoir a déserté ton cœur.
Et la cruelle destinée
Comble ta coupe de douleur.

Mais la nuit de son aile immense,
À tes yeux dérobe le jour.
Paix, ta voix trouble le silence
Et le Baskir veille à la tour.

Crains d'exciter trop sa colère,
Les pleurs blessent l'œil du tyran,
Il hait le cri de la misère
Qu'arrache un joug intolérant.

En proie aux étrangers perfides,
Gémissent tes fières cités.
Vois briller dans leurs mains avides
Les fruits de tes champs dévastés.

Comme la fille d'un village
Que l'incendie a dévoré,
Tu cherches en vain l'héritage,
Que ton sang avait consacré.

Pleure ô Pologne abandonnée,
L'espoir a déserté ton cœur,
Et la cruelle destinée
Comble ta coupe de douleur.

Le Sarmate chantait, ainsi, dans son délire.
L'hymne de la douleur résonnait sur sa lyre.
De ses tristes pensers, en vain, troublant le cours,
Les maux de son pays le poursuivaient toujours.

Ah ! si l'astre du jour des portes de l'aurore,
 Revoyait au château, sur les lambris qu'il dore,
 Ces armes, autrefois fatales au tyran,
 Que mes aïeux baignaient dans le sang ottoman ;
 J'y trouverais écrit par la main d'un autre âge,
 Tout pour notre patrie et mort à l'esclavage.
 Mais l'orage a détruit ces restes glorieux,
 Sous Praga s'est brisé le fer de nos aïeux.
 Hélas ! ce jour fatal vit tomber ma patrie !
 À peine arrache-t-elle une larme attendrie,
 Au Polonais courbé sous le poids de ses fers ;
 Comme au mourant pour lui ce nom n'est plus qu'un songe
 Qu'un espoir mensonger alimente et prolonge
 Semblable au mirage des déserts.

*

Mais quel chant glorieux vient frapper mon oreille ?
 Ah non !... mon cœur s'est trop nourri d'illusions...
 Cependant, je le vois, la Pologne s'éveille,
 J'entends partout retentir les clairons.

Des cris de joie et des chants d'allégresse
 Des Jagellons annonçaient le retour,
 Et la Pologne allait dans son ivresse
 Au temple saint célébrer ce grand jour.

L'orgue au concert sacré prêtait son harmonie,
 Et le prêtre à l'autel levant les mains aux cieus
 Brûlait l'encens offert pour la patrie :
 Partout les Polonais rendaient hommage aux Dieux.
 Paix aux héros qui dorment dans la tombe ;
 Leur astre brillera dans l'immortalité.
 Pour son pays honneur à celui qui succombe ;
 Dieu le reçoit dans la félicité.
 L'ange terrestre a dit : Warsaw brise ta chaîne
 Devant nos fers vengeurs s'est enfui le tyran ;
 Et les débris de son sceptre insolent
 Surnagent dans le sang des guerriers de l'Ukraine.

Il règne encore notre drapeau !
Sorti glorieux de l'orage,
Sois-nous dans ce jour le plus beau
L'arc-en-ciel qui brille au nuage.
Mille ans ont consacré ta gloire et tes exploits ;
Tu fus des ennemis le signe d'épouvante,
Et Sobieski, te suivant autrefois,
Renversa le croissant sur la plaine sanglante.

Ah qu'il est beau de voir l'astre des jours,
Dans tes plis d'or réfléchir la lumière
L'aigle aux regards perçants planant au Belvédère,
Effleure encore le faîte de ses tours.

Il est donc arrivé ce jour promis au monde,
La liberté revient délivrer ses enfants.
Monarques orgueilleux, tremblez la foudre gronde
Il est passé le règne des tyrans.

Déjà les cris de la victoire
En roulant dans les airs échauffent les soldats,
Polonais cessez vos combats
Et n'ayez plus qu'un chant de gloire.
Vieux héros de Praga lève-toi du cercueil ;
L'aigle de la Pologne anime ta poussière,
Dans les murs de Warsaw regarde avec orgueil
Tes enfants couronnés poursuivront ta carrière
Et sur vos glorieuses tours,
Faire parler encor vos magiques tambours.

Chante ô toi Pologne immortelle !
Ce jour de gloire et de splendeur ;
Jamais une palme plus belle
Brilla dans la main du vainqueur.

En vain, une ombre passagère,
Couvrit ton front majestueux,
Du tyran le règne éphémère
N'était qu'un rêve soucieux.

Comme la foudre dans l'orage
Frappe le cèdre audacieux,
Tu brisais au jour de ta rage
Du tyran le tronc orgueilleux.

La liberté propice a couronné vos armes.
Fils de Warsaw, gloire à votre valeur !
Et le sombre Calmouk qu'emporte la frayeur,
Va semer au lointain la fuite et les alarmes.
Partout les voix en chœur ébranlent les vallons ;
À l'ombre de l'ormeau vont danser les bergères ;
Et les riches cités dans leurs processions
Frappent le ciel de leurs chansons guerrières.

Mais silence... un bruit sourd gronde dans le lointain...
Oui c'est le flot qui mugit sur la rive...
Ô barde tu frémis ; pourquoi tremble ta main
Sur la corde plaintive ?

Quel fantôme, dit-il, vient de paraître au nord ?
Un nuage enflammé reflète au loin sa lance.
Et l'ourse en rugissant voit ses étoiles d'or
Verser des flots de sang sur l'empyrée immense.

Aux armes Polonais ! sur les hordes du Czar ;
Mais leur nombre est égal aux feuilles des montagnes,
Braves lanciers déployez l'étendard
Ma lyre vous suivra pour chanter vos campagnes !

Ostrolenka... dit le baskir,
Soudain s'avança le barbare.
Guérets son sang sut vous nourrir.
Le ciel en fut-il moins avare ?

Pour nous ce jour fut glorieux ;
Mais que nous coûte sa victoire.
L'élite de fils courageux,
Pologne, a trop payé ta gloire.

Comme les vagues de la mer
Se précipitent sur la rive,
Le Calmouk brandissant son fer
Inonde l'arène plaintive.

Oui seul le nombre t'accabla
Sarmate, fils de la vaillance.
En vain, ton courage ébranla
Le Moscovite et sa puissance.

Le Calmouk sur Warsaw jette un œil irrité.
Dans ses derniers remparts combat la liberté.
Ô liberté chérie, astre de la lumière
Verra-t-on le tyran dans son humeur altière
De ton auguste autel profaner les débris ?
L'implacable destin est-il sourd à tes cris ?
Mais hélas, c'en est fait ; l'Europe t'abandonne.
Des barbares du nord la voix d'airain résonne.
Warsaw, fière Warsaw ! victime offerte aux Dieux,
Tu portas au bûcher un nom pur, glorieux.
Le sang de Sawisky canonisa ta cendre.
Dormez restes sacrés dans la nuit des tombeaux,
En pèlerins, un jour l'on verra les héros
De cent lieux divers y descendre.

Barde élève encore tes chants ;
Que l'autan gronde sur ta lyre ;
Emprunte les gémissements,
Des flots que l'orage déchire.

La foudre éclate sur les monts ;
Le brouillard fuit devant l'orage ;
Dans l'air sifflent les aquilons
Qui répondent à ton langage.

POÈMES

Dieu serait-il sourd à ta voix ?
Reconnais ces signes terribles.
La mort de son fils autrefois
Troubla les éléments sensibles.

Il brisa le joug de la mort,
Il domina toute la terre ;
Tel, Pologne vainqueur du sort,
Tu renaîtras de ta poussière.

Cet espoir du triste exilé
Vient adoucir la souffrance,
Il dit : Dieu pour nous a parlé
Et sa main tient notre vengeance.

Barde qu'attendrit le malheur,
Pour ces chants nourris ton délire :
Un jour le Sarmate vainqueur
De fleurs couronnera ta lyre.

LA HARPE

Harpe divine, ô source d'harmonie,
Répète encor ces chants mélodieux.
Et toi qui d'Apollon partages le génie,
Élève aussi ta voix qui sut charmer les Dieux,
Mais déjà la corde soupire,
L'on dirait un souffle du soir ;
Ou le murmure de Zéphyr,
Dans les créneaux d'un vieux manoir.

Silence ! un chant — La harpe recommence ;
L'amour prélude à ses divins accords ;
Émilie a repris le fil de sa romance,
Jamais plus doux concert embrasa nos transports.
Ah ! que ne puis-je en traits de flamme
Graver en moi ces doux accents,
Et nourrir longtemps dans mon âme
Le charme secret de mes sens.

Que ces doux sons expriment bien l'ivresse
De deux amants qui, près d'un jeune ormeau,
Interrogent leurs yeux qu'adoucit la tendresse
Et jurent de s'aimer jusque dans le tombeau.
Mais la harpe semble sourire —
Eugène volait un baiser :
De son amante qui soupire
Il a vu le front s'embraser.

Je vois encor ce front où l'innocence
Avait laissé sa couronne de fleurs,
Plus rouge qu'une rose accuser l'imprudence
D'un amant qui déjà détruisait leurs couleurs,
Cependant la harpe résonne ;
C'est le chant de nos vieux soldats.
Et comme la foudre qui tonne
La corde redit leurs combats.

POÈMES

Là-bas paraît le guerrier sur l'arène ;
Un noir panache ombrage son coursier.
Le glaive dans sa main brille au loin sur la plaine
Le soleil enflamme ses vêtements d'acier
L'airain sonne dans la carrière.
Soudain volent les escadrons.
Au milieu des flots de poussière
Le fer retentit sur les monts.

Victoire ! a dit la harpe glorieuse,
Et ses accords deviennent plus bruyants.
Et comme mille voix sur la plaine poudreuse
Elle semble aux vainqueurs emprunter leurs accents.
Mais déjà, la chanson guerrière
Était à son dernier refrain
Lorsque la brise printanière
Des ondes effleurait le sein.

Soudain la corde imitant son langage,
Du vieux pêcheur commença la chanson,
Et les échos lointains dont murmurait la plage
Sur la corde semblaient renouveler leur son.
Ainsi du poétique délire
La harpe aimant les doux accords,
Elle chante gronde ou soupire
Toujours fidèle à nos transports.

Jadis David répétait avec elle
Ces chants sacrés que lui dictaient les Dieux.
Et l'aurore souvent en rebaissant son voile
Écoutait leur concert de son char lumineux.
Au temple un jour j'ai cru l'entendre ;*
Mais ce n'était plus cette voix
Dont l'écho frappant Alexandre
Lui fit suspendre ses exploits.

* Garneau ajoute cette note au vers 61 : « *Aux Ursulines à Québec, l'on chante quelquefois à Vêpres les Psaumes de David avec la Harpe.* »

LE CANADIEN EN FRANCE*

AIR : « *Du Dieu des bonnes gens* »

Salut ô vous, bords chéris de nos pères,
Votre doux nom, règne encore parmi nous.
Abandonnés, jadis, en nos misères,
Dans notre cœur s'est calmé le courroux.
Et pour la France, un chant sacré s'élève ;
Qu'il brille pur le ciel de nos aïeux.
Au nouveau monde un jour pour nous se lève ;
Il sera glorieux.

Des pleurs d'exil ont du sang des barbares,
Purifié nos fertiles sillons ;
Sur des débris les lugubres fanfares,
Ne portent plus l'effroi dans les vallons.
La liberté, la paix et l'abondance,
Ont aux amours remis un luth joyeux.
Au nouveau monde un jour pour nous commence ;
Il sera glorieux.

On n'y voit point des grands dans leurs tourelles ;
De nos pasteurs éblouir les fiertés.
À la vertu comme à l'honneur fidèles
Ils se riraient de ces divinités.
Au même rang le destin nous fait naître ;
Seul le mérite est un titre des cieux.
Au nouveau monde un jour vient de paraître ;
Il sera glorieux.

* Voir en annexe la partition musicale.

POÈMES

Pour nos aïeux la coupe fut amère,
Jamais l'exil eut-il de doux plaisir ?
Ils avaient pris la Seine pour leur mère ;
Puis la quittant ils vont ailleurs mourir.
Cherchant un ciel qui daigne leur sourire,
Le sort, enfin, s'apaise à leurs neveux,
Au nouveau monde un jour commence à luire ;
Il sera glorieux.

Ô vous, Français, vous eûtes bien des peines,
Depuis qu'un sort jaloux nous sépara.
Jusqu'à nos bords, des chutes de vos chaînes,
Le bruit confus longtemps se prolongea.
Après ces temps de douleur et d'alarmes ;
Un doux soleil, pour vous luit dans les cieux.
Du nouveau monde il a reçu ses charmes ;
Il sera glorieux.

Libres, enfin, preux aînés de l'Europe,
Dans le forum accueillez vos cadets.
Le germe saint, partout se développe,
La liberté descend sur leurs guérets.
De chants proscrits les peuples sur la lyre,
Vont adoucir le destin malheureux.
Dans le vieux monde un jour commence à luire ;
Il sera glorieux.

Dans cet espoir, Français chantons, encore ;
À nos aïeux ces luths étaient communs.
Doux souvenirs exaucez notre aurore ;
La liberté dissipe nos chagrins.
Vois ce beau jour, où murmure Zéphyr,
Canadien, Français, noms chers aux cieux.
Puisse longtemps le bonheur nous sourire,
Sous un ciel glorieux.

L'ÉTRANGER

Depuis l'aurore, assis sur le rivage,
En vain j'attends, l'esquif ne revient pas.
Courez vents frais, volez sur son passage,
De ma patrie il laisse les climats.
Mais de la nuit déjà le voile sombre,
Cache à mes yeux les rives et les flots.
Pauvre étranger, attendre encor dans l'ombre,
À vos ennuis apportez du repos.

La nuit se passe et bien des jours encore ;
Le nautonier n'écoute plus sa voix.
Dans ma patrie aurait-il vu l'aurore
Dorer les monts, les fleuves et les bois ?
Le toit champêtre où résonnait ma lyre
De mes chansons nourrit-il les échos ?
Pauvre étranger, bien loin est le navire :
À vos ennuis apportez du repos.

Il ne vient point des bords qui m'ont vu naître ;
Où si souvent, je chantais nos exploits.
Il n'a point vu Carouge où pour un maître
Tombaient nos fils, que trahissaient des rois :
D'un joug à l'autre, hélas ! on les transporte.
Prenez ces fers, dit-on, à des héros.
Pauvre étranger, leur bras vainqueur les porte :
À vos ennuis apportez du repos.

Déjà les champs où reposent nos pères
À d'autres mains ont cédé leurs moissons.
Et sous nos toits des langues étrangères
Chassent l'écho de nos douces chansons.
Un orphelin quête un pain d'indigence
Au seuil sacré... que trahit ses sanglots.
Pauvre étranger, j'y fêtai sa naissance.
À vos ennuis apportez du repos.

POÈMES

Des inconnus, saisissent sa balance,
Et de Thémis ils usurpent les droits.
Au temple saint j'ai vu briller la lance
Qui chasse au loin tous les arts dans les bois.
Peut-être, un jour, la liberté propice,
Viendra finir et vos pleurs et vos maux.
Pauvre étranger règnera la justice ;
À vos ennuis apportez du repos.

Vient-on encor jeter sur la chaumière,
Un œil hautain où brille le mépris ?
Toujours mon front brava leur troupe altière ;
Mais je pensais à des frères proscrits,
Leurs toits brûlants éclairaient la colline,
Où nos pasteurs conduisaient leurs troupeaux.
Pauvre étranger, pourquoi ton front s'incline :
À vos ennuis apportez du repos.

Plein de douleur je quittai ma patrie.
Enfin le ciel y brille plus serein.
Retourne-t'en, mon âme un jour me crie.
De bords chéris je reprends le chemin.
Mais de mes ans j'ai senti la faiblesse.
Déjà la mort a pénétré mes os.
Pauvre étranger, Dieu chérit la vieillesse :
À vos ennuis apportez du repos.

Ô Canada, le ciel enfin m'appelle.
As-tu tari la coupe de douleurs ?
Mais des destins l'urne se renouvelle ;
Un sort plus doux dissipe tes malheurs.
Adieu je meurs — je sens glacer mes veines...
Mais quels longs bruits ont frappé les échos.
Ô ma patrie, on a brisé tes chaînes !
Fuyez ennuis, je meurs dans le repos.

CHÂTEAUGUAY

Muse élève tes chants, et qu'au son de ta lyre,
Les hymnes du combat embrasent mon délire.
Que le chêne tressaille en écoutant ta voix ;
Et que les flots bruyants, suspendus sur la rive,
Prête avec l'aiglon une oreille attentive
Au doux récit de nos exploits.

Le jour s'était levé rembruni de nuages.
Il portait dans ses flancs la foudre et les orages ;
Son front sombre imitait l'aspect de nos guerriers ;
Et, partout, sur la plaine au bruit confus des armes
Résonnaient les clairons et le tambour d'alarmes
Qui faisaient frémir les coursiers

Trois cents Canadiens sont là pour la patrie.
Leur âme à la vaillance avait été nourrie.
Ils murmuraient tout bas : la victoire ou la mort.
Tel répéta, jadis, l'écho des Thermopyles
Lorsque du fier Xerxès les cohortes serviles
Des Grecs allaient vaincre l'effort.

Ou tel le cèdre antique, en voyant la tempête,
Murmure sourdement et semble de la tête
Menacer dans les cieux le soleil qui pâlit.
Et contre les autans, levant son front superbe
Il brave leur fureur et comme le brin d'herbe,
Devant lui, tout tremble et fléchit.

Mais l'aigle américain a déployé ses ailes ;
Et ses yeux enflammés lancent des étincelles.
Au son de la trompette ont retenti les monts.
De soldats, de coursiers les légions nombreuses,
Semblables dans l'orage aux vagues écumeuses,
Inondent partout les sillons.

Et d'armes et d'acier les plaines se hérissent.
Les flots de Châteauguay sur ses rives, frémissent.
Des ennemis dans l'air flottent les étendards.
Et le coursier poudreux vole dans la carrière
Où le Dieu des combats, levant sa lance altière
Enflamme tout de ses regards.

Ô maître des humains quel sort inexorable
Alluma sur nos bords la guerre impitoyable ?
Déjà, le ciel frémit d'une subite horreur.
Et la mère tremblante, en gagnant la colline,
Derrière au hameau voit la pale ruine
Qui s'avance avec la terreur.

Naguère sur ces bords tout semblait nous sourire.
Un ciel doux et serein où seul régnait Zéphyr
Du temple de la paix argentait les autels.
Et la joie et les ris, suivant le char des heures,
S'arrêtaient en dansant aux portes des demeures
Qu'habitaient les heureux mortels.

Aujourd'hui l'on n'entend que le bruit de la lance.
Les hameaux sont déserts, les guérets sans semence.
Les troupeaux effrayés fuyent dans les forêts.
Tandis que l'aquilon mugit dans le vitrage
De la maison déserte où son écho sauvage
Roule de bosquets en bosquets.

Plus de chants aux cités, plus de bals, plus de fêtes.
Au règne de la paix succèdent les tempêtes.
Même de nos aïeux murmurent les tombeaux.
Mais aux mains de leurs fils étincelle le glaive ;
Et, déjà, l'ennemi sous le coup qui se lève
Blanchit la terre de ses os.

Carouge ! Carillon ! soyez leur cri de gloire,
Mânes de nos héros chéris de la victoire
Combattez avec eux les enfants de l'Hudson.
Quoi ! des Canadiens s'effrayer de leur nombre :
Nos aïeux n'ont, jamais, su compter que leurs ombres
Quand elles passaient l'Acheron.

Mais De Salaberry lève sa main armée...
Soudain, sort un torrent de flamme et de fumée.
La mort frappa le ciel d'un long gémissement.
Et des Américains les colonnes profondes,
De livides lambeaux ensanglantant les ondes,
Reculèrent en frémissant.

Cependant le combat de toutes parts s'engage.
La balle suit l'éclair et sème le carnage.
Sur ses ailes de feu s'élance le trépas
Et le ciel se cachant sous d'épaisses ténèbres,
Répète des mourants les râlements funèbres,
Qu'étouffe un coursier sous ses pas.

Ainsi du mont Etna la rage meurtrière
Aux mortels effrayés dérobe la lumière
Puis embrase le ciel de nuages de feux.
Et vomissant au loin ses entrailles ardentes,
Il engloutit hameaux, champs et cités brûlantes
Dans ses flancs noirs et bitumeux.

Sur les Canadiens Hampton, en vain, s'élance.
Ses guerriers pour le suivre excitaient leur vengeance.
Ils disaient : contre nous que ferait leur valeur ?
Sous le nombre écrasé qu'ils soient comme la poudre
Que le vent chasse au loin quand l'éclat de la foudre
Signale au monde un Dieu vengeur.

Comme un roc immobile au milieu du rivage,
Et qu'en grondant les flots attaquent dans l'orage,
Hertel soutint longtemps le choc des ennemis ;
Et semblable au lion que la fureur enflamme,
Il s'élance et son bras comme un rayon de flamme
A jonché les champs de débris.

Mais ce héros au nombre, en vain, résiste encore.
Un plomb mortel l'atteint, son front se décolore ;
Il chancelle et sa chute ébranle au loin les monts.
Ainsi qu'un jeune ormeau, l'orgueil de la montagne
Que l'autan furieux roule dans la campagne,
Ses débris couvrent les sillons.

Cependant le canon à la bouche enflammée,
Vomissait dans les airs la mort et la fumée.
La Discorde enfanta ce monstre destructeur.
Le Trépas et de sang et de carnage avide
En déchirant le frein de sa bouche homicide
Lui dit : va semer la terreur.

De souffre et de salpêtre emplissant ses entrailles,
L'on vit alors tomber les tours et les murailles,
Il combla les cités de membres palpitants.
La douleur et la mort signalant son passage,
Les malheureux mortels pour apaiser sa rage
Implorèrent les dieux tout-puissants.

Il est là : dans son sein la tempête murmure ;
Sur nos bords dévastés il cherche une pâture.
Ses longs rugissements au loin percent les airs,
Et le boulet sanglant, en frappant sa victime
Bondit de joie et court, fier du prix de son crime
En rougir l'herbe des déserts.

Sur des sillons de feu, déjà, l'arme penchée,
Le guerrier intrépide attaque la tranchée.
Le fer croisant le fer balance les destins.
L'on dit qu'un instant Dieu suspendit sa balance,
Et les soldats, en vain redoublant de vaillance
L'acier se brisait dans leurs mains.

Deux athlètes, ainsi, se pressent sur l'arène.
Les bras entrelacés, l'un à l'autre s'enchaînent.
Avançant, reculant et se pliant soudain ;
Chacun veut terrasser son terrible adversaire ;
Et sous leurs pieds tendus longtemps frémit la terre
Que leur poitrine rase en vain.

Mais de son glaive armé Salaberry s'élance.
Son bras seul des destins fait pencher la balance ;
Les ennemis, déjà, s'ébranlent à son nom.
Et, partout, devant lui s'enfuyant d'épouvante
Ils couvrent de débris la carrière sanglante
Où tremble, enfin, le fier Hampton.

L'aigle, en vain, dans les airs brave encore l'orage ;
L'aquilon courroucé de nuage en nuage,
Refoule devant lui, ce brigand destructeur.
Et ses cris qu'un écho plaintif et sourd répète
Se perd loin dans les airs où déjà la trompette
Annonce le nom du vainqueur.

Ainsi, l'on voit le soir dans les plaines célestes
Des bataillons sanglants se disperser les restes.
L'oreille des humains entend crouler leurs chars.
Tandis que des vainqueurs les légions avides
Lançant comme l'éclair sur eux leurs dards rapides
Les suivent jusqu'en leurs remparts.

POÈMES

Que sont donc devenus ces guerriers pleins d'audace,
Qui fatiguaient les airs du bruit de leur menace.
Le Canada semblait n'être assez grand pour eux.
Ils allaient reléguer vers les forêts lointaines
Ces fiers enfants du nord dont les armes hautaines
Méprisent un joug odieux.

Ils sont là : les vois-tu couchés dans la poussière.
Le champ d'un laboureur va suffire à leur bière,
Quoi ! ces hommes hautains ne seraient déjà plus !
Gloire à vous ô héros qui vengiez la patrie !
Jamais Canadiens sur leur terre chérie
N'ont vu naître de Varrus.

Trois cents Canadiens, muse chante leur gloire !
Dans ces champs immortels ont conquis la victoire.
Oui, cet exploit prélude à ceux de l'avenir.
Ah ! s'il m'était permis d'en sonder les mystères
Je dirais : ma patrie aux jours les plus prospères
Pour moi conserve un souvenir,

Ainsi chantait ma Muse ; et les vents, les bois, l'onde,
Tout l'écoutait chanter dans une paix profonde.
Lorsque leurs voix soudain éclatèrent en chœur !
Leurs applaudissements plus bruyants que l'orage
Résonnèrent longtemps de rivage en rivage
Avec les hourras du vainqueur.

LA COUPE

Les monarques naguère étonnés de ma gloire,
En foule inondaient mon palais.
Mais alors dans mes mains je tenais la victoire ;
Cloé n'a rien d'égal à mon nom dans l'histoire,
Et je faisais trembler les rois quand je parlais,
L'Europe entière a connu ma puissance.
Ma cour éclipsait tout de sa magnificence.
D'un mot seul je créai des peuples et des rois.
Eh ! je soupire
Non pour l'empire,
Mais pour tous ces héros qui s'armaient à ma voix.

Tout est perdu ; le sort, enfant de la nature,
De sa foudre a frappé mon front ;
Ah ! simulacre vain ! ton nom seul en murmure.
Que ne peux-tu d'un lâche encor venger l'injure ?
Ton bras chargé de fers laisse impuni l'affront.
Ta foudre est là couverte de poussière ;
Qu'est devenue hélas ! ma puissance première.
Tel on voit un lion, mourant percé de coups,
Qu'un chien outrage,
Mugir de rage,
En regardant son sang bouillonner de courroux.

Enchaîné sur ce roc que la mer environne,
Où gronde l'Autan courroucé ;
Un jonc noir est mon sceptre, une pierre mon trône ;
Et la nue enflammée, en passant, me couronne.
Par un vil geôlier je me vois offensé.
Barbare Low, cruel à l'indigence,
Tu refuses du pain aux vieux héros de France.
Bertrand, prends cette coupe où tu bus tant de fois,
Ô perfidie !
Chère patrie
Que ne puis-je aujourd'hui venger tes vieux exploits.

POÈMES

Ô Coupe ! que souvent de ses lèvres riantes
Le monarque a touché tes bords ;
En versant le nectar sur nos palmes brillantes,
Elle reverdissait en leurs feuilles naissantes
Et resserrait toujours les nœuds de nos accords.
Brise ce vase, emblème de ma gloire ;
Et tu diras aux rois traîtres à ma mémoire,
Que je ne l'ai vendu que pour un peu de pain
Moi dont l'Étoile
Perça le voile
De l'oubli qui cachait leur nom et leur destin.

Bertrand, prends cette coupe, efface aussi ces armes ;
Elles ont déjà trop été ;
Elles qui remplissaient tout l'univers d'alarmes.
Mais pourquoi ces soupirs... tu verserais des larmes !
Viens, viens, sèche ces pleurs ; oui, la postérité
À nos exploits saura rendre justice.
Et nos vainqueurs cruels à qui tout fut propice,
Trouveront en tremblant des juges scrutateurs ;
L'or d'Angleterre,
Et mon tonnerre
Quoiqu'inégaux seront alors compétiteurs.

Québec, juillet 1830

LE PREMIER JOUR DE L'AN 1834*

AIR : « *Reine du monde, ô France, ô ma patrie !* »

I

Encore un an de passé sur le monde ;
La liberté fit crouler un tyran.
Si je vois bien, dans la sphère profonde
L'astre des rois s'éclipse à son couchant.
Peuples, pour nous, c'est un heureux présage,
Quand le loup dort les bergers sont en paix.
Chantons ! le jour de l'esclavage
Va disparaître pour jamais.

II

La liberté, fuyant de ses domaines,
Errait en pleurs dans l'ombre des forêts ;
Elle entendait au loin le bruit des chaînes,
Et la torture armer ses chevalets.
Mais de ces temps de pleurs et de misères,
Le règne, enfin, pour le peuple est passé,
Chantons ! au bruit confus de verres
Car notre règne est commencé.

III

Les rois voulaient à la jeune Amérique
Faire aussi don et de sceptre et des fers ;
Mais le lion, broyant leur rouille antique
De leur débris parsemait les déserts.
Ces hochets d'or sont bons pour des esclaves,
Se disait-il, dans sa juste fureur.
Chantons ! et que la voix des braves
Répète ce refrain en chœur.

* Voir en annexe la partition musicale.

POÈMES

IV

Ô ! Canada, ton ciel est plein d'orages !
Mais ne crains point l'approche des tyrans ;
L'aiglon seul dans son char de nuages
Renverserait leurs pavois chancelants.
Seul l'homme libre admire nos tempêtes,
Et sait braver en tous temps leur courroux.
Chantons ! car jamais dans nos fêtes
L'alguazil n'entrera chez nous.

V

En vain, l'on veut ourdir de noires trames
Pour enchaîner un peuple courageux.
Ils croient voir, sorti du sein des flammes,
Son dernier cri se perdre dans les cieux.
Mais laissons-les s'enivrer dans leur rêve,
La liberté veille sur nos destins.
Chantons ! qu'un gai refrain achève
De nous dérider aux festins.

CHANSON*

AIR : « *De la Sentinelle* »

Partout on dit, l'œil fixé sur les flots,
L'esquif brisé s'abîme sous l'orage.
Ô Canada ! ton nom n'a plus d'échos
Et tes enfants chéris ont fait naufrage.

Mais non, ils ne périront pas,
Une voix tout à coup s'écrie ;
Le soleil dore au bout des mâts
Le vieux drapeau de la Patrie,
De la Patrie.

Canadien, tu connus cette voix ;
Le ciel pour nous, souvent l'a fait entendre.
Dans nos malheurs, hélas ! combien de fois
Nous avons cru notre Ilion en cendre.

Enfants jetés hors des berceaux,
On nous exposa sur le Tibre ;
Mais Rome sortit des roseaux...
Et Rome aussi bientôt fut libre,
Bientôt fut libre.

Mais si la nue éclipsa dans les cieux,
Plus d'une fois notre étoile sacrée ;
Après l'orage à son front radieux
On reconnut sa gloire à l'empyrée.

Phare qui ne s'éteint jamais,
Elle éblouit la tyrannie,
Qui droit sur l'écueil des forfaits,
Ira jeter sa barque impie,
Sa barque impie.

* Voir en annexe la partition musicale.

POÈMES

À la tribune, on vit comme aux combats,
Toujours briller notre même courage.
Chargés de fers, menacés du trépas
De nos tyrans nous bravions tous la rage.
 S'il fallait pour la liberté,
 Sacrifier nos biens, la vie ;
 Sous son étendard redouté
 Mourons pour elle et la Patrie,
 Et la Patrie.

POÈMES

LE MARIN CANADIEN

La nuit est noire et le ciel sans étoiles ;
Le vent mugit et frappe, en vain, nos voiles
 Que durcissent les frimas.
Adieu patrie ! adieu plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
 Vous ne me reverrez pas.

De la tempête augmente la furie,
Et par la glace étreint le vaisseau crie ;
 Et, déjà nous coulons bas.
Adieu patrie ! adieu plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
 Vous ne me reverrez pas.

Vous m'attendez à cette heure, peut-être,
Et vous croyez toujours me voir paraître
 Froid et couvert de frimas.
Adieu patrie ! adieu plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
 Vous ne me reverrez pas.

Au cap lointain vacille une lumière...
Mais le vaisseau, crie-t-on, sombre à l'arrière,
 Tous s'élancent dans les mâts.
Adieu patrie ! adieu plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
 Vous ne me reverrez pas.

Tout disparut sous la vague profonde ;
Et le marin qui luttait contre l'onde
 Répétait encor tout bas :
Adieu patrie ! adieu plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
 Vous ne me reverrez pas.

LE TOMBEAU D'ÉMILIE

I

Non, l'herbe encor n'a pas été foulée.
Personne n'est venu pleurer sur son tombeau.
Pas une amie... ah ! c'est qu'un mausolée
N'orne pas son cercueil au pied de cet ormeau.
Le vieux fossoyeur seul, cherchant un coin de terre,
Suit quelquefois ce sentier solitaire.
Sur une croix dans l'herbe il arrête les yeux ;
Et pensif il adresse une prière aux cieux.

Sous l'ormeau près du mur elle est là qui repose.
Ainsi dans le sillon est tombée une rose
Que dès l'aurore y frappa le faucheur ;
Telle Émilie a perdu sa couleur.

Hélas ! ce temps n'est plus de bonheur et de fête.
Les fleurs que je cueillais ne parent plus sa tête,
Ils ne sont plus les serments qu'elle a faits.
Qu'elle était belle, et combien je l'aimais
Quand vers le ciel levant ses mains de neige
Elle jurait devant le Dieu qui nous protège
De n'aimer jamais que moi...
Mais, déjà, du trépas résonnait le beffroi.
Froide elle est là couchée, et seuls quelques brins d'herbes
La dérobent aux yeux profanes et superbes.
Passant qui voit couler mes pleurs,
Viens, prie à genoux sur sa tombe.
La nuit descend et le jour tombe ;
Mais tu te ris de mes douleurs.

II

Ses yeux noirs s'embrasaient et comme deux étoiles
 Sur un beau ciel d'azur du soir percent les voiles,
 Ils semblaient sous leurs cils se consumer d'amour,
 Et des perles de feu surnageaient à l'entour.
 En cherchant dans les miens à dévoiler mon âme,
 Ils pénétraient mon sang comme un torrent de flamme.
 Émilie, ô bonheur, moments délicieux !
 Devais-tu donc, déjà, t'envoler dans les cieux.

Oui, comme un ange divin
 Qui s'ombrage de son aile,
 Elle reposait sa main
 Sur son cœur toujours fidèle.
 Combien de fois j'entendis ses soupirs ;
 On aurait dit le souffle des zéphyrs.
 De sa bouche semblait distiller l'ambrosie ;
 Sa voix comme une harpe avait de l'harmonie.
 Ô langage divin ! ô lyre de mon cœur !
 Devais-tu te briser sous les doigts du malheur.

Souvent le soir, assis dans un bocage,
 Je l'écoutais avec l'hôte des bois ;
 Mon bras ceignait alors son doux corsage.
 La pâleur de la lune avait blanchi les toits ;
 Plus proche de son cœur mon oreille indiscrete
 Voulait l'entendre palpiter....
 Mais l'écho vient de répéter
 Le cri plaintif de la chouette.

Passant qui voit couler mes pleurs,
 Viens, prie à genoux sur sa tombe.
 La nuit descend et le jour tombe ;
 Mais tu te ris de mes douleurs.

III

Comme une rose à l'aurore
Que le matin fait éclore
Ses lèvres, en soupirant
Souriaient à son amant.
Ses yeux noyeraient sous leur paupière humide
Une tendre langueur plus douce plus limpide
 Semblant éteindre leurs feux.
Délices de mon âme, ô moment trop heureux
 Pourquoi fus-tu si rapide ?

Passant qui vois couler mes pleurs,
Viens, prie à genoux sur sa tombe.
La nuit descend et le jour tombe ;
Mais tu te ris de mes douleurs.

IV

Mais hélas ! c'en est fait : sous la faux dévorante
Le temps la vit tomber comme une tendre fleur.
Je l'ai vue : ô douleur ! pâle et presque mourante
Sur moi ses yeux erraient éteints et sans couleur.
Je ne pouvais pleurer, non ; ma paupière ardente
Me refusait des pleurs, un tribut à payer,
 Et mon âme impuissante
 Semblait loin de moi s'égarer.

Hélas ! pleurez mes yeux celle que j'ai perdue.
Resté seul ici bas, tout paraît à ma vue
Plongé dans la tristesse, enfant du noir malheur
L'automne à la verdure enlève sa couleur.
Le vent siffle et gémit dans les forêts voisines,
Et les feuilles, partout, roulent sur les collines.
Les nuages épais, avec rapidité
Fuyent devant l'Autant par l'orage irrité.
Le monde est dans le deuil et toute la nature
Semble du noir trépas devenir la pâture.

Passant qui vois couler mes pleurs
Viens, prie à genoux sur sa tombe ;
La nuit descend et le jour tombe,
Mais tu te ris de mes douleurs.

V

Mais quel bruit se fait entendre,
Quels tourbillons dans les airs ;
Quel éclat vient se répandre,
D'où partent ces vifs éclairs ?
Oui, du ciel à mes yeux la splendeur se dévoile ;
Au milieu des rayons brillant comme l'étoile,
Quelle divinité rouvre ses ailes d'or
Et, cachant un souris, a pris vers moi l'essor ?
Ah ! c'est elle ; elle vient ma divine Émilie,
Et ses cheveux dorés répandent l'ambroisie.
Sa robe s'abandonne aux ailes des zéphyr.
Ses yeux brillent toujours de joie et de désirs.
Son sein en palpitant est plus blanc que l'aurore,
Lorsque l'astre du jour d'un baiser la colore,
Ô ciel je la revois, Dieu m'aurait écouté.
Elle revient vers moi, celle qui m'a quitté.
J'entends, déjà, le bruit de ses ailes légères,
Son pied effleure l'herbe et la croix des prières ;
Elle lève sa main, elle va me parler,
Et dans mes bras ouverts je... pourquoi reculer ?
Mort !... vaine illusion, doux fantôme d'un songe
Que la nuit pour tromper évoqua du mensonge.
En vain mes yeux étonnés
Cherchent encor son image ;
Quelques astres éloignés
Seuls percent le nuage.

POÈMES

Tout est silencieux ; partout règne la nuit.
Image du tombeau, mais le matin la suit ;
De l'éternel tombeau, la nuit n'a point d'aurore.
Mon Émilie hélas ! croyait la voir encore ;
Mais c'en est fait ; elle dort pour toujours.
Jamais ses yeux ne verront la lumière ;
Son étoile, dans son cours
En tombant s'éteignit au coin de sa chaumière.

Passant qui vois couler mes pleurs,
Viens, prie à genoux sur sa tombe ;
La nuit descend et le jour tombe,
Mais tu te ris de mes douleurs.

AU CANADA

I

Ton ciel est pur et beau ; tes montagnes sublimes
Élancent dans les airs leurs verdoyantes cimes ;
Tes fleurs, et tes vallons, tes lacs et tes coteaux
Sont faits pour un grand peuple, un peuple de héros.
À grands traits la nature a d'une main hardie
Tracé tous ces tableaux, œuvres de son génie.
Et, sans doute, qu'aussi, par un dernier effort,
Elle y voulut placer un peuple libre et fort,
Qui comme le vieux pin luta contre l'orage,
Et dont le fier génie imita son ouvrage.
Mais, hélas ! le destin sur ces hommes naissants
A jeté son courroux et maudit leurs enfants.
Il veut qu'en leurs vallons, chassés comme la poudre,
Il ne reste rien d'eux qu'un tombeau dont la foudre
Aura brisé le nom ; et l'avenir, en vain,
Voudra le déchiffrer ; sur le bord du chemin,
De nous, de nos aïeux la cendre profanée
Servira d'aliment au souffle de Borée ;
Nos noms seront perdus et nos chants en oubli
Quand le sort a parlé l'arrêt est accompli.

II

Ainsi chantait ma Muse et sa lyre plaintive,
Comme le vent du soir, murmurait sur la rive,
Mais les échos muets étaient sourds à sa voix.
Et le peuple qu'autrefois
Enthousiasmaient les chants, enivrait son histoire,
Peu soucieux de sa gloire
S'endormait maintenant pour la première fois.

Hélas dans son insouciance
 Il passe comme un bruit qu'on oublie aussitôt :
 Rien de lui ne dira son nom ni sa puissance ;
 Il s'éteindra comme un flot
 Qui se brise sur le rivage,
 Sans même à l'œil du Matelot
 Laisser empreinte son image.
 Où sont, Ô Canada, tes histoires, tes chants ?
 Tes Deluc, tes Rousseau, l'honneur de l'Helvétie,
 Tous ces hommes enfin qu'illustrent les talents,
 Qui font un peuple fier, grandissent la patrie,
 Font respecter au loin son nom, ses lois, ses arts
 Et, pour sa liberté, lui servent de remparts ?
 L'étranger cherche, en vain, un nom cher à la science ;
 Notre langue se perd et dans son indigence
 L'esprit ce don céleste, étincelle des Dieux,
 S'éteint comme une lampe, ou comme dans les cieux
 Une étoile filante au funeste présage.
 Déjà, l'obscurité nous conduit au naufrage ;
 Et le flot étranger envahissant nos bords
 De nos propres débris enrichit ses trésors.
 Aveuglés sur le sort que le temps nous destine,
 Nous voyons sans souci venir notre ruine.
 Ô peuple subjugué par la fatalité,
 Tu sommeilles devant l'oracle redouté,
 Il rejette ton nom comme un arbre stérile
 Que l'on veut remplacer par un scion fertile.
 On dit : laissons tomber ce peuple sans flambeau,
 Errant à l'aventure ;
 Son génie est éteint et que la nuit obscure
 Nous cache son tombeau.

III

Pourquoi te traînes-tu comme un homme à la chaîne,
 Loin, oui, bien loin du siècle, où tu vis en oubli ?
 Et qui voilé par le temps qui t'entraîne
 À l'ombre de sa faux tu t'es enseveli ?
 Vois donc, partout, dans la carrière
 Les peuples briller tour à tour,
 Les arts, les sciences et la guerre
 Chez eux signalent chaque jour.
 Dans l'histoire de la nature,
 Audubon porte le flambeau ;
 La lyre de Cooper murmure,
 Et l'Europe attentive à cette voix si pure
 Applaudit ce chantre nouveau.
 Enfant de la jeune Amérique,
 Les lauriers sont encore verts ;
 Laisse dans sa route apathique
 L'Indien périr dans les déserts.
 Mais toi comme ta mère, élève à ton génie
 Un monument qui vive dans les temps ;
 Il servira de fort à tes enfants ;
 Faisant par l'étranger respecter leur patrie.
 Cependant, quand tu vois au milieu des gazons
 S'élever une fleur qui devance l'aurore,
 Protège-la contre les aquilons
 Afin qu'elle puisse éclore.
 Honore les talents, prête leur ton appui ;
 Ils dissiperont la nuit
 Qui te cache la carrière :
 Chaque génie est un flot de lumière.
 Peut-être que le ciel en courroux contre toi
 Veut couvrir tes enfants d'une nuit éternelle
 Tu fus ingrat, tu transgressas sa loi.
 La vengeance de Dieu souvent est immortelle !
 Tu refusas le pain au talent malheureux ;
 Tu rejetas celui que Dieu dota lui-même,
 Car l'esprit est un don ; don que l'être suprême
 Lègue au peuple qu'il veut rendre grand et heureux.

IV

Ô peuples fortunés, ô vous dont le génie
Au monde spirituel découvrit jusqu'aux Dieux,
Qui brillez dans les temps comme l'astre des cieux ;
L'esprit est immortel, et chaque œuvre accomplie
Par sa divine essence est et sera toujours ;
Dieu même n'en saurait interrompre le cours.
Ainsi Rome et la Grèce éternisant leur gloire,
À l'immortalité léguèrent leur mémoire.
L'Europe rajeunie instruite à leurs leçons
Poursuivit les travaux des Plin, des Platon.
Et l'homme remontant ainsi vers la nature,
Élève au créateur ainsi la créature.
Mais pourquoi rappeler ce sujet dans mes chants ?
La coupe des plaisirs effémine nos âmes ;
Le salpêtre étouffé ne jette point de flammes.

Dans l'air se perdait mes accents.

Non, pour nous plus d'espoir, notre étoile s'efface,
Et nous disparaissions du monde inaperçus.
Je vois le temps venir, et de sa voix de glace

Dire, il était ; mais il n'est plus.

Ma muse abandonnée à ces tristes pensées
Croyait, déjà, rempli pour nous l'arrêt du sort
Et ses yeux parcourant ces fertiles vallées
Semblaient à chaque pas trouver un champ de mort.
Peuple pas un seul nom n'a surgi, de ta cendre ;
Pas un, pour conserver tes souvenirs, tes chants

Ni même pour nous apprendre

S'il existait depuis des siècles ou des ans.

Non ! tout dort avec lui : langue, exploits, nom, histoire,
Ses sages, ses héros, ses bardes, sa mémoire,
Tout est enseveli dans ces riches vallons
Où l'on voit se courber, se dresser les moissons.
Rien n'atteste au passant même son existence ;
S'il fut, l'oubli le sait et garde le silence.

À LORD DURHAM

Salut à toi, Durham, au caractère fort,
 Et sois le bienvenu parmi les fils du Nord.
 Toi qui marchas toujours droit, grand dans la carrière ;
 Qui n'as jamais fléchi, ni regardé derrière ;
 D'un principe sacré, l'espérance et l'appui,
 On te dit au Sénat aussi stable que lui.
 Sur cette terre vierge où tu viens de descendre,
 Les cœurs sont vifs, mais droits, et sauront te comprendre :
 Le champ est vaste et noble, il est digne de toi.
 Si l'orage, en passant, creusa dans un endroit,
 Profondément le sol, objet de sa furie,
 Ce malheur est commun à plus d'une patrie.
 Quel pays n'a pas eu ses troubles, ses malheurs !
 Les peuples comme l'homme ont leurs jours de douleurs !
 C'est au chef prévoyant à refermer la plaie,
 En jetant loin de lui la sanguinaire claie,
 Instrument suranné d'un pouvoir ombrageux.
 Jette un voile d'oubli sur ces temps malheureux ;
 Pardonne. Le pardon est un noble apanage ;
 Par là, vraiment, de Dieu nos Rois sont une image.
 Et si jamais un jour, ils demandaient nos bras,
 Tu verras des guerriers braves dans les combats ;
 Ils sauront racheter une erreur de leurs frères,
 Et mourir noblement, pour le Roi de leurs pères.
 Voilà, Durham, l'espoir d'un peuple qui toujours
 Fut fidèle à son Roi, même aux plus mauvais jours.
 Quand la France oubliait sur ces rives lointaines
 Nos aïeux ; eux là bas combattaient sur les plaines
 De Sainte-Foy ! Durham, l'avenir le verra,
 Sur ce grand continent le Canadien sera
 Le dernier combattant de la vieille Angleterre.
 Ensemble tous les deux tombés sur cette terre,
 Au milieu du fracas, le flot républicain
 De leurs nobles débris ne voudra laisser rien.
 Mais pourquoi dévoiler des jours qui sont à naître ?
 Hélas ! nous, orphelins, ne serons plus, peut-être.

Notre sang, notre nom, c'est le crime d'Adam,
 Que le père transmet jusqu'au dernier enfant.
 Ah ! quel homme ! que Dieu ! couvrira cette trace ?
 Le préjugé la creuse, et rien, rien ne l'efface.
 Pourquoi donc nous, enfants de ce même pays,
 Ne serions-nous pas tous des frères, des amis ?
 Nos aïeux, autrefois, ne formaient qu'un empire.
 Que le temps, dans son cours, mit un siècle à détruire.
 Sous d'autres cieux lui-même il nous a réunis ;
 Et le même drapeau nous verrait ennemis !
 C'est le pur sang Normand qui coule dans nos veines, —
 Des Talbot, des Richard, de ces grands Capitaines
 Qui portèrent si loin la gloire de ton nom,
 C'est ton sang le plus noble, ô toi, fière Albion !
 Toi, Durham qui descends des preux de la Neustrie,
 Cimente l'union ; que ton nom nous rallie.
 Écrase sous tes pieds la haine et les discords
 Qui couvrirent nos champs de carnage et de morts.
 Comme des ennemis animés de vengeance
 Deux partis tous les jours se trouvent en présence ;
 Chacun a sa devise et chacun son drapeau.
 Lance ces signes vains du tragique tréteau ;
 Et que chacun soumis à la même justice,
 N'ose pas demander, dans sa noire malice,
 La fortune et le sang d'un ami, d'un voisin,
 Pour s'enrichir ainsi d'un ignoble butin.
 Combien la haine aveugle ! il est tel qui préfère
 Aider un étranger à secourir son frère.
 Le sang, le nom devient cause d'exclusion :
 Triste et funeste effet de la dissension.
 Peuple étranger, dit-on, là-bas sur cette terre
 Vous avez de César mérité la colère ;
 Que de Jérusalem le temple renversé
 Fasse voir aux Hébreux que Titus a passé !
 Durham ferme l'oreille aux conseils de vengeance,
 D'un peuple sans appui prends sur toi la défense.
 Oui, sois juste pour tous ; mais non, ne souffre point
 Que le puissant haineux dépouille l'orphelin.

POÈMES

Réforme les abus, remonte vers leur cause ;
Que ton œil pénétrant dévoile toute chose.
La Constitution a mis entre tes mains
Son sceptre et son pouvoir : de tous ces grands engins
De tant de bien, de mal, l'usage est difficile ;
Mais avec un cœur droit, tout nous devient facile.
L'édifice est ici bien moins vaste et moins grand
Que celui que tu sus, d'un bras ferme et puissant,
Dépouiller en un jour de ses trappes gothiques,
Reste de la frayeur des pouvoirs despotiques,
Quand les barons normands élevaient leurs châteaux
Sur la pointe d'un roc hérissé de créneaux.
L'œil exercé, d'abord, en aperçoit les vices ;
Et fait en ce moment, de sages sacrifices
Lui rendraient tout l'éclat d'un système parfait,
Où l'utile et le grand, tout se réunirait.
Moi, j'aime la beauté d'un souvenir antique,
J'aime à voir au Sénat un nom grand, historique ;
Je crois voir les exploits de célèbres aïeux,
Et leur gloire renaître ainsi devant mes yeux.
Il faut laisser au cœur parler la poésie.
Que l'âme deviendrait sans elle rétrécie !
Je crains le froid calcul d'un Barème envieux,
Quand il parle au Sénat d'un peuple malheureux.
Washington, je crois voir baisser ton Capitole ;
Je tremble pour le sort du peuple Séminole,
Car devant les petits les faibles ne sont rien :
On sait qu'un parvenu fut rarement humain.
Ô ! vous, chers Canadiens, quelle est la main habile
Qui pourra gouverner votre barque fragile ?
Craignez l'appât trompeur d'un trop vaste océan,
L'Union est pour vous un théâtre trop grand.
Notre langue, nos lois, pour nous c'est l'Angleterre ;
Nous perdrons langue et lois en perdant cette mère.
Elle a souvent juré de nous les conserver ;
L'honneur et l'intérêt la feront adhérer
À ce serment sacré, resté loi de l'empire,
Et que rien ici bas ne peut rompre ou détruire.

À MON FILS

Lorsque tu dors sur le sein de ta mère
Souvent mes yeux s'arrêtent sur tes traits,
Où les zéphyrs sous la gaze légère
Portent des champs les parfums toujours frais.
Mais qui peut dire, en quittant le rivage,
Que les zéphyrs te suivront jusqu'au port ?
Dors mon enfant ; le ciel est sans nuage,
Et l'aquilon ne souffle pas encor.

Des rêves d'or berceront ton enfance ;
Insoucieux tout te semblera beau.
Et cent projets que fait l'adolescence
Donnent au prisme un charme encor nouveau.
Mais de sa faux le temps impitoyable
Détruirait tout, plaisirs, projets, bonheur.
Dors mon enfant ; ton rêve est agréable,
Bientôt viendront des pensers de douleur.

Si ton génie à la lyre sonore
Prête des chants inspirés par les Dieux,
Comme l'oiseau qui chante avec l'aurore
Ils n'auront plus d'écho que dans les cieux.
Ces doux refrains qui charment mon oreille
Vont s'oublier pour des sons inconnus.
Dors mon enfant ; pour toi ta mère veille
Et de sa voix les chants sont suspendus.

Si le destin sur la terre étrangère
Guide tes pas bien loin de ton pays,
Tu verseras plus d'une larme amère
Au souvenir de ces bords trop chéris.
Le haut rang même où tu semblerais être
Perdra soudain à tes yeux sa splendeur.
Dors mon enfant ; le sol qui t'a vu naître
Sera toujours le pays de ton cœur.

POÈMES

Si fier, enfin, des exploits de nos pères,
Tu te plaisais au milieu des combats,
Puisse le ciel rendre tes jours prospères
Et loin de toi s'éloigner le trépas.
Mais là du moins l'homme tombe avec gloire,
Et son pays lui doit un souvenir.
Dors mon enfant ; si tu vis dans l'histoire,
Laisse un nom cher aux fils de l'avenir.

Mais l'avenir se grossit de nuages ;
Pour bien des fils les legs seront sanglants :
Si je pouvais conjurer ces orages,
Avec plaisir je verrais ton printemps.
Non, le passé n'a pas brisé ses armes,
Chacun se dit Washington renaîtra.
Dors mon enfant ; car le tombeau d'alarme
Trop tard pour toi, peut-être, sonnera.

Pourquoi crains-tu dans ton triste délire ?
Un mortel vient pour prévenir ces maux...
Puisse le sort à ses décrets souscrire
Et couronner de fructueux travaux.
Ah ! que son nom serait digne d'envie
De loin, poser ainsi les fondements
D'un peuple enfant qui déjà de la vie
S'essaie aux flots trompeurs et menaçants.

Moi, je voudrais, mon fils qu'à ton asile
Cérès brillât au milieu des neuf sœurs.
Et que la paix à leur appel docile
Y présidât le front orné de fleurs.
Dans ce séjour, seul que je te souhaite,
D'amis choisis toujours environné
On vit les arts embellir ta retraite,
Dans quelque lieu champêtre et fortuné.

LE RÊVE D'UN SOLDAT

I

Quand la France héroïque inscrivait sur la pierre*
Les exploits de ses fils devant la foule altière,
Les vieux rois inclinaient le front.
Et lorsque de la nuit flottaient les voiles sombres,
Ils croyaient voir errer toutes leurs grandes ombres
Sur tous les points de l'horizon.
D'Alkamaër brillaient les baïonnettes ;
Le sabre achevait les défaites
De Marengo, puis d'Iéna ;
Et sur ces têtes couronnées,
Le cauchemar jetait les journées
De Friedland et de Moscowa.

II

Moi, jeune étranger, seul, isolé dans la foule,
À chaque cri, semblable au tonnerre qui roule,
Je saisisais un souvenir.
Je disais : je descends des fils de la Neustrie ;
Nos aïeux appelaient la France leur patrie :
Comme elle ils surent conquérir.
Les champs d'Hastings, Naples, Byzance
Furent témoins de leur vaillance.
À qui doit-on la liberté ?
Les barons normands la léguèrent,**
Les preux d'Albion la gardèrent
Pure pour la postérité.

* L'Arc-de-Triomphe de l'Étoile à Paris fut commencé par Napoléon, en commémoration des victoires des Français. La restauration n'y fit point travailler, mais Louis-Philippe le fit achever, et l'inauguration s'en fit devant un concours immense. [Les notes sont de l'auteur.]

** Sismondi rapporte dans son Histoire des Français, que tous les noms des Barons qui signèrent la grande charte, paraissent être français. On sait que la langue française fut abolie en Angleterre sous le règne d'Edouard III, environ 300 ans après la conquête.

III

Cependant, sur Paris tombait le voile sombre ;
Et la foule empressée, errant partout dans l'ombre,
S'éloignait du grand monument,
Qui dans l'air obscurci cachant sa cime noire
Semblait porter au ciel la gigantesque histoire
Et les hauts faits du peuple franc.
Mais, déjà, l'astre du silence
Pâle, sur l'horizon s'avance
Et blanchit le faite des tours ;
Et des bois des Champs-Élysées
Au loin les têtes élevées
Dessinaient leurs sombres contours.

IV

Combien de vieux guerriers veillaient aux Invalides ?
Aux fenêtres passaient leurs lumières rapides,
Car ce jour était grand pour eux.
Mais un manquait ; Soldat d'Égypte et de Russie
Seul sous l'arc d'alliance, enfin que sa patrie
Renouvelle avec d'anciens preux,
Ils relisaient sur les murailles*
Les histoires de leurs batailles
Et les noms inscrits aux arceaux ;
Puis à genoux, pressant la pierre
Il répétait une prière,
C'est la prière d'un héros.

V

Un vieillard près de lui se présente à sa vue ;
Et ses longs cheveux blancs couvrant sa tête nue
Flottaient sur l'haleine des vents.

* On a inscrit en lettres de bronze sous la voûte et sur les côtés de l'Arc-de-l'Étoile les noms des batailles livrées sous la république et l'empire, et ceux des principaux généraux qui se sont distingués dans cette longue guerre.

Ses yeux perçants et creux brillaient sous leurs paupières ;
Et ses habits semblaient couverts de la poussière
Des tombeaux vieillis par le temps.
Ne crains pas, dit-il, ta patrie
Garde ma mémoire chérie.
Pour elle autrefois je mourus,
Et dans la demeure éternelle
Je goûte la gloire immortelle
Avec les preux qui ne sont plus.

VI

Heureux toi qui verras tous ces héros renaître.
Sur l'arc de leur triomphe ils vont tous apparaître
Pour l'inaugurer dans la nuit.
Il disait : un bruit sourd gronda dans le silence,
Et, tout à coup, sur l'arc les grands guerriers de France
Apparaissent tous devant lui.
Devant ce spectacle sublime
De la poussière qui s'anime
De tous ces héros du passé,
Le vieux soldat que la mitraille
A mutilé dans la bataille
D'un saint effroi se sent troublé.

VII

Et l'immortel cortège, au front pâle et sévère,
Défilait d'un pas lent, et chacun sur la pierre
Léguait un nom au monument.
Le premier, c'est Clovis, fondateur d'un empire
Que quatorze cents ans n'ont encor pu détruire.
Il lui donna pour fondement,
Soissons, immortelle victoire
Où les Francs consacrent sa gloire
Dans la défaite des Romains.
Et Tolbiac où, de son glaive,
De leurs corps sanglants il élève
Une digue aux cruels Germains.

VIII

Voici, dit l'inconnu, Pepin, vaste génie,
De fantômes de rois délivrant sa patrie
Il l'agrandit par ses exploits.
Et plus loin, c'est son fils le sauveur de la France ;
Sur son cheval fougueux vers le marbre il s'avance,
Comme on le voyait autrefois
Dans les plaines de la Touraine,
Où sauvant l'Europe chrétienne,
Il détruisit les Sarrasins.
Près de lui paraît Mérovée ;*
Quel français ne sait la journée
De Chalons, d'Attila, des Huns ?

IX

Le voilà celui, qui, sans égal mille années,
De la France porta si haut les destinées.
Charlemagne, ce vaste nom
Qu'avec étonnement l'homme contemple encore,
De ces temps reculés, là comme un météore
Éclaire partout l'horizon.
Mais, déjà, sa grande ombre passe
Et celle de Roland s'efface
Avec la foule des guerriers,
Dont les héroïques histoires
De batailles et de victoires
Embrasaient tant les chevaliers.

X

Le vieux soldat muet, de l'œil suivait ces ombres
S'avançant lentement vers les nuages sombres
Qui lui dérobaient l'horizon.

* Il y a ici anachronisme ; Mérovée régna avant Clovis.

Et tandis qu'ils passaient, racontant leur histoire
Le vieillard nommaient ceux dont la grande mémoire
Immortalisera le nom.
Voici Guillaume d'Angleterre,
Conquérant, sa fortune altière
N'a pas trahi ses derniers jours,
Et même son ombre terrible,
Semblant encor plus inflexible,
De sa tombe régnait toujours.

XI

Ces quatre guerriers sont : Guiscard, les Hauteville
Qui sous des cieux lointains conquièrent la Sicile,
Qu'ils léguèrent à leurs neveux.
Leurs bras furent longtemps le bouclier de Rome.
Mais derrière eux paraît encor un plus grand homme
Et le vengeur du fils des cieux,
Dont le grand nom sut au génie
Du chantre divin d'Italie
Inspirer un sublime chant ;
Et là, c'est sa suite guerrière ;
Raymond, Baudouin et Clotaire
Raimbaud, Eustache et d'Enguerrand.

XII

Celui-ci, c'est Bourgogne et la terreur du Maure,*
Intépide à la guerre et plus habile encore
Il les défit en vingt combats.
Raimond le suit, Raimond dans la même carrière
Comme lui s'est acquis une fortune altière
Que leurs fils ne ternirent pas.

* Henry de Bourgogne de la famille des ducs de Bourgogne et Raymond de celle des Comtes de ce nom, passèrent, comme plusieurs autres princes français, en Espagne pour combattre les Maures vers la fin du 11^e siècle. Le Roi de Castille, Alphonse VI, qui remarque leur bravoure, leur fit épouser chacun une de ses filles et partagea ses états entre eux. Henry défit les Maures en 17 batailles.

C'est sous leur règne, qu'elle brille,
La noble et vaillante Castille
Qu'immortalisent tant d'exploits,
Avec la bataille héroïque
Des plaines fameuses d'Ourique
Où le Croissant perdit cinq rois.

XIII

Après ces héros vient le vainqueur de Bouvines,
Et Louis qui, déjà, dans les splendeurs divines
Jouit du prix de ses vertus :
Saintes et Taillebourg attestent son courage.
Puis là, c'est Duguesclin avec Charles-le-Sage,
Leurs ombres ne se quittent plus.
Après leurs trépas, quels orages !
Quelles trahisons ! quels carnages !
La pauvre France est en lambeaux...
Mais le ciel, las de sa vengeance,
Unit ses fils dont la vaillance
La venge, enfin, de tous ses maux.

XIV

Les voilà ; Jeanne d'Arc, Lafayette, Xaintrailles
Lahire, Barbazan vieilliss dans les batailles
Et le vainqueur de Formigny.
Dunois et Richemont, Buchan passaient à peine*
Qu'un spectre noir plus loin derrière eux, seul se traîne :
Personne n'est auprès de lui.
Quelle est donc cette ombre inconnue
Qui semble appréhender la vue
De tous ces redoutables preux ?
Son nom ? — il a trahi sa patrie ;
Bourgogne, ton âme flétrie,
Non, ne verra jamais les Dieux.

* Buchan, commandait les Écossais au service de la France. Il fut fait maréchal par Charles VII.

XV

Les chevaliers vainqueurs dans le combat des Trente !
De leurs casques d'airain une aigle menaçante
 Couronne le vaste cimier.
À chaque pas qu'ils font de leurs cottes de maille
Que le sang a souvent teintes dans la bataille
 Résonne sourdement l'acier.
 Héros qui méprisaient la vie
 Pour la gloire de leur patrie,
 Ils ne lui refusèrent pas,
 Leurs bras et leurs fermes épées
 Que leur valeur avait trempées
 Dans le carnage des combats.

XVI

Ces ombres que tu vois passer parlant ensemble,
Dit le vieillard, le sort aujourd'hui les rassemble
 Ici pour la première fois.
Ce sont Henry, Sully, deux grands noms dont la France
Conservera toujours la douce souvenance
 Due au meilleur de tous ses rois.
 Au souvenir de leur histoire
 Que le peuple dans sa mémoire
 Chérit encor dans les hameaux.
 Le soldat, enfant du village,
 Sentait couler sur son visage
 Des larmes pour ces deux héros.

XVII

Voici Louis-Quatorze, Harcourt, Vauban, Noailles
Turenne, Luxembourg, aux sanglantes batailles,
 S'avancent sur leurs vifs coursiers.

Plus loin est Condé qui, maîtrisait la victoire.
Fribourg, Nordlingue et Lens furent ses jours de gloire :
Senef... mais quels sanglants lauriers !*
C'est là qu'à l'aspect du carnage
Les soldats oubliant leur rage
S'arrêtèrent frappés d'horreur.
Et l'on en vit posant leurs armes,
Essuyer de furtives larmes
En gémissant sur leur valeur.

XVIII

Poursuivant de Condé la route glorieuse
Luxembourg à Nerwind, Fleurus, Steinkerque et Leuse
Comme lui vainqueur triompha.**
Derrière lui, venaient d'autres guerriers encore :
Duquesne qui porta la terreur chez le Maure,
Tourville, Boufflers, Catinat,
Villars, Berwick, Bart et Vendôme
Qui sauva jadis un royaume
Dans les champs de Viciosa.
Et Créqui dont le fier courage
Bravait la mort et le carnage
Et que Kersberg enfin vengea.

XIX

Le grand Saxe les suit ; dernier soldat d'une ère
Que le temps a déjà, de sa faux meurtrière,
Rejetée, oui, bien loin de nous.
Lawfeld et Fontenoy sont ses grandes journées
Que rehaussent encor les immortels trophées
De la victoire de Raucoux.

* La bataille de Senef gagnée par Condé ; on enterra 27 000 morts sur le champ de bataille.

** Le prince d'Orange qui fut depuis roi d'Angleterre, disait un jour en parlant de Luxembourg : Ne battrai-je jamais ce bossu-là ? Comment le sait-il, dit Luxembourg lorsqu'on lui rapporta ce mot, il ne m'a jamais vu par derrière.

Au milieu des nuages sombres
Où paraissent toutes ces ombres
Un bruit d'armes retentissait.
Mais, déjà, de la république
De loin le cortège héroïque
L'air fier et sombre s'avavançait.

XX

Cependant, dans les airs le soldat crut entendre
Une marche guerrière et qui semblait descendre
 En sons mâles vers tous ces preux.
Ainsi du sanctuaire on entend des cantiques
Résonner le chant grave au loin sous les portiques
 Et s'élever devers les cieux.
Ou, tel dans la forêt profonde,
Résonne le vent sourd qui gronde
Dans la cime épaisse des pins,
Tandis que l'écho d'harmonie
Va répéter sa mélodie
Le soir dans les vallons voisins.

XXI

Les voilà ! ce sont eux ; l'Europe est leur histoire ;
Et cent lieux immortels éternisant leur gloire
 Conservent leurs noms à jamais.
Les échos du Kremlin, la voix des pyramides
Sans cesse rediront dans les siècles rapides
 Les exploits des soldats français.
Triomphante, leur aigle altière,
Au front de l'Europe entière,
Flotta de Cadix à Moscou.
Les rois qui disaient à ces braves
Soumettez-vous, soyez esclaves,
Pleins de terreur fuyaient partout.

XXII

Ils passaient ces héros tout couverts de poussière
Les yeux étincelants, la démarche guerrière
 Comme ils l'avaient dans les combats.
Et les chevaux serrés, en colonnes volantes,
Secouant dans les airs leurs narines brûlantes,
 Faisaient gronder l'arc sous leurs pas.
Tous là, comme aux jours de leur gloire,
Ces guerriers fameux de l'histoire
Reparaissaient devant ses yeux.
Et le vieux soldat de l'empire
Ému, troublé jusqu'au délire
Tendait ses bras tremblants vers eux.

XXIII

Napoléon paraît dans la foule immortelle
Dont la gloire vivra, grandissante, éternelle,
 Mais à son aspect le soldat
Saisi d'enthousiasme, hélas ! se croit encore
Aux jours glorieux, où, dans les déserts du Maure
 Sous lui jadis il triompha.
En vain il l'appelle, il s'écrie :
Avec vous loin de la patrie,
Je combattais sur le Jourdain...
Le charme tout à coup s'efface ;
Il n'aperçut plus dans l'espace
Que l'arc blanchi par le matin.

HOMMAGE DU PETIT GAZETTIER
À MESSIEURS LES ABONNÉS DU *CANADIEN*
PREMIER JOUR DE L'ANNÉE 1839
LE PETIT GAZETTIER À SES LECTEURS
ÉPÎTRE

Messenger des pensers que vomit le cratère,
Sans cesse bouillonnant sur l'Etna qu'il éclaire,
Ma main aux quatre vents jette de son sommet
Cette manne à l'esprit des enfants de Japhet.
Et depuis que Strasbourg imprimant la pensée,
Affranchit la raison du règne de l'épée,
De la presse toujours fidèle serviteur,
J'ai pendant trois cents ans colporté son labeur.
Dans ma course aujourd'hui j'éclabousse les trônes ;
Mais je naquis petit, faible et vivais d'aumônes.

Dans ces siècles obscurs, timide j'ai d'abord,
Comme un vilain soumis, respecté le plus fort.
On me voyait furtif commencer ma carrière
Débitant aux châteaux des livres de prière,
Où les moines surpris virent, non sans effroi,
L'art d'embellir un T. dérobé, su de moi.
Le noble châtelain se penchant sur sa fille
Admire dans ses mains des Heures où tout brille,
Caractères, couleurs, grotesques ornements,
Tous objets qui charmaient les yeux au bon vieux temps.
Il sourit au succès de l'art qui vient de naître ;
L'imprudent ne vit pas de loin surgir un maître.
Il se croyait trop grand pour craindre cet engin ;
Sa puissance, déjà, s'écroulait sous ma main.

Mais la Presse bientôt étendit son empire.
Naguère jeune ormeau, craignant même Zéphyr,
Elle cachait son front à l'approche du vent,
Aujourd'hui dans les airs elle brave l'autan.

S'alliant au génie elle éclairait le monde ;
 Sa clarté dissipa l'obscurité profonde ;
 La vérité brilla, le mensonge s'enfuit
 Cachant son front hideux dans l'ombre de la nuit ;
 L'homme moins préjugé devint enfin plus sage.
 Je disais : voilà donc, en effet, mon ouvrage.
 Sur les monts escarpés tombèrent les châteaux,
 Où de petits tyrans écrasaient leurs vassaux ;
 Le peuple devint homme et les princes plus justes
 Furent, en vérité, des monarques augustes.
 Si quelque Balthazar, impie audacieux,
 Osa fouler aux pieds la justice et les Dieux,
 De cette idole d'os bravant l'audace altière
 À sa face mon pied fit jaillir la poussière ;
 Et les peuples riant de sa confusion
 Proclamèrent ainsi pour reine la raison.

Cependant s'élevaient, déjà, de faux prophètes ;
 Leurs traits étaient contrits et leurs voix contrefaites.
 Aux folles passions élevant leurs autels,
 Ils semèrent la haine au milieu des mortels ;
 Et le monde depuis incertain dans sa route
 Sur le juste et le faux balance dans le doute.
 Les partis se formant et régnaient tour à tour,
 Leur haine prononçait des jugements d'un jour.
 Les bûchers de Smithfield, le glaive des Cévennes
 Rendaient et la raison et la justice vaines.
 Une fois la raison crut régner un moment ;
 Mais Marat vint, Marat ! il demande du sang.
 Apôtre d'un parti qui se dit populaire :
 Pour triompher, dit-il, le sang est salutaire.
 D'un principe opposé farouche partisan
 Le *Herald* après lui, s'écrie : encor du sang !
 Haro ! sur le vaincu que le bûcher s'allume.
 Peuple, contemplez donc, voilà le sang qui fume !
 Pour Gracchus, pour César ainsi dans tous les lieux,
 Le sang est le tribut qui se prise le mieux.

Eh ! quand reviendras-tu, prêtre de la justice,
De ces Mathans trompeurs débarrasser le lice ?
Joad où donc es-tu ? vain siècle de clarté,
Dis, dis-moi dans quel lieu trouver la vérité ?...
Mais toujours près de lui le mal a son remède.
Aux esprits éclairés il faudra que tout cède.
Et leur nombre petit s'agrandissant toujours
Ramènera chez l'homme, enfin, de plus beaux jours.
Sans cesse en tous les lieux s'étendra leur puissance ;
Devant elle fuiront l'envie et l'ignorance.
Les prêtres de Baal voyant tomber leurs Dieux,
En se couvrant le front disparaîtront comme eux.
En vain, ils défendront la voix des faux oracles,
Proclameront partout, l'effet de leurs miracles,
Flatteront l'intérêt, le sombre préjugé,
Multiplieront leurs traits contre la vérité.
Semblable à Galilée au pied du Capitole,
Le génie inspiré bravera leur idole.
Et luttant corps à corps avec leurs dogmes vains,
On le verra briser leurs armes dans leurs mains.
Si quelquefois le peuple abusé les protège,
Et même sur lui lève une main sacrilège,
Lui cédant un instant à l'orage irrité
Il reviendra plus fort et son bras redouté,
Renversant à la fin leur temple et leur idole,
Et brisant devant eux le marbre où leur symbole,
En paradoxe obscur, trompait l'âme et le cœur,
Aux yeux de l'univers il sortira vainqueur.
Ainsi l'on voit un aigle en lutte avec l'orage
Avancer, reculer, combattre avec courage.
Il descend, il remonte et l'aquilon lassé
Gronde et cède aux efforts de l'aigle courroucé,
Qui bientôt s'élevant au-dessus de la nue
Voit au loin dessous lui la tempête vaincue,
Et planant dans les airs aux regards du mortel
S'élance triomphant dans les flots du Soleil.

LES OISEAUX BLANCS

Salut, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes
Et de l'aile en passant effleurez les frimas.
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

Les voyez-vous glisser en légions rapides
Dans les plaines de l'air comme un nuage blanc,
Où le brouillard léger que le soleil avide,
À la cime d'un mont, dissipe en se levant.

Entendez-vous leurs cris sur l'orme sans feuillage ?
De leur essaim pressé partent des chants joyeux.
Ils aiment le frimas qui ceint comme un corsage
Les branches de cormier qui balancent sous eux.

Quand un faible rayon de l'astre de lumière
Brille sur le cristal qui recouvre les bois,
Le doux frémissement de leur aile légère
Partout frappe les airs où soupirent leurs voix.

Cessez petits oiseaux dont l'épaisse feuillée
Ne peut plus recueillir l'amour comme au printemps ;
Des plantes pour vos nids la branche est dépouillée
Et le froid aquilon siffle dans leurs troncs blancs.

Mais l'air est obscurci d'épais flocons de neige ;
Leur vol est plus rapide à l'entour de nos toits.
Sur la balle du grain s'agite leur cortège
À la grange où bondit le van du villageois.

Ah ! que j'aime à les voir au sein des giboulées
Mêler leur voix sonore avec le bruit du vent.
Ils couvrent mon jardin, inondent les allées,
Et d'arbre en arbre ils vont toujours en voltigeant.

POÈMES

Quelle main a placé sur la branche qui plie
De perfides réseaux pour arrêter leurs pas ?
Ah ! fuyez — mais hélas ! j'en entends un qui crie,
Le cruel oiseleur va causer son trépas.

Poussant des cris plaintifs ils fuyent dans la plaine ;
Mes yeux les ont suivis derrière les coteaux,
Mais ils avaient déjà le soir perdu leur haine,
Et je les vis encor passer sous mes vitraux.

Ils revinrent souvent butiner à ma porte.
Mais de l'arbre perfide ils n'approchaient jamais.
Ils repartent enfin ; l'aile qui les emporte
Semble par son doux bruit augmenter mes regrets.

Adieu, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes
Et de l'aile en passant effleurez les frimas.
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

LOUISE
UNE LÉGENDE CANADIENNE

With stern-resolved despairing eye
I see each aimed dart ;
For one has cut my dearest tie
And quivers in my heart.

– Burns

I

Vois-tu là-bas au pied des riantes collines,
Près des flots azurés éparses des ruines ? —
Le villageois de loin n'y passe qu'en tremblant ;
C'est là que vient la nuit errer le spectre blanc.
Et l'on dit que souvent sa voix triste et plaintive
Se mêle au vent du soir et gémit sur la rive.
Dans ces pins noirs jadis s'élevait un château,
L'effroi de l'indien et l'appui du hameau.*
Plus d'une fois le choc meurtrier des batailles
Retentit jusqu'au ciel du pied de ses murailles ;
Et l'homme rouge ardent en son premier effort,
Au lieu de la victoire y vint chercher la mort.
Mais depuis bien des ans le fracas de la guerre
Ne troublait plus l'écho de ce lieu solitaire.
Les doux oiseaux des cieux, messagers du printemps,
Cachés sous la feuillée y soupiraient leurs chants.
Aux rayons de Phébé l'acier des sentinelles
Ne brillait plus au loin sur le haut des tourelles,
Tandis que l'indien furtif, silencieux,
Jetait sur eux du bois un regard curieux,
Ou que, levant sa hache au-dessus des campagnes,
Son bras les menaçait du sommet des montagnes.

* On sait que dans les premiers temps de l'établissement du pays, nos ancêtres étaient obligés de cultiver leurs champs les armes à la main ; les Sauvages faisaient souvent des irruptions et l'histoire nous raconte les massacres qu'ils ont commis, surtout dans le district de Montréal. Le fort Chambly fut bâti pour mettre un frein aux courses des Iroquois. [Les notes sont de l'auteur.]

Les flots du Saint-Laurent murmurant sur leurs bords,
Aux chants des villageois mêlaient leurs doux accords.
Tout respirait la paix et le bonheur champêtre, —
Bonheur que chaque jour l'aube faisait renaître.

II

D'Édouard de Chambly
Ce manoir était l'héritage ;
Et l'on voyait au-dessus du village
S'élever dans les airs de loin, son front hardi.
Là, naquirent toujours des guerriers intrépides,
Fidèles à l'honneur comme ils l'étaient aux cieux ;
Et le Canadien qui passait dans ces lieux,
Suspendant l'aviron sur les ondes limpides,
Disait : « Puissent leurs fils être aussi braves qu'eux »
Puis s'éloignait les yeux humides.
Le vieux soldat aux temps qui n'étaient plus
Avait reporté sa mémoire ;
À l'aspect du passé ses sens s'étaient émus
Car il lui parlait de sa gloire.*

III

Dans les arbres touffus autour du vieux château
Dont l'image en tremblant se dessinait sur l'eau,
S'entretenaient un soir Édouard et Louise
Assis sous les rameaux balancés par la brise.
Louise ressemblait sous ses vêtements blancs
À ces anges du ciel purs et resplendissants
Dont les bardes divins nous ont tracé l'image.
Une noble douceur régnait sur son visage.
L'un pour l'autre leurs cœurs semblaient être formés,
Avant de le savoir tous deux s'étaient aimés.

* Les Canadiens qui étaient autrefois presque tous soldats marchaient à la guerre sous les ordres de leurs seigneurs. Ainsi à la bataille de Carillon, les trois brigades canadiennes étaient commandées par le Baron de St. Ours, et MM. De Lanaudière et De Gaspé.

Mais des feux inconnus troublaient déjà leurs âmes.
 Dans leurs sens agités s'allumaient d'autres flammes ;
 Assis au bord des flots à leurs pieds murmurant,
 Murmure qui comme eux soupirait tendrement,
 Édouard appuyait sur les bras de Louise
 Son front dont les cheveux se jouaient dans la brise,
 Tandis que les oiseaux voltigeant dans les airs,
 Répandaient autour d'eux leurs amoureux concerts.
 Là, leurs cœurs se livraient aux douces rêveries ;
 Tous les jours enivrés à leurs coupes fleuries,
 Ils semblaient oublier leur terrestre séjour !
 Quel bonheur égala notre premier amour !
 Mais ce bonheur durait toujours peu pour Louise :
 Un rayon lumineux dans son âme surprise
 Jetait un vif éclat, puis mourrait aussitôt ;
 Le calme ne faisait que passer sur le flot.
 Quel beau soleil descend derrière la montagne —
 Dorera-t-il toujours ainsi notre campagne ?
 Et puis vers l'avenir elle jette un regard,
 Où ses pensers aimaient à flotter au hasard.
 Édouard là, tout semble nous sourire ;
 Et pourtant, peut-être ai-je tort ?
 Mais, malgré moi je crains le sort,
 Et les pressentiments que le passé m'inspire.
 Qui sait quel avenir me destine le ciel ?
 Qui put jamais sonder ce secret éternel ? —
 L'avenir ! Devant nous, il recule sans cesse.
 Dans le fond du passé, que vois-je ? la tristesse.
 Le trépas avec elle a marqué mon berceau :
 Hélas ! mes premiers cris troublèrent un tombeau.
 Non, je n'ai jamais vu ceux qui m'ont donné l'être
 Sous le toit étranger, Édouard, j'ai dû croître.
 Puis elle devint triste. Orpheline en naissant
 Elle n'avait jamais connu l'embrassement, —
 Le tendre embrassement d'une mère chérie ;
 Et sans savoir pourquoi sa paupière attendrie
 Se voilait souvent de pleurs,
 En voyant du matin, le soir, périr les fleurs,

Ou la feuille que loin de sa tige tremblante
 Emportait dans son cours l'onde toujours fuyante.
 Édouard ! Édouard ! pour toi fut le bonheur.
 Et dans ces lieux si chers, un père, dont le cœur
 Te comprit, et pour toi, battait plein d'espérance,
 Veilla sur ton berceau, protégea ton enfance ;
 Une mère sourit tous les jours à tes vœux,
 Et sème sur tes pas des jours toujours heureux.
 Mais moi, pauvre étrangère, en vain, mon âme est triste,
 Qui peut soulager sa douleur ?
 Hélas ! chaque penser qui m'égaie ou m'attriste
 Doit naître et mourir dans mon cœur.
 À ces mots, Édouard s'attendrit et la presse,
 Longtemps, contre son sein : pourquoi tant de tristesse
 Ô toi, pour qui je donnerais mon sang ?
 Eh ! ne suis-je donc plus ton frère, ton amant ?
 Rejette loin de toi ces lugubres pensées.
 De ton sort satisfait les rigueurs sont passées.
 Le mien qui nous sourit veillera sur nos jours.
 N'as-tu pas foi dans lui comme dans nos amours ? —
 Édouard, pourra-t-il changer ma destinée ?
 La mienne me poursuit depuis que je suis née.
 Un songe que j'ai fait, et qui troubla mes sens,
 Semble ajouter encor à mes pressentiments.
 Toi qui fais, Édouard, ma seule espérance,
 Pardonne à mon cœur son effroi ;
 Il n'a rien de caché pour toi ;
 Et ce récit pourra soulager sa souffrance ;
 Mais la fatalité me soumet à sa loi.

IV

« Un soir on entendait dans ce manoir antique
 Des pas sourds, cadencés, une douce musique ;
 Puis un bruit prolongé de rires et de voix
 Qui réveillaient l'écho silencieux des bois.
 Les fenêtres semblaient rayonner de lumière ;
 Les flots du Saint-Laurent dans leur pente légère
 Brillaient comme un miroir qu'embrasent mille feux ;
 Et leur reflet dorait les nuages des cieux.

L'on fêtait en ces lieux une grande victoire,
 Où le brave Édouard s'était couvert de gloire.
 Cent beautés y brillaient, et leurs traits souriants,
 Sous leurs longs cils arqués leurs yeux noirs, languissants
 Étincelaient de grâce, et partout leur sourire
 Répandait dans les cœurs la joie et le délire —
 Dans le fond du salon des mets délicieux
 Sur des vases d'argent plus loin frappent les yeux.
 Sous les lustres partout l'or et le cristal brillent
 Dans les coupes les vins bouillonnent et pétillent.
 L'on vantait tes exploits, on chantait les vainqueurs ;
 Ton vieux père à ton nom, d'orgueil, versait des pleurs.
 Mais un bruit tout à coup frappe la salle immense.
 Ah ciel ! là-bas, là-bas, un spectre qui s'avance !
 Tous les yeux sont tournés au sommet du coteau
 Que la lune effleurait derrière le château.
 L'œil attaché sur lui la foule s'est pressée,
 Muette de frayeur elle reste glacée.
 Je sens encor mon sang remonter vers mon cœur.
 Ses yeux étaient hagards ; une sombre pâleur
 Sous ses cheveux épars régnait sur son visage ;
 Mais sa voix était douce et semblable au feuillage
 Qu'agitent mollement les zéphyr du matin.
 De son linceul vers nous elle leva la main.
 Et sa voix s'élevant suave, mais tremblante,
 Porta jusqu'au festin sa plainte gémissante.
 Et l'écho de la nuit en répétant ses chants
 Fit retentir le ciel de ces tristes accents.

“Échos du soir qui veillez dans la plaine
 Vers Édouard portez ma triste voix ;
 Car de la nuit l'humide et froide haleine
 Glace mon sein qui tremble sous mes doigts.

“Il ne vient pas et sa pauvre Louise
 Dans la nuit sombre attend toujours en vain ;
 Va-t-il laisser au souffle de la brise
 Périr de froid la fleur sur son chemin ?

“Cher Édouard pourquoi briser ma vie ?
Si jeune encor et verser tant de pleurs.
Mais tendre rose, à sa tige affaiblie,
L’aquilon souffle avant l’aube et je meurs.

“Il n’entend plus la voix de l’orpheline
Dont les accents faisaient vibrer son cœur ;
Froide et tremblante au haut de la colline
Elle n’est plus que l’enfant du malheur.

“Il dort là bas, sur la terre étrangère
Parmi les preux qu’a frappé le trépas.
Cessez vos chants et que pleure sa mère
Car Édouard, non, ne reviendra pas.”

On entendait encor ces mots dans la nuit sombre
Que le spectre à nos yeux disparaissait dans l’ombre.
Un silence suivit ce spectacle effrayant,
Présage qu’on n’osait rejeter qu’en tremblant,
Quand le bruit d’un coursier retentit dans la plaine.
Bientôt l’on entendit sur le parquet de chêne
Glisser en murmurant le sabre d’un soldat
Qui revenait des bords de la Monongahla.
Dans le château soudain un bruit confus résonne,
Et ton père pâlit, la force l’abandonne ;
De sa tremblante main la coupe avec fracas
Tombe sur le parquet et se brise en éclats —
Édouard n’était plus ! » —

Puisse n’être ce songe
Qu’un présage trompeur que soufflait le mensonge
À l’esprit du sommeil qui flottait sur mes yeux.
Mais je n’ose sonder dans les secrets des cieux.
Édouard à ces mots a gardé le silence :
Son cœur semble un moment, frappé par la puissance
Que le génie occulté évoque en sa frayeur.
Mais la raison bientôt domine dans son cœur. —
As-tu vu quelquefois flotter sur la campagne,
Louise, des brouillards, d’où là-bas la montagne
Paraissait s’élever comme du sein des flots.
Tes yeux cherchaient, en vain, nos verdoyants coteaux.

À peine le soleil commençait sa carrière,
 Le brouillard se perdait noyé dans sa lumière.
 Tel, devant la raison le rêve de la nuit,
 Qui troublait le sommeil, se dissipe et s'enfuit.
 Pourquoi tremblerions-nous devant un vain fantôme ?
 Comme au sein de la Grèce, on vit jadis un homme,
 Aux pieds d'un dieu qu'il fit tomber saisi d'effroi.
 Ne méconnaissions pas du sort ainsi la loi.
 Et n'a-t-il pas été pour nous toujours propice ;
 Ta sensibilité fait seule ton supplice.
 Ce ciel brillant et pur accuse nos soupçons ;
 Et tu sais qu'en doutant dès lors nous l'offensons.

Regarde l'oiseau qui passe

Doute-t-il de l'avenir ?

En voltigeant dans l'espace

Il ne songe qu'au plaisir.

Et quand l'air est serein et frais dans le bocage
 Ne fait-il pas sans cesse entendre son ramage ?
 Pourtant l'hiver viendra lui ravir son bosquet.
 Et nous, un rêve vain nous trouble et nous distrait.

Ô délices de mon âme

Louise ah oui ! les cieux nous seront bons ;

Ils souriront à notre flamme,

Car ils sont purs nos cœurs comme l'air sur nos fronts.

Ta voix, cher Édouard, comme le frais Zéphyr

A versé dans mon sein le calme et la fraîcheur ;

Et ma crainte s'enfuit devant ton doux sourire

Je suis sûre toujours près de toi du bonheur.

Puis ces nuages passaient ;

Le ciel n'est pas toujours sombre.

Et ses yeux reparaissaient

Purs, son front n'avait plus d'ombre.

Ils répétaient ainsi leurs pensers d'espérance ;

Et les échos du soir couraient à demi-voix

Redire leurs discours aux habitants des bois

Sous le bocage frais où régnait le silence —

Mais un jour un long cri passa sur les coteaux.

Et les armes ont brui partout dans les hameaux.

La guerre au Canada ! debout soldats de France !

Aux champs virginien déjà brille la lance.

Louise, tout à coup, se rappelle en tremblant,
Le songe affreux qui lui fit tant d'alarmes ;
Mais au château, déjà, se préparaient les armes,
Car le sang des Chambly était noble et vaillant.

V

Partout retentissait le clairon des combats ;
Les vassaux de Chambly se pressent sur ses pas.
Et plus d'un vieux guerrier à la démarche altière
Semble encor animer leur audace guerrière.
Leurs cœurs battent d'orgueil à l'aspect de ces preux.
Le coursier de leur chef frappant le sol poudreux,
Ronge au pied du château son frein couvert d'écume,
Impatient son œil ensanglanté s'allume.

Déjà le blanc panache ombrage, en balançant,
Sur le front d'Édouard, son regard menaçant.
À l'épaule en sautoir pendait sa carabine ;
Un stylet d'or brillait au bas de sa poitrine. —
Édouard ! Édouard ! sa mère en sa douleur
Au milieu des sanglots le presse sur son cœur.
Mais Louise était là, debout, pâle, immobile —
Il la serre en ses bras ; en sa douleur tranquille
Elle ne peut parler, elle ne sent plus rien,
Son cœur serré respire à peine sous sa main.
Son amant était loin qu'elle croyait encore
Entendre résonner sa voix douce et sonore.
Cependant Édouard tournait derrière lui
Ses yeux vers le château qui baisse et qui s'enfuit.
Une dernière fois son regard s'y promène ;
Puis son coursier fougueux s'élance dans la plaine.

VI

Non loin du fort Duquesne étaient des défilés
Bordés d'antiques pins et de pics mutilés.
Dans le fond du vallon l'herbe épaisse et pressée
Flottait au gré du vent comme l'onde agitée.

C'est là que de Beaujeu chef habile et prudent
 Quoique trois fois moins fort que l'ennemi, l'attend.
 L'acier muet brillait au travers des feuillages.
 Soudain, un bruit lointain troubla ces lieux sauvages.
 Les voilà c'est Braddock, et douze cent soldats,
 Ses plus braves guerriers accourent sur ses pas.
 Parmi les Canadiens règne un profond silence.
 Beaujeu n'a pas besoin d'exciter leur vaillance ;
 Ils savent sans chef même et combattre et mourir.
 On lisait sur leurs fronts l'espoir de conquérir.
 Bientôt, des ennemis résonnent les trompettes ;
 Les rayons du soleil frappaient leurs baïonnettes.
 Ils marchent pleins d'orgueil, et de leurs étendards
 L'ombre, en le prolongeant, couvrait leurs fiers regards
 Ils marchent — mais, soudain, ainsi que dans l'orage
 L'éclair étincelant traverse le nuage,
 Brille un feu qui, partout, sur eux vomit la mort.
 Sur les cris des mourants s'élève un cri plus fort.
 Vive le roi ! trois fois de montagne en montagne
 Ce cri canadien roula dans la campagne.
 Tel on vient de l'entendre aux rives des détroits
 Terrible aux ennemis encor comme autrefois.*
 Comme le flot brisé sur la roche plaintive
 Retombe avec fracas, en blanchissant la rive,
 Les ennemis rompus et saisis de frayeur
 Reculent un moment sous ce feu destructeur,
 Mais la voix de leurs chefs à la fin les rallie ;
 Le combat recommence avec plus de furie.
 Les cris des combattants s'élèvent jusqu'aux cieux.
 Les boulets rugissants s'élancent furieux.
 Le ciel était couvert de torrents de fumée
 Sillonnés avec bruit par la poudre enflammée.
 Tout à coup de Beaujeu, par le fer est atteint.
 Une balle invisible a tranché son destin.

* Les Canadiens français du Haut-Canada se sont distingués récemment sous les ordres du Colonel Prince.

Il chancelle et puis tombe avec bruit sur l'arène.
 Mais le trépas planait en tous lieux sur la plaine.
 Le brave Washington combattant en soldat,
 Avec les virginiens balance le combat.
 Les fils du Saint-Laurent répandent le carnage ;
 L'intrépide Dumas anime leur courage.
 La carabine au poing, dans sa bouillante ardeur
 De Chambly comme lui combat avec valeur.
 À la tête des siens il plonge en la mêlée ;
 Et la hache de guerre aussitôt est levée.
 Leurs tranchants meurtriers en cercle fendant l'air,
 S'élevaient, retombaient aussi prompts que l'éclair.
 La mort suivait leurs coups — quand rendant son épée
 D'une main défaillante et qu'un fer a frappée,
 Devant Chambly s'arrête un guerrier d'Albion,
 Pâle et le sang partout ruisselant sur son front.
 Un air noble, mais doux animait sa figure ;
 Jeune, ses traits sont beaux ; sa blonde chevelure
 En boucles retombait sur son habit doré
 Que la poudre a noirci, la hache déchiré.
 Guerrier, dit-il, reçois ces inutiles armes
 Que mon bras mutilé ne peut plus soutenir ;
 À ses décrets le ciel me force d'obéir.
 Et l'on vit dans ses yeux paraître quelques larmes.
 Avec peine son cœur s'était soumis au sort,
 Quoique pour son pays il eût bravé la mort.
 Brave guerrier, lui dit De Chambly, ton courage
 Oui, méritait un destin plus heureux ;
 Mais la fortune aux combats est volage.
 Nous saurons respecter un soldat valeureux,
 Il dit ; quand près de là passe un indien farouche ;
 Ces mots, ces mots affreux s'exhalent de sa bouche.
 Guerriers ! point de quartier, partout mort aux anglais !
 De sa hache le sang coulait à flots épais.
 Au-dessus de son front, longtemps il la balance ;
 Et sur le prisonnier avec un cri la lance :
 Pour détourner le coup Chambly lève son bras ;
 Dans l'air vint se choquer l'acier des tomahawks ;

Mais celui de l'indien rebondit vers la terre ;
 Dans le flanc de Chambly la hache meurtrière
 S'enfonce en mugissant ; le guerrier en tombant
 Exhale avec son âme un sourd gémissement.

Cependant le combat s'éloigne dans la plaine ;
 Les morts et les mourants jonchent partout l'arène,
 La victoire, déjà, couronnait les vainqueurs ;
 Braddock s'oppose, en vain, à leurs flots destructeurs,
 Chaque effort qu'il veut faire accroît encore l'abîme.
 Mais l'aspect de la mort et l'aigrit et l'anime.
 Le fer l'atteint enfin. Ses soldats effrayés
 Dans leur confusion sont partout foudroyés.
 Ils fuyent — leur terreur dans la fuite s'augmente,
 Ils vont semer au loin la mort et l'épouvante.
 Braddock lui-même, aussi, est obligé de fuir ;
 Mais honteux il arrête, il veut aussi mourir ;
 Son cœur altier ne peut survivre à sa défaite.
 Mais en mourant il voit sa déroute complète.
 Et dans ce jour sanglant les fils du Canada
 Plantèrent leurs drapeaux sur la Monongahla*
 Mais bientôt, de la nuit s'abaissèrent les ombres,
 Et le char de Phébé perça leurs voiles sombres ;
 Au loin elle jeta ses rayons argentés
 Sur la face des morts, les fers ensanglantés.
 Un jeune virginien à genoux sur la terre
 Pleurait en l'appelant sur le corps de son père.
 Les vainqueurs confondus erraient parmi les morts.
 Et d'Édouard Chambly plus loin gardant le corps,
 Penchés sur leurs mousquets veillaient deux sentinelles,
 Des restes du héros dépositaires fidèles.
 Et les Canadiens vers lui baissant les yeux
 Se racontaient tout bas ses exploits glorieux.

* Ou Monongahéla, rivière qui coulait à quelque distance du fort Duquesne, et qui a donné son nom à ce combat. Les auteurs anglais disent que « la défaite de Braddock fut entière et le carnage affreux. La moitié des soldats et soixante-quatre officiers sur quatre-vingt-cinq furent tués ou blessés. L'artillerie, les munitions de guerre, et même le portefeuille qui renfermait les instructions du Général tombèrent entre les mains des ennemis qui étaient, dit-on, au nombre d'environ trois cents. »

VII

Le manoir était triste, et le vent de l'automne
Frappait dans les vitraux plaintif et monotone.
La lampe vacillant au milieu du salon,
Jetait sur les lambris un blanchâtre rayon.
Louise veillait seule, et la tête penchée
Ses regards s'arrêtaient sur la voûte étoilée
Que souvent lui cachait un nuage fuyant ;
Puis ensuite le ciel devenait plus brillant.
Le vent qui gémissait au milieu du silence
Dans son âme réveille, entretient la souffrance.
Et de tristes pensers passaient dans son esprit,
Fantômes fugitifs dont son cœur se nourrit.
Pourquoi donc suis-je triste ? ah ! la vie est amère.
Édouard ! non, nul bruit au chemin solitaire.
Qui sait s'il reviendra, s'il reverra jamais
Le toit qui l'a vu naître et nos bocages frais ? —
Sa nef fendre les flots ? Les dangers, la misère
Ont, partout, assiégé sa nouvelle carrière.
Peut-être, hélas ! la mort sans cesse sur ses pas
A moissonné ses jours au milieu des combats,
Et ses os dispersés sur la terre lointaine,
Privés de sépulture y blanchissent la plaine.
Et ses yeux attendris se remplissaient de pleurs ;
Sa bouche murmurait des accents de douleurs.
Pourquoi craindre les jours que le temps me destine ?
Édouard pourrait-il, — non, son âme divine
Ne voudrait pas tromper, — j'accuse à tort son cœur,
Et le passé pour nous si rempli de bonheur.
Ah ! qu'il est, déjà, loin le temps où l'espérance
Nous tenant enchaînés sous sa douce puissance,
Aux pieds de sa Louise Édouard chaque jour
Venait me raconter ses vœux et son amour.
Ainsi l'inquiétude en son âme oppressée,
Augmentait son ennui, déchirait sa pensée.
Un bruit sourd résonna, soudain, sur le coteau
Un guerrier inconnu parut dans le château.

POÈMES

Le cœur bat à Louise ; elle craint, elle espère :
Édouard l'avait-il envoyé vers sa mère ?
Mais pourquoi se tait-elle ? elle semble pâlir.
Un mot qu'elle étouffa venait de la trahir.
Après avoir gardé quelque temps le silence,
Louise, lui dit-elle, on a tous sa souffrance,
Mais à la supporter on montre son grand cœur ;
Et le courage est fait pour braver le malheur.
C'était mon seul enfant ! Mais qu'as-tu donc Louise
Ô ciel je n'en puis plus ! ah ! ma tête se brise.
Édouard ! Édouard ! s'écrie avec douleur
Louise qui soudain tombe de sa hauteur.
Le château retentit. La mort sur son visage
Semblait avoir, déjà, répandu son ombrage.
À ce spectacle ému le guerrier valeureux
Sentaient couler les pleurs qui tombait de ses yeux.
Hélas ! c'en était trop pour le cœur de la mère,
Ses glas tintaient, le soir, au village en prière.

VIII

Édouard reposait auprès du vieux château.
On avait sous des pins déposé son tombeau.
Longtemps encore après Louise, comme une ombre,
Se glissait tous les soirs sous leur feuillage sombre,
Et priait à genoux à côté d'une croix ;
Les échos gémissants répondaient à sa voix.
Dans le château désert les oiseaux des ténèbres
Perchés sur les lambris poussaient des cris funèbres,
Tandis que la tempête au milieu de leurs cris,
Par terre avec fracas, jetait quelque débris.
Et l'on dit que depuis on voit de ces collines,
Un spectre blanc la nuit errer dans les ruines.

L'HIVER

Voilà l'été qui fuit et la feuille qui tombe
Pâle et morte sur les gazons.
Le vent du nord mugit, l'anémone succombe,
L'écho se tait dans les vallons.
Déjà les bois ont perdu leur feuillage ;
Vers la chaumière accourent les troupeaux.
Car ils ont vu l'hiver sur les nuages,
Et le grésil bondir sur les coteaux.

Adieu ! charmants oiseaux, habitants des bocages,
Allez vers de plus beaux climats ;
Puissé-je comme vous fuir le temps des orages
Et de l'été suivre les pas.
Mais ils sont loin — leur suave murmure
A déserté les hameaux sur nos bords :
Seul l'autan mêle au deuil de la nature
Dans nos vallons de sauvages accords.

Là-bas à l'horizon, comme un fantôme immense
L'hiver semble couvrir les cieux ;
Le vent devant son front roule avec violence
Les flots épars de ses cheveux ;
De longs glaçons pendent à ses paupières ;
Dans les airs bat sa robe de frimas ;
Le jour pâlit sous ses regards sévères,
Et la tempête enveloppe ses pas.

Ménestrel sans échos je rejetais la lyre,
Je n'avais que de tristes jours.
De ces bords malheureux que la haine déchire
Le plaisir a fui pour toujours ;
Mais les frimas suspendant les discordes
Ont à ma lyre arraché quelques sons ;
Je viens d'entendre, au travers de ses cordes
En murmurant, passer les aquilons.

Sonne lyre fidèle à mon âme isolée,
 Chante le deuil de nos climats ;
 Vois de l'orme orgueilleux la tête mutilée
 Qui se penche sous les verglas ;
 Dans l'air glacé d'un vol lent et sinistre
 Le hibou blanc erre de toits en toits,
 Et de l'hiver officieux ministre
 Il remplit l'air de sa funèbre voix.

Les flots ont disparu, partout la terre blanche
 Entoure les sombres forêts ;
 Du sapin vers le sol, bas s'incline la branche
 Que chargent les frimas épais.
 Là, la fumée en rapides nuages
 S'élève et fuit au-dessus des hameaux.
 Des villageois je vois les attelages
 À petits pas défiler les coteaux.

Et la neige gémit au milieu de la plaine
 Sur le chemin du voyageur ;
 Du rapide coursier bruyante sort l'haleine
 Comme des flots blancs de vapeur ;
 Et le traîneau sur la route fuyante
 Glisse où tantôt balançaient les moissons :
 Naguère encor plus d'une fleur brillante
 Levait la tête à l'ombre des sillons.

Dans le fourneau de fonte au sein de la chaumière
 Bourdonne l'érable des monts ;
 Les airs sont obscurcis par la neige légère
 Qui glisse et monte en tourbillons ;
 Et le toit crie, et puis dans la fenêtre
 Le grésil vient sans cesse pétiller ;
 Mais le vent tombe, et sur le toit champêtre
 On voit bientôt l'astre des nuits briller.

POÈMES

Mais n'apparaît-il pas au sein de la tempête
 Quelquefois un pâle rayon ?
Des nuages brisés, il effleure le faite
 Des chênes au sommet d'un mont.
Dans nos hivers il est des cieux limpides,
Des jours sereins où le soleil couchant
Semble embraser de ses rayons rapides
De nos guérets l'émail étincelant.

En quels climats voit-on la reine du silence
 Briller avec tant de splendeur ?
Que j'aime, ô Canada, la nuit la plaine immense
 Resplendissante de blancheur.
Au loin Phébé semble embraser les ondes,
Comme un géant l'arbre errer dans les champs ;
Et pas un bruit sort des forêts profondes ;
Le calme est vaste et les cieux rayonnants.

Et peut-être, pourtant, dans cette nuit si belle
 Un voyageur las et glacé,
Écarté sur la route, et s'arrête et chancelle :
 À ses yeux tout semble effacé.
Et le sommeil trahissant sa faiblesse
Vient s'emparer lentement de ses sens ;
Son cœur vaincu s'abandonne à l'ivresse
Qui pour jamais met un terme à ses ans.

Mais, enfin, le printemps s'avance vers l'aurore
 Qu'il embellit de tous ses feux.
L'hiver luttant, en vain, veut retarder encore,
 Il sent fuir son char nuageux.
Ses yeux aigris respirent la tempête ;
Son bras levé montre encor l'orient ;
Mais les éclairs ont brillé sur sa tête,
Devant la foudre il cède en frémissant.



Antoine PLAMONDON, *Zacharie Vincent*, 1838,
National Gallery of Canada.

LE DERNIER HURON

Triomphe, Destinée ! enfin, ton heure arrive,
Ô peuple, tu ne seras plus ;
Il n'erra plus, bientôt, de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain, le soir du haut de la montagne
J'appelle un nom, tout est silencieux.
Ô guerriers, levez-vous ! couvrez cette campagne,
Ombres de mes aïeux !

Et la voix du Huron se perdait dans l'espace —
Hélas ! n'a-t-elle pas d'échos ?
Mais soudain, il entend comme une ombre qui passe
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrace en sa poitrine ;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Mais vaine illusion ! au pied de la colline
C'est l'acier du faucheur.

De la fatalité, vois l'instrument funeste,
Le laboureur est triomphant.
Il convoite déjà du chêne qui me reste,
L'ombrage rafraîchissant.
Homme servile, il rampe sur la terre ;
Sa lâche main profane nos tombeaux ;
Il trouble, impur torrent, pour un gain la poussière
Du sage et du héros.

Il triomphe, et semblable à son troupeau timide
Il redoutait l'œil du Huron.
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi soudain s'emparait de son âme ;
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et la hache et la flamme
N'ont-ils passé sur eux !

Et les yeux de Toska fixaient l'onde tranquille
 Qui coulait à l'ombre des pins ;
Il passait chaque flot, le guerrier immobile
 Y lisait-il ses destins ?
 Là, sur la terre à bas gisent ses armes,
 Charme rompu qui n'a plus de pouvoir ;
Il détourne les yeux d'où s'échappent des larmes
 Car il n'a plus d'espoir.

Et dans ses mains son front en se cachant s'incline ;
 En lui-même, il reste plongé.
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine,
 En naissant il fut jugé.
 Comme le chêne isolé dans la plaine
 D'une forêt noble et touchant débris,
Il est resté debout sur l'antique domaine
 Par ses pères conquis.

Il est là seul au bord de la haute montagne
 Qui domine le Saint-Laurent,
Son œil parcourt au loin la profonde campagne
 D'où s'élève le toit blanc.
 Plus de forêts, plus d'ombres solitaires.
 Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux,
Au lieu de fiers guerriers des tributs mercenaires
 Profanent ces coteaux.

Oh ! que sont devenus ce peuple et sa puissance,
 Et ces guerriers si redoutés,
Quand leurs cris de combat, et le choc de la lance
 Des bois étaient répétés ?
 Sur un sommet levant leurs têtes blanches
 Ils suspendaient leurs armes à des pins ;
Et leurs regards de feu qui brillaient sous les branches
 Redevenaient sereins.

Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes,
Rien ne pouvait gêner leurs pas.
Leurs jours étaient remplis et de joie et de fêtes,
De chasses et de combats.
S'ils préféraient le bord sableux des ondes,
Ils y portaient leurs tentes de bouleaux ;
Ou bien aimaient-ils mieux des retraites profondes,
Au bois combien d'ormeaux.

Dans leurs canots légers sur les ondes limpides
Quel plaisir de voguer pour eux :
Comme des cygnes blancs dans leurs courses rapides
Les esquifs semblaient joyeux.
Ils vont glissant sur le flot qui murmure
En bouillonnant sous l'agile aviron.
Ah ! fleuve Saint-Laurent, que ton onde était pure
Quand régnait le Huron !

Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
Le renne qui pleure en mourant ;
Et tantôt sous les coups de leurs haches sanglantes
L'ours tombait, en mugissant.
Et les chasseurs célébraient leur victoire
Par des refrains qu'inspira la valeur.
Ah pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire
De ces jours de bonheur !

Hélas ! puis-je comme eux en l'air brandir la lance
Et chanter aussi mes exploits ?
Ai-je bravé comme eux au jour de la vaillance
La hache des Iroquois ?
Non, je n'ai point, sentinelle furtive,
Jusqu'en leur camp surpris des ennemis,
Et je n'ai pas vengé la dépouille plaintive
De parents et d'amis.

Tous ces preux descendus dans la tombe éternelle
Dorment partout sous ces guérets ;
De leurs bords trop chéris la grandeur solennelle
Tombait avec les forêts.
Leur nom, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire
Sont avec eux enfouis pour toujours,
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire
Aux peuples de nos jours !

Mais personne ne vient sur cette grande tombe
Payer son tribut de regret.
Un peuple de guerriers sous le destin succombe ;
Pourquoi ? qu'avait-il donc fait ?
Chacun l'oublie ; on dirait que coupable
Il mérite de rentrer au néant.
Ah non ! c'est qu'il avait un sol inépuisable,
Un ciel fertilisant.

Orgueilleux aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,
Ces peuples font rouler leurs chars
Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,
Le Conseil de nos vieillards.
Parmi le bruit leur somptueux cortège
Avec éclat va profaner ces lieux !
Chaque jour on entend le rire sacrilège
Y monter jusqu'aux cieux.

Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Où l'on brisera leurs tombeaux.
Un autre peuple armé, fils de la providence,
Ravagera leurs coteaux.
Sur les débris de leurs cités pompeuses
Le pâtre assis alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas.

POÈMES

Qui sait, peut-être alors renaîtront sur ces rives
L'Indien et ses sombres forêts.
Mes aïeux laisseront leurs ombres fugitives
Qui n'ont ni culte ni paix,
Et se levant comme après un long rêve
Ils reverront partout les mêmes lieux,
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève,
En haut les mêmes cieux.

Ainsi s'abandonnait à ses tristes pensées
Près des flots le jeune Toska.
Et son âme évoquait des tombes effacées
Tous les mânes qui sont là.
La nuit tombait qu'on le voyait encore
Comme un fantôme à la cime du mont,
Et souvent le passant aperçoit à l'aurore
Encor là le Huron.

LES EXILÉS

I

Ils étaient assis là près de la mer limpide,
De l'œil suivant le flot qui va vers leur pays.
Il passait lentement ; mais encor trop rapide,
Bientôt il disparut à leurs yeux attendris.
Oh ! s'ils pouvaient ainsi s'éloigner de la rive
De l'exil et des douleurs.
Mais le flot s'enfuit seul. De la troupe captive
Il n'emporte que les pleurs.

Ô vague fortunée ! ô toi qui de l'orage
Peux lasser la constance et vaincre le courroux,
Ah ! si du Canada tu vas voir le rivage,
Laisse, laisse en passant un souvenir de nous.
Tu diras que les yeux tournés vers la patrie,
Tous les jours nous implorons
Le ciel pour nos enfants et l'épouse chérie
Que jamais nous reverrons.

Ainsi les exilés adressaient au passage
Le flot calme et tranquille emporté vers le nord.
De l'horizon lointain au-dessus d'un nuage
L'astre du jour sur lui jetait ses rayons d'or.
Aux pauvres prisonniers le ciel daignait sourire
Pour adoucir leurs regrets ;
Comme en un jour brûlant le souffle de Zéphyr
Court rafraîchir les bosquets.

Cependant tout s'est tu. Le vieux barde se lève
Déjà, vibre la lyre où palpite sa main.
On dirait le doux bruit de l'onde sur la grève
Quand l'haleine du soir ride à peine son sein.
Un chant commence ; chant d'exil et de souffrance,
Comme en répétait autrefois
Dans les tours de Sidon le croisé de Provence
Venu pour venger la croix.

II

- « Heureux le barde, heureux celui qui, sur la rive
Où le destin avait mis son berceau ;
Peut au soir de ses jours où tranquille il arrive,
Dire : aussi là je trouve mon tombeau.
- « Heureux celui qui voit à son heure suprême
Autour de lui ses amis du hameau.
Leur présence adoucit pour lui le trépas même
En lui voilant l'abîme du tombeau.
- « Heureux il va dormir au milieu de ses pères
Près de l'église à l'ombre d'un coteau.
Ses enfants à genoux diront quelques prières
Avec respect le soir sur son tombeau.
- « Heureux — mais nous, hélas ! sans foyer, sans patrie,
Qui donc viendra pour nous fermer les yeux ?
Jouets de la tempête, exilés qu'on oublie,
Peut-être, on nous reniera pour aïeux.
- « Mais j'insulte nos fils. Ah ! le nom de leurs pères
Sera sacré pour eux jusqu'au tombeau.
Car ils ont risqué tout pour que des jours prospères
Fussent le sort de leurs fils au berceau.
- « Ils ont osé, naguère, et sans chefs et sans armes
Jeter le gant au géant des combats.
Le colosse ébranlé, le cœur saisi d'alarmes
À Saint-Denis un jour lâcha le pas.
- « Mais le nombre bientôt écrasa la vaillance ;
Avec Chénier tombèrent nos héros.
Heureux, aux bords chéris, témoins de leur naissance,
Ils vont en paix dormir dans leurs tombeaux.

« Pour nous pauvres bannis, c'est l'exil, le servage.
Tel le lion des déserts africains,
Par le maure vaincu, traîne son esclavage,
Chargé de fers, dans les pays lointains.

« Arrachés pour jamais du sol qui nous vit naître,
Comme ces bois dont l'ombrage nuisait,
On nous jette en des lieux où l'on croyait peut-être
Qu'en peu de temps tous l'on disparaîtrait.

« Hélas ! oui, l'air natal manque à notre poitrine.
Ici, la sève est lente pour nos corps.
Où sont nos monts, nos pins, nos caps dont l'aubépine,
Comme une frange, aime à couvrir les bords ?

« Où sont les verts penchants de nos riches vallées,
Où l'œil se plaît à suivre les cordons
Que forment sur les bords des ondes argentées
Les toits nombreux de nos blanches maisons ?

« Où sont donc nos hivers et leurs grandes tempêtes,
Géants du nord que je regrette ici ;
Et ces frimas épais et ces joyeuses fêtes
Où la liesse éloigne le souci ?

« Ici, même saison, même ciel monotone ;
Le temps à peine y change quelquefois.
Au milieu d'un air chaud un vent poussiéreux bourdonne,
Ah ! rendez-nous nos neiges et nos froids.

« Avec leur grand silence où sont ces nuits si belles
Quand Phébé brille au loin sur les frimas ;
Et que les astres font, brillantes étincelles
Un long cortège en marchant sur ses pas ?

« Ô ma chère patrie ! ô qu'es-tu devenue ?
Nous ne verrons donc plus ton beau ciel bleu,
Et ton fleuve si pur où se mirent la nue
Et le soleil de son trône de feu ?

POÈMES

« Jamais ! l'homme puissant l'a dit dans sa colère,
Ô précurseurs vers lui trop tôt venus ;
Vous boirez des bannis longtemps la coupe amère
Et périrez sous des cieux inconnus.

« Non jamais ! » — À ces mots on voit trembler sa lyre.
Sous les doigts du vieux barde un son plaintif expire,
Le chantre pleurait.
Quoi ! sous ses cheveux blancs a-t-il des pleurs encore
Lui qui passa peut-être une si rude aurore,
Pour tant souffrir le génie est donc fait ?

III

Mais la nuit sur les flots jetait ses voiles sombres.
Les bannis sont entrés, comme de pâles ombres,
Dans leurs noirs cachots.
Nuls cris joyeux d'enfants, nuls sourires de femmes,
Comme autrefois chez eux n'ont rafraîchi leurs âmes ;
C'est le silence des tombeaux.

POÈMES

LE PAPILLON

I

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige
Dans mon manoir,
De tige en tige
Jusques au soir ;
 Dans la rose
 Doux séjour !
Je repose,
Jusqu'au jour

II

Et quand le jour commence,
S'offre pour me baigner
La perle qui balance
Aux branches d'églantier.

III

Et puis sur la colline
Où brillent cent couleurs,
Je joue et je butine
Dans le parfum des fleurs.

IV

Sur le sein de Zéphyr,
Je me berce en riant,
Et quand son souffle expire
Sur le coteau brûlant,

POÈMES

V

Sous ombrage
De moissons,
Ou feuillage
De buissons,
Fraîcheur, silence,
Je trouve alors ;
Sans que j'y pense
Là, je m'endors.
Douce vie
Suis ton cours,
Et, fleurie,
Sois toujours

VI

Si l'hirondelle
Tente souvent
Route nouvelle
Au firmament

VII

Toujours l'orage,
Grondant tout bas,
Et le naufrage
Suivent ses pas.

VIII

Moi, moins superbe
Et glorieux,
Sur un brin d'herbe
Je suis heureux.

POÈMES

IX

Et la tempête
Suivant son cours,
Loin de ma tête
Passe toujours.

X

On vit chez l'homme
Audacieux
Le front de Rome
Toucher les cieux.

XI

Mais sur la terre
Passe Attila,
Dans la poussière
Rome croula

XII

D'où je folâtre
Au sein des champs,
Sur leur théâtre
Je vois les grands.

XIII

Tandis qu'en proie
Aux noirs pensers,
Leur tête ploie
Sous les dangers.

POÈMES

XIV

Sans souci, sans alarmes
Je coule en paix des jours
Embellis par les charmes
De célestes amours

XV

Libre comme l'haleine
Des inconstants zéphyr,
Partout, je me promène
Au gré de mes désirs.

XVI

Bien fou qui s'inquiète.
Eh ! déjà j'aperçois
Ma poussière indiscreète
Avec celle des rois.

XVII

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige
Dans mon manoir,
De tige en tige
Jusques au soir ;
 Dans la rose
 Doux séjour !
Je repose
Jusqu'au jour.

LE VIEUX CHÊNE

I

Naguère, sur les bords de l'onde murmurante,
Un vieux chêne élevait la tête dans les cieux ;
Et de ses rameaux verts, l'ombre rafraîchissante
Protégeait l'humble fleur qui naissait en ces lieux.
Les zéphyr s soupiraient le soir dans son feuillage
Argenté par la lune, et dont plus loin l'image
Ondoyait sur les flots roulant avec lenteur ;
Les oiseaux y dormaient la tête sous leur aile,
Comme la nuit, sur l'eau, repose la nacelle
Immobile du pêcheur.

II

Des siècles, à ses pieds reposait la poussière.
Que d'orages affreux passèrent sur son front
Dans le cours varié de sa longue carrière !
Que de peuples tombés sans laisser même un nom !
Impassible témoin de leur vaste naufrage,
Que j'aimais à prêter l'oreille à ton langage
Si plein de souvenirs des âges révolus.
Lui seul pouvait encore évoquer sous son ombre
L'image du passé, les fantômes sans nombre
Des peuples qui n'étaient plus.

III

Quand le vent gémissait dans ses branches massives,
Et qu'assis je tâchais de comprendre le sens
Vague mystérieux de ses notes plaintives,
D'autrefois, je croyais qu'il répétait les chants.
Et il me semblait voir sortir de la poussière
Vingt peuples inconnus, se poussant sur la terre

Comme des flots pressés qu'agite l'aquilon ;
Et chacun sur le sol qu'avaient conquis ses pères
Succomber à son tour sous les fers sanguinaires
De quelqu'autre nation.

IV

Les voilà, les voilà, comme des pâles ombres,
Ces peuples, l'œil furtif, errant dans les forêts ;
Aux volantes lueurs des feux sous les pins sombres,
Scintille à leurs côtés l'acier de leurs stylets.
Ils ont le pas léger, et le regard rapide.
Ils vivent du produit de leur flèche homicide ;
La mort seule fournit à leur sanglant festin.
Partout, d'un pôle à l'autre, un vaste cri de guerre
Demande tous les jours du sang à cette terre
Qui leur a fermé son sein.

V

Silence ! entendez-vous monter leurs cris sauvages
Qui d'échos en échos se perdent dans les airs ?
À l'entour des vaincus, dansant sous les feuillages,
Ils font tous en cadence entrechoquer leurs fers.
Les bûchers sont chargés de victimes humaines,
Dont le gémissement se mêle au bruit des chaînes ;
Le sang ruisselle et teint le sol épouvanté.
Jour d'affreuse joie et de cruels supplices,
Les feux vont inonder tes sanglants sacrifices
De leur terrible clarté.

VI

C'est donc là l'indien, à l'œil noir et farouche,
Couvrant de ses guerriers les bords du Saint-Laurent
De la cime des monts, où pend sa frêle couche,
Il montre, plein d'orgueil, son empire puissant.
Le glaive, c'est sa loi, la seule qu'il connaisse.
Jamais devant mortel sa tête ne s'abaisse.

Libre de tout frein, et, fier de sa liberté,
Il dédaigne d'ouvrir le sol que son pied foule ;
Il va chercher sa proie, où l'astre des jours roule,
Dans les flots de sa clarté.

VII

Jadis, un voyageur au pied d'une colonne,
Assis, les yeux fixés sur des débris épars ;
En son rêve crut voir s'animer Babylone
Et debout se dresser ses immenses remparts.
Ainsi, je croyais voir, chêne, à ta voix superbe,
Des barbares armés sortir de dessous l'herbe
Et nos bords se couvrir de profondes forêts ;
Mais un cri retentit, au loin, dans les vallées ;
L'illusion tomba. Les moissons ondulées
Seules couvraient les guérets.

VIII

Il ne restait que toi, dernier débris des âges
Qui surnageais encor sur l'océan des temps.
Arbre majestueux, magnifiques feuillages
Que les pères léguaient au respect des enfants.
Il était encor là. De loin sa tête altière,
Balançant lentement à la brise légère,
Frappait, à l'horizon, les yeux des voyageurs.
Et le soleil caché derrière les montagnes,
En colorait le faîte, au-dessus des campagnes,
De ses dernières lueurs.

IX

Souvent, venaient le soir, au frais du crépuscule,
Des amants à ses pieds s'asseoir sur le gazon ;
Et leurs voix se mêlaient au doux bruit que module
La vague en expirant sous les pieds du buisson.

Ils voyaient dans les cieux, couverts de sombres voiles,
 À travers les rameaux s'allumer les étoiles,
 Qui se réfléchissaient dans le cristal des eaux ;
 Tandis que le hameau réuni sur la rive
 Abandonnait sa joie à l'aide fugitive
 Et folâtre des échos.

X

Le vieillard, pensif lui, reportait sa mémoire
 Sur d'autres jours, depuis bien longtemps écoulés.
 À leurs fils attentifs il racontait l'histoire
 De ses anciens amis par le temps emportés.
 Là, disait-il, aussi, j'étais bien jeune encore,
 J'ai vu nos fiers aïeux, un jour avant l'aurore
 Partir subitement à l'appel du tambour ;
 Ô champs de Sainte-Foy ! victoire signalée !
 Ah ! pour combien d'entre eux cette grande journée
 N'eut point, hélas, de retour !

XI

Ô chêne, que ton nom résonne sur ma lyre,
 Toi dont l'ombre, autrefois, rafraîchit mes aïeux.
 J'ai souvent entendu le souffle de Zéphyr
 Soupirer tendrement dans tes rameaux nouveaux.
 Alors, l'oiseau du ciel, dans sa course sublime,
 Montait, redescendait et, caché dans ta cime
 Il enivrait les airs de chants mélodieux.
 Et dans un coin obscur de ton épais feuillage
 Il déposait son nid à l'abri de l'orage
 Entre la terre et les cieux.

XII

Mais depuis a passé le vent de la tempête.
 La foudre a dispersé tes débris glorieux.
 Le hameau cherche, en vain, ta vénérable tête
 Se dessinant au loin sur la voûte des cieux.

POÈMES

Ils n'aperçoivent plus rien dans l'espace vide
Au jour de la colère, une flamme rapide
Du vieux roi des forêts avait tout effacé.
Hélas ! il avait vu naître et mourir nos pères ;
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires,
C'était l'ombre du passé.

XIII

Aujourd'hui, sur les bords de l'onde murmurante,
Nul chêne porte au ciel son front comme une tour.
Et du feuillage épais l'ombre rafraîchissante
Ne défend plus la fleur des feux brûlants du jour.
Les doux zéphyr ont fui la rive désolée,
Par la sombre tristesse et l'ennui seule foulée.
Un vent sourd et plaintif s'élevant des roseaux,
Sans cesse en gémissant, bat l'aune et la bruyère
Qui parsèment la grève aride et solitaire
Où viennent mourir les flots.

LE PREMIER RÊVE DE L'HOMME
LA FEMME

I

Vous demandez des accents à ma lyre,
Suave écho des zéphyrs du printemps,
Lorsqu'à mon cœur sa corde qui l'inspire
Fait éprouver de doux frémissements.
Divin prélude à l'éclat d'un beau rêve
Dont autrefois j'aimais à me bercer,
Ô fibre d'or que ton doux bruit m'élève
Où je voulais toujours vivre et chanter.

II

Là, me livrant aux élans de mon âme,
Je peuplerais de mes créations
Des jours sereins qu'une divine flamme
Embellirait de ses illusions.
Illusions ! Non, ce n'est pas un songe
Ce que l'esprit sait tirer du néant.
Toi, réponds-moi, n'es-tu donc qu'un mensonge,
Présent du ciel, premier rêve d'Adam ?

III

Le premier homme était seul sur la terre,
Et la nature avait prodigué tout
Pour embellir son heureuse carrière,
Ciel pur, vents frais, champs fleuris et partout
Fruits savoureux au milieu des bocages.
Aucun hiver n'attristait son séjour ;
Et le malheur retentissant d'orages
N'avait encor épouvanté le jour.

IV

Et cependant il manquait quelque chose
À son cœur vide accablé de bonheur ;
Car un besoin, sans en savoir la cause,
S'était déjà réveillé dans son cœur.
Qui blâmerait son désir délectable ?
C'est pour aimer qu'il avait été fait.
Il s'endormit dans un songe agréable
Délice vague où le ciel le berçait.

V

Soudain il voit descendre d'un nuage
En rougissant une divinité,
Dont la pudeur voile le doux corsage
Et dont la grâce anime la beauté.
Forme angélique à peine encor éclore,
Un doux sourire après qu'elle a rougi
Passe soudain sur sa bouche de rose
Et vient mourir dans son œil attendri.

VI

Où vas-tu donc céleste créature ?
Dit l'homme à l'ange arrêté devant lui,
Près d'un ruisseau dont l'onde qui murmure
Parmi les fleurs en serpentant s'enfuit.
Que suis-je ? Où vais-je ? ici sur cette terre
Où dans ton cœur pèse l'isolement.
J'ai vu d'en haut ton front grave et sévère
Sur tes genoux se pencher tristement.

POÈMES

VII

Et près de toi l'esprit du sombre empire
Qui te soufflait le feu des passions ;
La basse envie et l'orgueil qui conspire,
Et l'orgueil qui fit tant de rebellions !
Pour détourner le sort qui te menace,
Ou racheter, s'il faut, ta chute un jour,
Je viens chasser ton ennui par ma grâce
Et rendre heureux ton cœur par mon amour.

VIII

Elle dit et son front où la tristesse
Pendant ces mots passa légèrement,
Reprit bientôt cette douce allégresse
Dont il brillait en abordant Adam.
Puis attiré par la divine image,
Celui-ci court, vole pour la saisir,
Lorsqu'à l'instant au milieu d'un nuage
Elle parut fondre et s'évanouir.

IX

L'homme surpris s'éveille dans son rêve
Au moment où l'image s'éclipsait ;
Mais aussitôt sa parole s'élève,
Le ciel entend le vœu sacré qu'il fait.
Pour embellir sa terrestre carrière
Dieu satisfait à l'instant ses désirs,
Et de ce jour la femme sur la terre
Vint compléter son bonheur, ses plaisirs.

Québec, 7 mai 1849

VERS INFÂMES CONTRE LA TEMPÉRANCE !

I

Le nectar brille dans ma coupe
Dont l'amitié remplit les bords ;
Des ris une bruyante troupe
Répond à nos joyeux accords.
Amis appelons la folie ;
J'aime à voir sauter les bouchons.
Dieu ! que je trouve d'harmonie
Dans le glouglou de ces flacons.

II

Un pouvoir plein de jalousie
Voudrait, Bacchus, te renverser !
Contre cette froide Russie
Formons une ligne de fer.
Que chacun avec moi s'écrie :
Hip ! Hip ! C'est cela mes garçons.
Dieu que je trouve d'harmonie
Dans le glouglou de ces flacons.

III

Hourra ! Sébastopol succombe.
La tempérance est à nos pieds.
J'ai vu plus grosse qu'une bombe
Sa gorge ivre de flots entiers.
Si l'on repoussait l'eau de vie
Pour d'eau claire emplir les flacons
Eh ! que deviendraient l'harmonie
Les convives & les chansons.

POÈMES

Vous voulez un son de ma lyre,
Dans le bruit du naufrage aura-t-il de l'écho ?
Tout tombe, langue & lois ; et chaque jour déchire
Du peuple proscrit un lambeau.
Hélas ! que cet album, recueil de la pensée,
Ne me demande point de chants ;
Il se tut le vieux barde, en l'Écosse abaissée
Quand il vit s'éteindre les *clans*.

NOTES

LE VOLTIGEUR

Le Canadien, vol. 1, n° 10, 8 juin 1831, p. 1. Ce poème est demeuré anonyme jusqu'à sa publication, avec la signature de François-Xavier Garneau, dans *La Nouvelle lyre canadienne ou Chansonnier de tous les âges*, Montréal, Zéphirin Chapeleau, 1858, p. 119-120. Il est également repris sous le titre « Le Voltigeur. Souvenirs de Châteauguay » dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 185-186.

Le régiment des Voltigeurs canadiens est formé par George Prévost le 15 avril 1812, au nom du Gouvernement du Bas-Canada. Il participe aux batailles de Lacolle, Kingston, Sacket's Harbour, Châteauguay et Plattsburg, avant d'être démantelé le 25 mars 1815.

LE VOLTIGEUR DE RETOUR

Le Canadien, vol. 1, n° 17, 2 juillet 1831, p. 1.

CHANT DU VIEILLARD SUR L'ÉTRANGER

Le Canadien, vol. 1, n° 21, 16 juillet 1831, p. 1.

DITHYRAMBE

SUR LA MISSION DE MR. VIGER

ENVOYÉ DES CANADIENS EN ANGLETERRE

Le Canadien, vol. 1, n° 34, 31 août 1831, p. 1.

Le 7 mai 1831, le journal *Le Canadien* (vol. 1, n° 1, p. 2) annonce un concours de poésie : « *Dans un gouvernement d'opinion, on ne saurait prendre trop de moyens de former la jeunesse à l'art d'écrire, qui n'est pas moins utile que l'art de parler, car si l'un triomphe dans les conseils et dans les assemblées populaires, l'autre fait valoir les droits de l'homme et du citoyen en présence du peuple entier. Nous invitons donc nos jeunes concitoyens*

instruits à s'exercer sur les sujets les plus à leur portées ; en les priant néanmoins de suivre la règle que donne le satirique de Bilbilia – parcere personis, dicere de vitiis.

Dans cette vue, nous proposerons de temps à autre quelque sujet à traiter, et le prix du concurrent heureux sera l'honneur du triomphe, auquel nous joindrons le seul gage qu'il nous sera possible d'offrir, notre papier pour un an ou six mois, selon le sujet du concours. Nous publierons le morceau qui aura remporté le prix, avec le nom de l'auteur ; nous publierons même aussi les autres pièces si les auteurs y consentent. Le plus grand secret sera observé, et les concurrents pourront mettre leur nom sous cachet, de manière que le nom seul du vainqueur sera connu, et les noms des autres seront remis sans rompre le cachet. Pour commencer nous proposons – Le Départ ou la Mission de l'Honorable D. B. Viger. Ce sujet devra être traité en vers français ; la pièce n'excèdera pas 150 alexandrins ou 200 vers autres mesures. Les pièces du concours doivent être remises avant le 1^{er} d'Août prochain. »

En mars, Denis-Benjamin Viger (1774-1861) avait été chargé par l'Assemblée législative de défendre les intérêts du Bas-Canada en Angleterre. Le 10 août, il offre un poste de secrétaire à François-Xavier Garneau, rentré la veille à Londres après un séjour de deux semaines à Paris. Trois semaines plus tard, le 30, le gagnant du concours est révélé : « *Le lecteur se rappelle que dans notre première feuille nous avons proposé au Concours la Mission de M. Viger en Angleterre, ce sujet devant être traité en vers. Nous n'avons reçu qu'une pièce pour ce concours, et nous la publions aujourd'hui. Quand on saura que l'auteur est un jeune homme, à peine majeur, qui même n'a pas eu l'avantage de faire un cours régulier d'études classiques, qui a eu à lutter contre toutes les difficultés qui accompagnent le manque de fortune, on se réjouira sans doute que le pays possède un germe de talent qui promet tant : notre jeune poète est M. Garneau, commissionné notaire l'année dernière, et qui est parti ce printemps pour aller en Angleterre, d'où on l'attend sous peu* » (vol. 1, n^o 34, p. 3).

Ce poème renvoie également aux événements de mars 1810, à l'époque où Denis-Benjamin Viger et Louis-Joseph Papineau (1786-1871), alors député du comté de Kent, font leur apprentissage parlementaire. Après avoir essuyé plusieurs critiques de la part des députés du Parti canadien, notamment par son chef, Pierre-Stanislas Bédard (1762-1829), le gouverneur Sir James Craig ordonne la saisie des presses du journal *Le Canadien* et l'arrestation de ses principaux rédacteurs. *Le Canadien* avait été fondé le 22 novembre 1806, en riposte au journal anglophone *The Quebec Mercury*, par Pierre-Stanislas Bédard, Jean-Antoine Planet, François Blanchet, Jean-Thomas Taschereau,

Louis Bourdages, Joseph LeVasseur Borgia et Joseph-Bernard Planté, tous membres de la Chambre d'assemblée. Un certain François Corbeil, de l'Île Jésus, est également arrêté. Pierre-Stanislas Bédard est le père de Joseph-Isidore Bédard, qui loge à Londres avec François-Xavier Garneau.

LA LIBERTÉ PROPHÉTISANT SUR L'AVENIR DE LA POLOGNE

The Polonia, n° 3, octobre 1832, p. 185-187.

Le journal *The Polonia* est publié à Londres, par la Literary Association of the Friends of Poland (fondée en 1832), dont François-Xavier Garneau devient membre le 15 août 1832. Le 7 septembre, Garneau récite ce poème chez l'écrivain écossais Thomas Campbell, devant les membres de la société, à l'occasion du premier anniversaire de la prise de Varsovie par les Russes.

Lors de sa publication, une courte présentation accompagne le poème : « *After several exhortations from the President and other Members of the Committee to the young Poles present, Mr. François-Xavier Garneau, Notary Royal at Quebec, and Member of the Society, read the following verses in commemoration of the day* ».

Commencée en novembre 1930, l'insurrection patriotique de Varsovie, symbole de la lutte de la Pologne contre l'oppression tsariste, est réprimée par les Russes en septembre 1831, un an avant la lecture de ce poème. Plusieurs militants polonais avaient dû s'exiler en France et en Angleterre au cours de l'année, dont le poète Mickiewicz, admiré par Garneau, qui exalta comme lui les grandes figures du patriotisme polonais. Le poème de Garneau s'ouvre sur une référence à l'officier Tadeusz Kosciuszko (1746-1817), soldat lors de la guerre d'Indépendance américaine qui commanda, de retour en Pologne, l'insurrection de 1794. Cette insurrection apparaît aussi dans le poème « Ode. Souvenirs d'un Polonais » (p. 35).

ÉLÉGIE

Magasin du Bas-Canada, vol. 2, n° 6, décembre 1832, p. 225-229. Ce poème est demeuré anonyme jusqu'à sa reprise, sous le titre « Le Voyageur. Élégie », dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 201-205.

Garneau écrit vraisemblablement ce poème à Londres, en mémoire de son père François-Xavier Garneau, charretier, mort à Québec le 7 août 1831. Ce même jour, le jeune Garneau quitte Paris. Il atteint Londres le 9, à midi, jour d'inhumation de son père au cimetière des Picotés, à La Malbaie.

ODE**SOUVENIRS D'UN POLONAIS**

Le Canadien, vol. 3, n° 32, 19 juillet 1833, p. 1. Repris sous le titre « La Pologne » dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 322-327.

Garneau écrit ce poème à son retour d'Angleterre, en souvenir de son ami Krystyn Lach-Szyrma (1791-1866), l'un des nombreux exilés polonais qu'il avait rencontrés lors des réunions de la Literary Association of the Friends of Poland, une société formée de sympathisants du patriotisme polonais. Dans son récit de voyage, Garneau décrit ainsi leur amitié : « *J'étais lié d'amitié depuis quelque temps avec le docteur Szyrma, naguère professeur de philosophie morale à l'Université de Varsovie, et ancien élève de l'Université d'Édimbourg. Ayant pris part à la dernière révolution de Pologne (insurrection de novembre 1830, à Varsovie), il avait été obligé de s'expatrier à la suite des succès des Russes, et vivait à Londres où il avait plusieurs connaissances parmi les hommes de lettres. Il m'initia aux affaires de son pays et à la politique de la Russie* » (*Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1968, p. 258).

Ce poème a pour sujet l'histoire de la lutte de la Pologne pour l'indépendance politique. En 1772, la Russie, la Prusse et l'Autriche procèdent au premier partage de la Pologne, qui perd alors le tiers de son territoire. La Constitution du 3 mai 1791 incite la Russie et la Prusse, alarmées par la perspective d'une Pologne forte, à une nouvelle intervention. En dépit de l'opposition du prince Józef Poniatowski (1763-1813), le second partage de la Pologne a lieu en 1793. L'année suivante, en mars, le général Tadeusz Kosciuszko proclame l'insurrection à Cracovie. Les Polonais l'emportent à Warsaw (Varsovie, en anglais), puis à Wilno, aujourd'hui Vilnius, capitale de la Lituanie. Mais suite à la défaite de Maciejowice, Kosciuszko est emprisonné et Varsovie est de nouveau assiégée par l'armée russe. Les insurgés polonais se retirent alors en banlieue, à Praga, où la capitulation a lieu quelques jours plus tard suite au décès du général Józef Sowinski (1777-1831). Dès 1795, la Russie, l'Autriche et la Prusse entreprennent le partage définitif de la Pologne, contraignant ainsi nombre de Polonais à l'exil.

LA HARPE

Le Canadien, vol. 3, n° 35, 26 juillet 1833, p. 1. Repris dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 236-237.

Émilie serait une jeune fille que Garneau rencontre en 1833, alors qu'elle étudie la harpe chez les ursulines. Voir le poème « Le Tombeau d'Émilie » (p. 63).

LE CANADIEN EN FRANCE

Le Canadien, vol. 3, n° 42, 12 août 1833, p. 2. Repris dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 199-200.

Nous reproduisons la notice biographique insérée par James Huston à la suite du poème :

« M. Garneau, originaire de St. Augustin près de Québec, est né en 1809. Mis à l'école à l'âge de 5 ans, des malheurs de famille firent ensuite négliger son éducation. Cependant il entre à l'âge de 14 ans au greffe des protonotaires de la cour du banc du roi comme clerc du vénérable M. Perrault, cet ami si dévoué de la jeunesse canadienne, et à 16 ans dans celui d'un notaire. Pendant sa cléricature, il se livra à des études diverses, et outre le droit, il commença à apprendre l'anglais, le latin et même l'italien. En 1831, un an après avoir été reçu notaire, il partit pour l'Europe, et à Londres et devint secrétaire de l'honorable D. B. Viger, agent du Bas-Canada auprès du gouvernement britannique, avec lequel il resta près de deux ans. Il alla deux fois à Paris où il fut présenté à plusieurs hommes célèbres dans les lettres et dans les sciences. Pendant sa résidence à Londres, il fut admis dans les rangs de la Société Littéraire des amis de la Pologne, dont Thomas Campbell, l'auteur du beau poème anglais : « The pleasure of Hope », était président, et dont formaient aussi partie le comte de Camperdown et plusieurs autres membres de la chambre des lords et de celle des communes. Il s'y lia d'amitié avec un savant polonais, le Dr. Zchirma, ancien professeur de philosophie morale à l'université de Varsovie, et connut une partie des réfugiés polonais qui vinrent à Londres, le poète national de leur infortuné pays, le vieux Niemcewicz, ancien aide-de-camp de Kosciusko, le prince Czartoryski, le général Pac, etc. Il mit quelques fois la main à la rédaction de la revue, "The Polonia", publiée à Londres sous les auspices de la Société.

De retour dans son pays, M. Garneau se livra dans ses moments de loisir à son goût pour les lettres, chérissant dans le modeste silence du cabinet cette indépendance de l'esprit sacrifiée si souvent sur la scène politique. Il a publié dans les journaux différentes poésies dont nous allons reproduire une partie. Il travaille actuellement à une histoire du Canada dont les deux premiers volumes ont déjà vu le jour et le troisième doit paraître, dit-on, cette année. Quoique cet ouvrage ait eu à subir plusieurs critiques, il a mérité à son

auteur des témoignages non équivoques d'approbations d'hommes, en Canada, en France et dans les États-Unis, dont les suffrages doivent flatter son cœur. Son but dans ce livre est de repousser les calomnies et les assertions mensongères prodiguées contre nos compatriotes par des écrivains ignorants ou préjugés, et de rallier au culte de nos ancêtres ceux qui désespèrent de la cause sainte de la nationalité. »

L'ÉTRANGER

Le Canadien, vol. 3, n° 50, 30 août 1833, p. 1.

CHÂTEAUGUAY

Le Canadien, vol. 3, n° 53, 6 septembre 1833, p. 1.

Le 26 octobre 1813, soit vingt ans avant la publication de ce poème, le régiment des Voltigeurs canadiens, commandé par Charles-Michel de Salaberry (1778-1829), l'emporte sur l'armée américaine du général Wade Hampton (1754-1835). La bataille a lieu sur les rives de la rivière Châteauguay, près de la frontière américaine, à cinquante kilomètres au sud-ouest de Montréal. Parmi les combattants se trouve Jean-Baptiste-René Hertel de Rouville (1789-1859), qui avait servi à titre de capitaine pendant la guerre de 1812.

LA COUPE

Le Canadien, vol. 3, n° 71, 18 octobre 1833, p. 2.

La date de rédaction indiquée par Garneau précède la publication de son premier poème, « Le Voltigeur », daté du 8 juin 1831. On peut supposer qu'à son retour d'Angleterre en 1833, Garneau décide de publier des poèmes qu'il avait conservés jusque-là dans ses tiroirs, dont la rédaction serait antérieure à son départ en Europe au cours de l'été 1831.

Le narrateur du poème est l'empereur Napoléon lui-même. Garneau évoque ses cinq années d'exil, d'octobre 1815 à sa mort en 1821. Après la défaite de Waterloo, Napoléon se rend à l'Angleterre et doit s'exiler sur l'île Sainte-Hélène sous la responsabilité du général anglais Hudson Lowe (1769-1844), « Barbare Low » dans le poème. Son ami, le général français Henri Gatien Bertrand (1773-1844), l'accompagne dans son exil et fait rapatrier ses cendres en 1840.

LE PREMIER JOUR DE L'AN 1834

Le Canadien, vol. 3, n° 103, 2 janvier 1834, p. 1. Reproduit, avec une sixième strophe en plus, dans *La Minerve*, vol. 7, n° 95, 9 janvier 1834, p. 1. Repris sous le titre « L'an 1834 » dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 234.

Voici la strophe ajoutée par Garneau dans *La Minerve* :

*Maugrebleu ! quel chant, quelle fête !
 Courage, ils sont tous libéraux.
 Peut-être en avançant la tête
 Aurais-je un reste de gâteau.
 Petit Gazettier de la ville,
 Bons Messieurs, ne m'oubliez pas :
 Je n'ai point de liste civile.
 Ni de château, ni de soldats.*

CHANSON

Le Canadien, vol. 4, n° 23, 30 juin 1834, p. 2. Repris sous le titre « Pourquoi désespérer ? » dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 235-236.

LE MARIN CANADIEN

Le Canadien, vol. 6, n° 7, 23 mai 1836, p. 1. Repris sous le titre « Le Marin » dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 242-243.

LE TOMBEAU D'ÉMILIE

Le Canadien, vol. 6, n° 31, 20 juillet 1836, p. 1.

AU CANADA

Le Canadien, vol. 6, n° 118, 10 février 1837, p. 1. Repris, avec le sous-titre « Au Canada. "Pourquoi mon âme est-elle triste ?" », dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 2, p. 30-33. Un extrait de ce poème est ensuite publié sous le titre « Hymne de Jean-Baptiste à sa Patrie. Au Canada » dans *Le Journal de Québec*, vol. 7 n° 88, 30 juin 1849, p. 1.

À LORD DURHAM

Le Canadien, vol. 8, n° 15, 8 juin 1838, p. 1.

Après la rébellion de 1837, John George Lambton (1792-1840), comte de Durham, est nommé gouverneur général de l'Amérique du Nord britannique, poste qu'il occupe de janvier à novembre 1838. En juin, au moment de la publication du poème, Durham est chargé par le gouvernement britannique d'étudier les relations du Haut et du Bas-Canada. Son célèbre rapport n'est publié que l'année suivante : selon lui, l'une des solutions au conflit est l'assimilation des francophones par l'union des deux Canada, recommandation qui aboutit à l'Acte d'Union de 1840.

À MON FILS

Publié sous le titre « Inédit. À mon fils » dans *Le Canadien*, vol. 8, n° 49, 27 août 1838, p. 1. Repris dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 77-78.

LE RÊVE D'UN SOLDAT

Le Canadien, vol. 8, n° 80, 7 novembre 1838, p. 1. Une version écourtée du poème est parue dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 2, p. 69-74.

Le poème est accompagné d'un avertissement du journal : « *Nous publions ci-dessous une pièce de vers d'une certaine étendue, dont le sujet appartient à un autre pays, mais dont l'auteur, déjà connu par plusieurs excellents morceaux de ce genre, appartient au Bas-Canada, et dont partant, la place se trouve dans la Presse Canadienne.* »

HOMMAGE DU PETIT GAZETTIER

À MESSIEURS LES ABONNÉS DU CANADIEN

PREMIER JOUR DE L'ANNÉE 1839

LE PETIT GAZETTIER À SES LECTEURS

Le Canadien, 1^{er} janvier 1839, feuille volante. Repris dans *Le Canadien*, vol. 8, n° 102, 4 janvier 1839, p. 1. Repris sous le titre « La presse » dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 2, p. 109-111.

Le Gazetteur est un jeune garçon qui porte les journaux à domicile. Dès la fin du XVIII^e siècle, au jour de l'An, le Gazetteur est chargé de chanter les

Étrennes, des chansons, le plus souvent politiques, composées par un poète suivant un « air » (ou « timbre ») bien connu, dont l'une des fonctions est de rappeler aux citoyens les événements de la dernière année.

Le poème de Garneau a pour sujet l'histoire de la presse à imprimer, depuis sa mise au point à Strasbourg par Johannes Gutenberg, entre 1434 et 1447, jusqu'à la publication outre-atlantique du *New York Herald*, journal américain fondé le 6 mai 1835 par James Gordon Bennett.

LES OISEAUX BLANCS

Le Canadien, vol. 8, n° 137, 27 mars 1839, p. 1. Repris dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 2, p. 124-126.

LOUISE UNE LÉGENDE CANADIENNE

Le Canadien, vol. 9, n° 110, 17 février 1840, p. 1. Une seconde version du poème est parue sous le titre « Louise » dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 2, p. 168-178.

L'exergue est un extrait du poème « To Ruin » du poète écossais Robert Burns.

Ce poème fait le récit à plusieurs voix de la participation d'Édouard de Chambly à la bataille de la rivière Monongahéla, du 5 au 7 juillet 1755. Sous les ordres du commandant Daniel-Hyacinthe de Beaujeu et de son second, l'officier Jean-Daniel Dumas, les Français l'emportent sur les troupes britanniques du général Edward Braddock qui tentaient de s'emparer du fort Duquesne et de la vallée de l'Ohio.

L'HIVER

Le Canadien, vol. 10, n° 9, 29 mai 1840, p. 2. Repris dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 2, p. 138-140.

LE DERNIER HURON

Le Canadien, vol. 11, n° 39, 12 août 1840, p. 1. Repris dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 2, p. 147-150.

Garneau fait précéder le poème d'une note :

« L'idée de la pièce de vers qui suit, est due au tableau de notre artiste M. Plamondon, qui a remporté le prix annuel offert par la Société Littéraire de

Québec en 1838, et dont Lord Durham a fait l'acquisition. Ce tableau est un portrait en pied de Vincent Tha-ri-o-lin, de St. Ambroise, dernier habitant, de pur sang, du peuple huron, excepté sa mère qui est très âgée. Vincent peut avoir aujourd'hui 24 ans, descendant d'une ancienne famille de chefs, et est chef lui-même, survivant à toute sa nation.

Quelles doivent être amères les réflexions du jeune indien, lorsque ses regards se portent sur le passé, lui dont les ancêtres dominaient, il n'y a guère plus de deux cents ans, sur une partie de ce vaste pays. Deux siècles à peine ont suffi pour le faire disparaître entièrement, ce peuple, de la surface de la terre. Il n'a pu lutter avec les Européens qui s'étaient présentés à lui, l'olivier à la main ; et il n'avait pas en lui l'élément propre à recevoir le germe vivace de la civilisation. Son alliance avec la France dès l'origine a peut-être avancé sa destruction ; la guerre l'aurait fait reculer dans la profondeur des forêts de l'ouest où probablement il existerait encore. Mais si les réflexions du jeune Huron doivent être si douloureuses, cet homme est aussi pour nous un spectacle touchant des vicissitudes des peuples et par conséquent doit mériter toute notre sympathie.

Les sauvages de Lorette étaient une des tribus qui habitaient les rives du St. Laurent et qui avaient une origine commune. Chacun sait que la chasse, la pêche, la danse et divers jeux les occupaient en temps de paix. Leur alliance avec les Français leur acquit la prépondérance dans la guerre, et ils purent dès lors lutter avec plus d'avantage contre la fameuse confédération des Iroquois.

Les sauvages du Canada étaient donc chasseurs et guerriers. Ils erraient dans les immenses forêts dont le pays était couvert. Il est naturel que le jeune Toska, nom substitué à celui de Vincent par trop prosaïque, regrette les occupations et les amusements de ses ancêtres, la solitude solennelle et profonde des forêts, et déplore les progrès des cultivateurs européens qui ont causé la ruine de sa nation et de tant de choses chères à son cœur.

Ces sentiments sont naturels au cœur de l'homme, et nous devons les respecter, nous la cause innocente des malheurs de Toska. M. Plamondon a donné au personnage de son tableau l'expression d'une résignation contemplative. J'ai voulu laisser percer, dans les regrets du dernier Huron, l'énergie qui caractérisait sa nation, et peindre dans l'amertume de ses pensées l'espèce de plaisir de vengeance que lui fait éprouver le vague espoir qu'il y aura un temps où

*“Sur les débris de nos cités pompeuses
Le pâtre assis alors ne saura pas,*

*Dans ce vaste désert, quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas.” »*

LES EXILÉS

L’Institut ou Journal des étudiants, vol. 1, n° 1, 7 mars 1841, p. 1. Repris dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 2, p. 220-222.

L’Institut ou Journal des étudiants est un journal hebdomadaire fondé le 7 mars 1841 par François-Xavier Garneau et l’avocat David Roy, imprimé par Joseph-V. de Lorimier au 18, rue Saint-Jean, Québec. Le journal cesse ses activités le 22 mai 1841, après douze livraisons. Garneau avait également fondé *L’Abeille canadienne*, journal hebdomadaire publié du 7 décembre 1833 au 8 février 1834.

Ce poème a pour sujet l’exil des patriotes suite à l’échec des Rébellions de 1837-1838. Après une victoire à Saint-Denis en novembre 1837, près de cent patriotes sont tués à Saint-Eustache, dont le commandant Jean-Olivier Chénier (1806-1837). L’année suivante, plusieurs patriotes réfugiés aux États-Unis reprennent la lutte. Sous les ordres de Robert Nelson, ils proclament la République du Bas-Canada et s’en prennent aux troupes anglaises à Lacolle et Odeltown. Cette seconde rébellion est vivement réprimée. On arrête près d’un millier de personnes : une soixantaine sont expatriées et douze autres pendues à la prison du Pied-du-Courant, à Montréal.

LE PAPILLON

Le Canadien, vol. 11, n° 56, 17 septembre 1841, p. 1. Repris dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 2, p. 199-200.

LE VIEUX CHÊNE

Le Canadien, vol. 11, n° 61, 29 septembre 1841, p. 1. Repris dans le *Répertoire national* de James Huston, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 2, p. 181-184.

LE PREMIER RÊVE DE L’HOMME LA FEMME

Poème extrait de l’album de Mme Joseph-Ulric Tessier (née Marguerite-Adèle Kelly), cohéritière de la seigneurie de Rimouski, en date du 7 mai

1849. Joseph-Ulric Tessier (1817-1892) était secrétaire-archiviste de la Société Saint-Jean-Baptiste de la cité de Québec depuis 1847.

VERS INFÂMES CONTRE LA TEMPÉRANCE !

Poème extrait de l'album de Mme Narcisse-Fortunat Belleau (née Josephthe Gauvreau), en date du 23 octobre 1854. Narcisse-Fortunat Belleau (1808-1894) était membre à vie du Conseil législatif pour la division de Québec et allait devenir, le 19 décembre 1854, conseiller de la Reine. Il avait milité auprès du parti réformiste et s'était opposé à Louis-Joseph Papineau qui réclamait l'abrogation de l'Union, avant de devenir maire de Québec de 1850 à 1853.

Une lettre suit le poème dans l'album :

« *Madame,*

Je vous aurais fait des vers agrestes ou romantiques, suivant l'esprit du siècle, si je n'avais lu, par malheur dans un journal, qui n'est pas à mille lieues du Canada, un discours sur la tempérance, qui a eu pour moi un effet tout contraire à celui qu'en attendait l'auteur. J'ai été pris d'une belle passion pour ce que l'on voulait proscrire, et dans mon enthousiasme, j'ai pu m'inspirer de cette belle réponse :

"La garde meurt, elle ne se rend pas !"

Il va sans dire que j'ai dû motiver mes termes suivant la chose, quoiqu'au fond la noblesse du sentiment soit la même.

Au reste, comme la variété est le sourire de l'agrément et que le romantisme est la maladie du jour, le ton de mes vers ne fera qu'augmenter les notes diverses de votre album.

Je vous suis avec le plus profond respect, Madame,

23 octobre 1854. »

[VOUS VOULEZ UN SON DE MA LYRE]

Poème extrait de l'album de Jacques Viger, conservé à la Bibliothèque de la Ville de Montréal. Aucune date n'est mentionnée. Cousin de Denis-Benjamin Viger et de Louis-Joseph Papineau, Jacques Viger (1787-1858) fut officier des Voltigeurs canadiens lors de la bataille de Châteauguay (1812) et maire de Montréal de 1833 à 1836.

PARTITIONS

Le Voltigeur de retour

AIR : *La Suisse au bord du lac*



Chant du vieillard sur l'étranger

AIR : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Près de mes fils, sur le sol de l'en -

fan - ce, certain vieillard an - non-çait le dan - ger; D'un ton plain -

tif é - teint par la souf - fran - ce, Di - sait sou -

vent en vo - yant l'étran - ger: "Veillez, mes fils, au bien de la pa -

tri - e, Com-me dé - pôt, ne l'a - ban - don-nez pas. A - vec l'hon

neur et la paix de la vi - e, vous le sa -

vez, ça va du mê - me pas. A - vec l'hon - neur et la paix de la

vi - e, vous le sa - vez, ça va du mê - me

pas. Vous le sa - vez, ça va du mê - me pas.

Le Canadien en France

AIR : *Du Dieu des bonnes gens*



Le Premier Jour de l'An 1834

AIR : *Reine du Monde, ô France, ô ma Patrie !*

En - core un an de pas - sé sur le mon - de; La li - ber -

2



té fit crou-ler un ty - ran. Si je vois bien dans la sphè-re pro -

fon - de L'astre des rois s'éclipse à son cou - chant. L'as-tre des

8



rois s'éclipse à son cou- chant. Peu- ples, pour nous, c'est un heu- reux pré -

11



sa - ge, Quand le loup dort les ber- gers sont en paix. Chan- tons!

14

le jour de l'es-cla-va-ge va dis-pa-raî-tre pour ja-

17

The musical notation for measure 17 consists of a single staff with a treble clef. The notes are: a quarter rest, followed by a half note G4, a quarter note F#4, a dotted quarter note E4, a dotted eighth note D4, a sixteenth note C4, a dotted quarter note B3, a dotted eighth note A3, a sixteenth note G3, and finally a whole note F#3.

mais Va dis - pa - raî - tre pour ja - mais.

Chanson

AIR : *De la sentinelle*

Par-tout on dit, l'oeil fi-xé sur les flots, L'esquif bri-sé s'a-bî-me sous l'o-ra-ge. Ô Ca-na-da! ton nom n'a plus d'é-chos Et tes en-fants ché-ri-s ont fait nau-fra-ge. Mais non, ils ne pé-ri-ront pas, U-ne voix tout à-coup s'é-cri-e; Le so-leil dore au bout des mâts Le so-leil dore au bout des mâts Le vieux dra-peau de la Pa-tri-e. Le so-leil dore au bout des mâts Le so-leil dore au bout des mâts Le vieux dra-peau de la Pa-tri-e. De la Pa-tri-e

LE *PREMIER* HURON

Robert Melançon

Le 8 juin 1831, en première page du journal *Le Canadien*, on pouvait lire un poème, non signé, intitulé « Le voltigeur ». C'était le monologue d'un soldat qui allait mourir à un avant-poste pendant la guerre de 1812, résolu à défendre le pays bien qu'il ne comprît pas la langue dans laquelle les officiers lui donnaient des ordres. Le double combat des Canadiens au début du XIX^e siècle s'y condensait en peu de mots propres à frapper les esprits : protéger le territoire contre l'envahisseur américain et revendiquer, à l'intérieur, selon la devise du journal *Le Canadien*, « nos institutions, notre langue et nos lois » contre l'arbitraire de l'administration coloniale. À ces deux thèmes s'ajoutait celui de la nostalgie de la France, dont la poésie de Garneau allait explorer toutes les modalités. Ce poème, qui offrait un bel exemple de lyrisme civique, créait une figure mémorable : son héros anonyme, abandonné dans les solitudes du Nouveau Monde, ne succombait que sous le nombre et résumait en une allégorie transparente l'ambiguïté de la situation politique canadienne au cours des années qui préparaient 1837.

Sa forme même était une indéniable réussite, dans un registre stylistique modeste que les rhétoriques auraient désigné comme style moyen : il comptait six quatrains de décasyllabes à rimes croisées auxquels s'ajoutait un refrain qui comptait également quatre vers, forme courante à l'époque, populaire même dans la mesure où elle tenait de la chanson. Elle manifestait assez de maîtrise pour qu'on pût penser qu'il ne s'agissait vraisemblablement pas du coup d'essai de son auteur :

*Sombre et pensif, debout sur la frontière,
Un voltigeur allait finir son quart ;
L'astre du jour achevait sa carrière,
Un rais au loin argentait le rempart.*

*Hélas, dit-il, quelle est donc ma consigne ?
 Un mot anglais que je ne comprends pas :
 Mon père était du pays de la vigne.
 Mon poste, non, je ne te laisse pas.*

Il n'y avait certes pas là du génie, mais un métier sûr. Le récit était condensé en 16 vers qui n'omettaient rien d'essentiel, et l'auteur avait suffisamment lu pour connaître les périphrases qui constituaient alors des ornements poétiques obligés (« L'astre du jour achevait sa carrière ») ou pour insérer au moment le plus dramatique de son texte une imitation d'Horace¹, qui était aussi une marque du style poétique.

C'était le premier de 27 poèmes que François-Xavier Garneau allait publier dans divers journaux jusqu'en 1841, la plupart dans *Le Canadien*, à Québec, et dans *La Minerve*, à Montréal. En l'absence d'éditeurs, tel était alors le seul mode de publication au Canada, à l'exception de l'aventure risquée du compte d'auteur dont Michel Bibaud venait de donner l'exemple avec ses *Épîtres, satires, chansons, épigrammes et autres pièces de vers*.

La publication des poèmes de Garneau dans les journaux ne leur conférait aucun statut d'exception. Elle entraînait toutefois certains effets de lecture auxquels on doit s'arrêter. On ne lit pas de la même façon sur du vergé d'arches que sur du papier industriel, dans une typographie monumentale qui isole les vers entre de grandes marges et dans l'espace étroitement calibré des colonnes d'un journal. La matérialité du texte offre plus qu'un support ; elle participe de son réseau de signes ; elle impose, autant que le registre des métaphores ou le rythme du vers, une attitude de lecture qui produit du sens. Dans *Le Canadien*, en juin 1831, « Le voltigeur » prenait place parmi des informations et des annonces, sans jouir d'aucun privilège. L'absence de signature, qui n'avait rien non plus d'exceptionnel, contribuait à le fondre à des textes de tous ordres, qui se succédaient dans les mêmes caractères, en colonnes compactes séparées par de simples filets. Le poème occupait certes le haut de la colonne de gauche – c'était, peut-être, car rien n'est moins sûr, sa seule mise en relief, qui lui conférait plus ou moins le statut et la fonction d'un éditorial – mais il était immédiatement suivi par les « Nouvelles étrangères », imprimées dans le même corps, ni plus ni moins rehaussées par la typographie :

1. « Pour son pays, de mourir qu'il est doux » : « *Dulce et decorum est pro patria mori* ».

[...]

*Ses compagnons, courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang.
Le jour, déjà, désertait sa paupière,
Mais il semblait dire encor en mourant :
Hélas ! c'est fait, quelle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas,
Mon père était du pays de la vigne.
Mon poste, non : je ne te laisse pas.*

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

ROME. M. le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de France près le saint Siège, est arrivé le 20 mars à Rome.

Les révoltés ont éprouvé le 24 mars un nouvel échec auprès de Castiglione ; ils ont eu quelques morts, et ont laissé aux troupes pontificales des prisonniers, des munitions de guerre et des fusils. Les communications de Viterbe avec la capitale de Toscane, qui avaient été interrompues pendant deux ou trois jours par une trouée qu'avaient faites les rebelles sont entièrement libres.

PARIS. Les nouvelles d'Italie continuent à être rassurantes pour les amis de l'ordre. Le général...

Suivaient, dans la deuxième colonne, les nouvelles locales, datées de « Québec : mercredi 8 juin 1831 » :

La malle arrivée ce matin a apporté les papiers de New York de Mercredi dernier, qui ne contiennent pas de nouvelles d'Europe plus récentes que celles que nous a fournies le fleuve. La malle d'hier a apporté les liasses régulières des papiers de Londres jusqu'au 1^{er} de Mai.

Le brig Economy, arrivé ici le 5, de Plymouth, a apporté les papiers de cette place du 5 de Mai, et de Londres du 2.

Tout était égalisé : élans poétiques, informations internationales et locales, petites annonces. C'était toujours du texte imprimé, de la matière à lire, sans solution de continuité.

Le 26 juillet 1833, encore dans *Le Canadien*, « La harpe », un poème dont la structure strophique complexe signalait l'ambition¹, était suivi, sous la

1. Sa strophe de huit vers mêle décasyllabes, alexandrins et octosyllabes (10-10-12-12-8-8-8-8) en superposant à ce schéma rythmique un système de rimes qui ne

rubrique *Économie rurale*, de conseils sur la destruction des insectes nuisibles¹, sur un « moyen d'enlever au beurre sa rancidité² », sur diverses observations atmosphériques qui permettraient de prédire le temps qu'il ferait³. Le 30 juin 1834, une chanson patriotique insérée au centre de la page⁴ était encadrée par la liste des arrivages au port de Québec⁵ et par diverses annonces⁶. Le naufrage allégorique du Canada dans les tempêtes politiques s'insérait entre une lettre pour promouvoir une législation qui encadrerait le remariage des veuves afin de protéger les droits successoraux des enfants du premier lit, et la liste de « ventes par encan », par exemple

coïncide pas tout à fait avec lui (A' B A' B C' D C' D). À titre de comparaison, les recueils que Victor Hugo a publiés avant 1831 et que Garneau a pu lire, les *Odes et ballades* et *Les Orientales*, ne comportent pas de strophe aussi complexe et ne mêlent jamais plus de deux mètres, le plus souvent l'alexandrin et l'octosyllabe dont la combinaison était courante dans la poésie classique française. Mais Garneau a pu trouver des modèles rythmiques plus complexes chez les poètes romantiques anglais, notamment chez Wordsworth et Coleridge, qu'il lisait dans la bibliothèque qu'Archibald Campbell avait mise à sa disposition. Sans être un virtuose, Garneau était attentif à la versification, et un poème comme « Le papillon », qui mêle des vers de trois, quatre, cinq et six syllabes, manifeste même un goût pour l'expérimentation formelle. Sur le vers de Garneau, on lira « F.-X. Garneau – Poète » d'Odette CONDEMINÉ, dans *François-Xavier Garneau – Aspects littéraires de son œuvre*, sous la direction de PAUL WYCZYNSKI, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 39-40.

1. « Araignée. Il est une variété de cet insecte qui détruit les jeunes semis de la carotte, lorsqu'elle vient à lever. L'amertume de la suie délayée très fin avec de l'eau, assez considérable pour en être noircie seulement, ou bien avec une infusion à froid de feuilles d'absinthe dans l'eau, suffisent pour les faire déguerpir. »

2. « D'abord on bat le beurre dans une quantité suffisante d'eau contenant 25 à 30 gouttes de chlorure de chaux par kilogramme de beurre : après avoir bien battu le mélange on peut le laisser en repos pendant une heure ou deux, puis on le bat de nouveau dans de l'eau fraîche. »

3. « Si après une petite pluie, on aperçoit près de l'horizon un nuage ressemblant à de la fumée, c'est signe qu'il tombera beaucoup de pluie. »

4. « Partout on dit, l'œil fixé sur les flots, / L'esquif brisé s'abîme sous l'orage. / Ô Canada ! ton nom n'a plus d'échos / Et tes enfants chéris ont fait naufrage. / Mais bon, ils ne périront pas, / Une voix tout à coup s'écrit : / Le soleil dore au bout des mâts / Le vieux drapeau de la Patrie, / De la Patrie (bis). »

5. « 27 juin. – Brick Union, Taylor, 4 mai de Dublin, à H. Lemesurier et Cie, lest, 169 émigrés, pilote F. Chouinard. »

6. « B. Lachance informe respectueusement le public en général qu'il vient d'ouvrir à sa nouvelle bâtisse sur le nouveau marché rue Saint-Paul, un magasin de faïencerie sur un plan nouveau à Québec, et continuera ses deux autres magasins comme à l'ordinaire, où l'on trouvera constamment un grand assortiment de vitres à vendre en gros et en détail. »

d'une cargaison consistant en « 175 pipes et 17 tonnes vin rouge d'Espagne, 62 quarts et 73 demi-quarts vin Sherry, 4 pipes brandy, 1 000 boîtes raisin ». Une théorie du discours social trouverait là une confirmation, sans doute trop facile, de l'hypothèse que la littérature participe du murmure incessant, « cacophonique à la fois et redondant », de « tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société ; ce qui narre et argumente¹ ». Les poèmes de Garneau circulaient dans la société canadienne de 1830 et 1840 au même titre que les autres discours, ni plus ni moins, et par les mêmes canaux.

Il est vrai, comme le notait Crémazie, qu'il s'agissait d'une « société d'épiciers ». Ce mot désobligeant, souvent cité, appelle toutefois une mise en contexte plus large que celle dont il fait généralement l'objet. Dans sa lettre à l'abbé Henri-Raymond Casgrain, le 10 août 1866, Crémazie venait d'évoquer le destin de Garneau, en des termes auxquels il faut porter attention :

Il est mort à la tâche, notre cher et grand historien. Il n'a connu ni les splendeurs de la richesse, ni les enivrements du pouvoir. Il a vécu humble, presque pauvre, loin des plaisirs du monde, cachant avec soin les rayonnements de sa haute intelligence pour les concentrer sur cette œuvre qui dévora sa vie en lui donnant l'immortalité. Garneau a été le flambeau qui a porté la lumière sur notre courte mais héroïque histoire, et c'est en se consumant lui-même qu'il a éclairé ses compatriotes. Qui pourra jamais dire de combien de déceptions, de combien de douleurs se compose une gloire ?

Dieu seul connaît, dites-vous, les trésors d'ignorance que renferme notre pays. D'après votre lettre je dois conclure que, bien loin de progresser, le goût littéraire a diminué chez nous. Si j'ai bonne mémoire, Le Foyer canadien avait 2 000 abonnés à son début, et vous me dites que vous ne comptez plus que quelques centaines de souscripteurs. À quoi cela tient-il ?

À ce que nous n'avons malheureusement qu'une société d'épiciers. J'appelle épicier tout homme qui n'a d'autre savoir que celui qui lui est nécessaire pour gagner sa vie, car, pour lui, la science est un outil, rien de plus².

1. Marc ANGENOT, *1889 – Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'univers des discours », 1989, p. 13.

2. Octave CRÉMAZIE, *Œuvres – II, Proses*, texte établi, annoté et présenté par Odette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 82.

Ce texte, qui se présentait comme un simple constat, élaborait un mythe du poète qui répondait bien plus à la situation et à l'œuvre de Crémazie lui-même qu'à celles de Garneau. Crémazie faisait du poète un héros exilé, qui ne pouvait trouver aucune place dans une société affairée, tout occupée par le commerce. En cela, il se référait à une conception aristocratique des lettres et des arts, qui ne se développent que dans le loisir. Au poète, au savant, il faut l'*otium* dont jouit celui sur qui ne pèsent pas les nécessités de la vie et auquel ses travaux solitaires – cette solitude étant la marque de son génie et de son héroïsme – apporteraient la gloire si la société faisait à son œuvre la place qui lui revient de droit. Crémazie ne remettait pas en question un instant la raison d'être de l'artiste, indiscutable par principe. S'il se développait un conflit entre ce poète et la société dans laquelle il aurait l'infortune d'avoir été jeté, les torts se trouveraient du côté de la société, par principe. Crémazie, en tant que poète, ne pouvait qu'être exilé, au Canada même, bien avant son départ pour la France en 1862.

Cette pose romantique ne va pas de soi. À la même époque, confronté à une société non moins « épicière », et qui ne faisait pas plus de place au poète, Emerson ne proposait pas la fuite mais une redéfinition du personnage même du poète et de son rôle. Le 31 août 1837, dans un discours justement fameux devant l'association Phi Beta Kappa à Harvard, il posait d'abord le même constat :

Ce n'est pas pour nous livrer à des jeux de force ou d'adresse, pour réciter des histoires, des tragédies et des odes, comme les Grecs anciens, que nous nous réunissons ; ni pour tenir des cours d'amour et de poésie, à la manière des troubadours ; non plus que pour promouvoir les sciences, tels nos contemporains des capitales britanniques et européennes. Jusqu'à maintenant, notre fête annuelle n'a été qu'une sympathique manifestation de la survivance de l'amour des lettres chez un peuple trop affairé pour offrir davantage aux lettres¹.

Ces hommes trop occupés pour s'intéresser aux lettres étaient les cousins des épiciers de Crémazie : « ils ne veulent savoir que ce qui peut rendre leur métier profitable² ». Aux yeux d'Emerson, toutefois, l'intellectuel qui se posait en victime de sa société n'était pas moins mutilé que le fermier, le professeur, l'ingénieur, le prêtre, l'avocat, l'ouvrier, le marin : « La société

1. Ralph Waldo EMERSON, *L'intellectuel américain*, traduction, préface, notes et bibliographie par Sylvie Chaput, Québec, Le Loup de Gouttière, 1992, p. 71.

2. Octave CRÉMAZIE, *op. cit.*, p. 83.

est un assemblage de membres qui ont été amputés du tronc et se pavaient – un bon doigt, un cou, un estomac, un coude, mais jamais un homme¹ ».

Loin de l'inviter à fuir, à s'exiler, Emerson engageait l'intellectuel qu'il appelait de ses vœux à prendre pied dans le monde qui s'offrait à lui² et à redéfinir toutes ses tâches en fonction de ce monde. L'obligation de se tourner vers la réalité ambiante s'imposait alors à l'écrivain américain d'une tout autre manière qu'à l'écrivain européen, comme l'a bien vu W. H. Auden : dans une société où tout était à faire et à inventer, elle n'était ni un luxe ni une revendication nationaliste suspecte, elle répondait à la simple honnêteté intellectuelle³.

François-Xavier Garneau fut de ce point de vue un intellectuel exemplaire⁴ et il ressemblait plus au modèle de « l'intellectuel américain »

1. Ralph Waldo EMERSON, *op. cit.*, p. 73.

2. « Chaque jour, le soleil et, après le crépuscule, la nuit et ses étoiles. Toujours, le vent souffle ; toujours, l'herbe pousse. Chaque jour, des hommes et des femmes en relation avec cette nature – à la fois observateurs et participants. De tous les humains, l'intellectuel est celui que ce spectacle intéresse le plus. » (*Ibid.*, p. 74).

3. W. H. AUDEN, « Introduction », *Poets of the English Language – IV – Blake to Poe*, New York, The Viking Press, 1950 p. xxiii-xxiv : « Dans une société où la tâche dominante est encore celle du pionnier – le combat physique avec la nature, et une nature, qui plus est, particulièrement récalcitrante et violente –, la figure de l'intellectuel n'a pas beaucoup d'importance. Ceux qui ont des tendances intellectuelles et artistiques, s'apercevant qu'ils forment une minorité méprisée ou, au mieux, ignorée, ont tendance à leur tour à mépriser pour sa vulgarité la société dans laquelle ils vivent et à rêver avec nostalgie de cultures qui autorisent plus de loisir et de raffinement. [...] Un poète qui vit en Angleterre [...] peut ne lire que de la poésie française, ou il peut s'établir en Italie et ne connaître que l'anglais, sans interposer de barrière importante entre lui-même et ses expériences. En fait, en Europe, dès lors qu'un journaliste en appelle par patriotisme à une littérature anglaise, française ou hollandaise libre de toute influence étrangère, on détecte immédiatement en lui une certaine bassesse. L'aspiration à une littérature proprement américaine, par contre, n'a en réalité rien à voir avec la politique ou la vanité nationaliste : c'est un appel à l'honnêteté. » [Ma traduction]. L'évolution des sociétés américaines a dissous ce problème et le nationalisme littéraire y a perdu, non moins qu'en Europe, toute crédibilité intellectuelle. Sur cette question, on se reportera à la conférence de BORGES, « L'écrivain argentin et la tradition », *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Bernès, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, p. 268-276.

4. On le rapprochera, sous ce rapport, d'Étienne Parent et d'Antoine Gérin-Lajoie. Sur le premier, on lira la préface de Jean-Charles Falardeau à l'édition de ses essais : *Étienne Parent, 1802-1874*, Montréal, La Presse, 1975 ; sur le second, le livre de Robert Major, *Jean Rivard ou l'art de réussir*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1991.

qu'Emerson appelait de ses vœux qu'à celui de l'écrivain canadien-français, puis québécois, dont Crémazie présenterait la première incarnation gémissante. *L'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* constitue la réponse la plus élaborée à la situation canadienne-française au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Elle avait été préparée par une trentaine de poèmes qu'elle a éclipsés mais qui ne méritent pas le dédain qui les frappe encore¹.

Ces poèmes faisaient, ils font encore *œuvre*. D'abord par la cohérence de leur forme. Garneau fut un poète romantique au plein sens du terme, proche des poètes anglais et français, ses contemporains, plus que des rimeurs dont les productions apparaissaient parallèlement aux siennes dans les journaux canadiens. Il suffit de lire les vers de J.G. Barthe, P. Petitclair, Napoléon Aubin, F.M. Derome, F. R. Angers, Romuald Cherrier pour mesurer tout ce qui distingue les poèmes de Garneau de leurs productions pesamment métrifiées. Il y a chez lui une conscience de la forme poétique qui se manifeste dans la variation constante des strophes et dans des rythmes dont il faut admirer la souplesse :

*Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes,
Jamais rien n'arrêtait leurs pas.
Leurs jours étaient remplis et de joie et de fêtes,
De chasses et de combats.
Et dédaignant des entraves factices,
Suivant leur gré leurs demeures changeaient.
Ils trouvaient en tous lieux des ombrages propices,
Des ruisseaux qui coulaient.*

La strophe s'ouvre ici sur un ample alexandrin. Suivent un octosyllabe, un autre alexandrin, puis encore un octosyllabe, selon une alternance familière dans la poésie française classique ; deux décasyllabes puis un autre alexandrin amplifient le mouvement et la strophe se referme sur un dernier

1. Les anthologies témoignent de ce dédain : celle de Guy Sylvestre (*Anthologie de la poésie canadienne d'expression française*, Montréal, Valiquette, 1942, rééditée d'abord sous le titre d'*Anthologie de la poésie canadienne française* en 1958 puis sous celui d'*Anthologie de la poésie québécoise* en 1974) ne retient que « Le dernier Huron » ; celle de Laurent Mailhot et Pierre Nepveu (*La poésie québécoise des origines à nos jours*, Montréal, Éditions de l'Hexagone et Presses de l'Université du Québec, 1980) ne retient que des extraits de quatre poèmes, « Au Canada », « Le dernier Huron », « Le vieux chêne » et « Les exilés » ; la réédition en collection de poche (Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. « Typo », 1986) supprime l'extrait de « Au Canada ».

octosyllabe. Il serait difficile de trouver modulation plus souple des trois vers français majeurs¹. La syntaxe, concentrée grâce à d'audacieuses anacoluthes – « *Libres comme l'oiseau... rien n'arrêtait...* », « *Et dédaignant... leurs demeures changeaient* » –, découpe des distiques qui ne coïncident pas avec le schéma des rimes et assure que la voix se pose chaque fois que le mouvement va s'amplifier au vers suivant. On trouverait sans trop chercher bien des réussites de ce genre dans les poèmes de Garneau. Elles ne suffisent certes pas à faire de lui un poète de premier plan, mais elles lui assurent, dans la poésie *française* de son temps, une place dans la cohorte des romantiques mineurs.

Cette place est sienne aussi par les thèmes de ses ballades, élégies et chansons. On a souvent insisté, à juste titre sans doute si on se préoccupe du « progrès » de la littérature canadienne au XIX^e siècle dans laquelle ils marquent une nette « avancée », sur les poèmes les plus visiblement romantiques de Garneau, « La harpe », « Le marin », « Louise », imités de la ballade romantique anglaise et des littératures de l'Allemagne et de la Pologne auxquelles il avait été initié par les exilés polonais qu'il fréquentait à Londres au cours de son voyage européen². Mais dans leur nouveauté au fait des derniers développements littéraires en Europe vers 1820, ils ont quelque chose d'appliqué, comme si Garneau s'efforçait d'importer et d'acclimater dans la vallée du Saint-Laurent les produits les plus récents de l'industrie littéraire européenne. Ces pièces, « absolument modernes » en leur temps, ne méritent certes aucun dédain ; on peut néanmoins leur préférer des poèmes plus personnels, de tonalité élégiaque, « L'étranger » et « Le Canadien en France », écrits durant le séjour en Europe de 1830 à 1833, qui disent la

1. Le jugement extrêmement négatif de Jeanne d'Arc Lortie sur la strophe de Garneau, couchée sur le lit de Procuste de « la véritable strophe lyrique », me paraît incompréhensible : « Le plus grand reproche qu'on pourrait lui faire est qu'il ne possède pas à un très haut degré le sens des formes lyriques. La véritable strophe lyrique est soumise à un rythme déterminé. Elle n'emploie pas plus de deux mesures et toujours dans un rapport simple (1-2 ; 1-3 ; 1-4). Or, trop souvent Garneau compose des strophes sur quatre et même cinq mesures, alliant des mètres qui n'ont aucun rapport entre eux (12-7 ; 9-8 ; 10-7 ; 12-11). Son goût persistant de la dissymétrie le rapproche davantage de Lamartine que de Hugo. L'admirateur de la poésie pure ne goûtera certes pas les pièces de Garneau » (« Les origines de la poésie au Canada français », dans *La poésie canadienne-française*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », IV, 1969, p. 44).

2. Odette CONDEMINÉ, « F.-X. Garneau – Poète », dans *François-Xavier Garneau. Aspects littéraires de son œuvre*, op. cit., p. 28-34 ; Paul Wyczynski, « Poèmes épars de François-Xavier Garneau », dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1976, tome I, p. 583-584.

nostalgie du pays natal. Garneau y atteint à ce que Gustave Lanctôt a appelé une « perfection approximative¹ ». Ils ne sont jamais sentimentaux parce qu'ils ont la pudeur de se réfugier dans les lieux communs qui sont la grande ressource du lyrisme², tout comme la belle méditation morale sur le devenir et le destin d'un individu que Garneau adresse « À [son] fils ».

Mais la plupart de ses poèmes, historiques et politiques, trouvent leur point de départ dans les événements : le voyage de Denis-Benjamin Viger à Londres pour plaider la cause des Canadiens, les exploits de la guerre de 1812, la situation du Canada en 1838, le sort des exilés après les événements de 1837-1838, et ainsi de suite. En cela, il se rapproche des rimeurs canadiens de son temps, pour s'en distinguer aussitôt par l'amplification universelle qu'il donne à ces thèmes. Le point de départ est local, historiquement et géographiquement situé, mais jamais Garneau n'est provincial, jamais il ne s'enferme dans l'anecdote. Un Polonais de 1830 pouvait sûrement se reconnaître dans « Au Canada », comme un Canadien se retrouver dans « La liberté prophétisant sur l'avenir de la Pologne ». Dans ces poèmes, on retrouve toujours le même équilibre entre l'émotion qui trouve des accents éloquents et un détachement serein qui interdit de sombrer dans le pathos.

Ce souci de dépasser l'anecdote et de prendre les choses de haut en donnant à ses thèmes toute leur ampleur amène Garneau à renoncer à la poésie. La méditation sur l'histoire canadienne et le devenir du peuple canadien-français, qui est son grand thème, ne pouvait trouver l'espace qu'il lui fallait à l'intérieur des contraintes qu'impose le vers. S'il l'abandonne après 1841, c'est qu'il était engagé dans l'*Histoire du Canada* et qu'il trouvait enfin dans la prose l'instrument qui allait lui permettre de donner libre cours à son imagination épique. Garneau ne renonce pas à la poésie lorsqu'il renonce au vers : c'est dans la prose de l'*Histoire du Canada* qu'il s'acquitte en tant que poète.

1. Gustave LANCTÔT, *François-Xavier Garneau*, Toronto, The Ryerson Press, s.d., p. 127.

2. « Je ne crois pas qu'on puisse inventer grand-chose car, après tout, il doit utiliser une langue, et cette langue est une tradition. Bien sûr, il peut modifier la tradition, mais, en même temps, la tradition reprend à son compte tout ce qui l'a précédé. Eliot disait, je crois, que nous devrions tenter de faire un minimum d'innovations. Et Bernard Shaw fait ce commentaire méprisant et très injuste, sur Eugène O'Neill : "Il n'y a rien de neuf chez lui, en dehors de ses innovations" voulant dire par là que ses innovations étaient insignifiantes » (*Conversations avec J.L. Borges à l'occasion de son 80^e anniversaire*, présentées par Willis Barnstone, traduites de l'américain par Anne Laflaquière, Paris, Ramsay, 1982, p. 157).

Crémazie, dans une lettre aussi fréquemment citée que celle qui blâme la « société d'épiciers », écrivait, le 29 janvier 1867 : « Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois et huron, notre littérature vivrait¹ ».

Une génération plus tôt, François-Xavier Garneau avait réfuté cette thèse empreinte de dépit. Écrivant en français, en prose et en vers, une œuvre nourrie de vastes lectures anglaises et françaises tout autant que de la réalité sociale et politique du Canada, sans cultiver le particularisme local, sans s'évader non plus dans une culture tout artificielle et chimérique, il avait été, avec une aisance dont la littérature canadienne-française puis québécoise offre peu d'exemples, pleinement écrivain. Il avait été le *premier* Huron d'une littérature qui n'a nul besoin de s'inventer une langue pour prétendre à la nouveauté.

1. Octave CRÉMAZIE, *op. cit.*, p. 90.

TABLE

PRÉSENTATION	
François Dumont	7
POÈMES	
LE VOLTIGEUR	13
LE VOLTIGEUR DE RETOUR	15
CHANT DU VIEILLARD SUR L'ÉTRANGER	17
DITHYRAMBE SUR LA MISSION DE MR. VIGER, ENVOYÉ DES CANADIENS EN ANGLETERRE	19
LA LIBERTÉ PROPHÉTISANT SUR L'AVENIR DE LA POLOGNE	25
ÉLÉGIE	29
ODE. SOUVENIRS D'UN POLONAIS	35
LA HARPE	43
LE CANADIEN EN FRANCE	45
L'ÉTRANGER	47
CHÂTEAUGUAY	49
LA COUPE	55
LE PREMIER JOUR DE L'AN 1834	57
CHANSON	59
LE MARIN CANADIEN	61
LE TOMBEAU D'ÉMILIE	63
AU CANADA	69
À LORD DURHAM	73
À MON FILS	77
LE RÊVE D'UN SOLDAT	79

POÈMES

HOMMAGE DU PETIT GAZETTIER	
À MESSIEURS LES ABONNÉS DU <i>CANADIEN</i>	89
LES OISEAUX BLANCS	93
LOUISE. UNE LÉGENDE CANADIENNE	95
L'HIVER	109
LE DERNIER HURON	113
LES EXILÉS	119
LE PAPILLON	123
LE VIEUX CHÊNE	127
LE PREMIER RÊVE DE L'HOMME. LA FEMME	133
VERS INFÂMES CONTRE LA TEMPÉRANCE !	137
[VOUS VOULEZ UN SON DE MA LYRE]	139
NOTES	141
PARTITIONS	153
POSTFACE	
Robert Melançon	159

Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay
Réalisation graphique : KX3 Communication

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal (Qc), H2X 2V4
Téléphone : (514) 499-0072 Télécopieur : (514) 499-0851
Distribution : SOCADIS

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay-Lussac, 75005, Paris
France
site : <http://www.librairieduquebec.fr>
Téléphone : (33.1) 43.54.49.02 Télécopieur : (33.1) 43.54.39.15

Éditions Nota bene
1230, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Qc), G1S 1W2
mél : nbe@videotron.ca
site : <http://www.notabene.ca>

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR INC.
CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC)
EN FÉVRIER 2008
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS NOTA BENE

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2008
Bibliothèque nationale du Québec

Avant de faire paraître, à partir de 1845, sa célèbre *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, François-Xavier Garneau (1809-1866) a publié une trentaine de poèmes dans des journaux. Les voici rassemblés pour la première fois en recueil. Cette œuvre poétique révèle l'étendue du registre du premier écrivain québécois d'envergure et fait entendre une voix originale et forte.

Les Cahiers du Centre Hector-De Saint-Denys-Garneau prolongent par l'édition la mission du Centre qui est de faire connaître la poésie québécoise, de faciliter l'accès aux études qui s'y rattachent et d'encourager le développement de la recherche dans le domaine.

Postface de
Robert Melançon

Éditions Nota bene

ISBN : 978-2-89518-271-9

